

Brigade Mondaine [270] – Le chemin des écolières

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADE
MONDIALE

Par Michel Brice

LE
CHEMIN
DES
ÉCOLIÈRES

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°270)

LE CHEMIN DES ÉCOLIÈRES

QUATRIÈME

En se concentrant sur sa progression, Aurore de Beaumesnil se dit qu'elles devaient former un tableau assez surréaliste, toutes les huit – les sept pensionnaires du collège Le Clos d'Astier, plus Madame la Directrice – à avancer comme elles le faisaient, en file indienne, en direction du fond du parc, toutes vêtues du même uniforme austère, à près d'onze heures du soir.

Sauf qu'il n'y avait personne pour venir les espionner ici, dans ce coin boisé et vallonné du grand ouest de l'Ile-de-France. Heureusement, d'ailleurs, vu les activités auxquelles Aurore et les jeunes filles qui l'encadraient s'apprêtaient à se livrer. Ou, plus exactement, à se soumettre. Car, quelque part au bout de ce petit chemin, le chemin des écolières, c'était un groupe de loups affamés qui les attendait.

Des loups avides de leur ration de chair fraîche...

CHAPITRE PREMIER



Les ténèbres de la nuit étaient presque totales. Au travers des nuages, subsistait à peine le vague halo blême de la lune.

Marchant avec d'innombrables précautions sur l'étroit sentier qui sinuait entre les grands arbres noirs, Aurore de Beaumesnil distinguait à peine les uniformes gris clairs des trois filles qui marchaient devant elle, à la queue leu leu. Et qui, dans le silence profond, presque irréel du grand parc, la faisait penser aux silhouettes imprécises et légères de quelques fantômes en pleine errance.

Il soufflait une brise molle et tiède, presque caressante, qui faisait bruire les feuilles au-dessus de leurs têtes, en un murmure régulier, incompréhensible et vaguement inquiétant.

— Avance, sinon je vais te rentrer dedans, idiot !

La voix chuchotante de Caliseta Ouedraogo, juste derrière elle, fit légèrement sursauter Aurore. Elle s'efforça d'accélérer un peu sa marche, de façon à « recoller au peloton » des trois pensionnaires qui, en effet, avaient pris quelques mètres d'avance sur elle. Avec toujours l'appréhension de buter contre un caillou ou une racine affleurant le sol inégal du petit chemin de terre qu'elles suivaient, en une étrange procession silencieuse et lente.

En se concentrant sur sa progression, Aurore se dit qu'elles devaient

former un tableau assez surréaliste, toutes les huit – les sept pensionnaires, plus Madame la Directrice – à avancer comme elles le faisaient, en file indienne, en direction du fond du parc, toutes vêtues du même uniforme austère, à près de onze heures du soir.

Sauf qu'il n'y avait personne, aucun regard fureteur, pour venir les espionner ici, dans ce coin boisé et vallonné du grand ouest de l'Ile-de-France.

Heureusement, d'ailleurs, vu les activités auxquelles Aurore de Beaumesnil et les jeunes filles qui l'encadraient s'apprêtaient à se livrer.

Ou, plus exactement, à se soumettre...

Elles parvinrent au mur d'enceinte du grand parc arboré qui entourait *Le Clos d'Astier*, l'institution éducative dont elles étaient toutes les élèves. À l'exception, bien sûr, de Solange de Viredieu, la directrice, qui marchait en tête du petit cortège silencieux.

Aurore, qui venait ici pour la première fois, contrairement aux autres, se demanda comment elles allaient franchir la haute enceinte. Et aussi combien de temps elles devraient encore marcher, avant d'atteindre l'endroit où devait se dérouler la soirée à laquelle, après bien des hésitations, elle avait accepté de participer.

En pensant au genre très spécial des « réjouissances » qui l'attendaient, la petite brune de 18 ans ne put s'empêcher de frissonner, malgré la relative tiédeur de l'air, en ce début de mois de mai.

Emmenées par Madame la Directrice – comme toutes les pensionnaires du Clos d'Astier devaient appeler Solange de Viredieu –, les sept filles longèrent le mur d'enceinte durant une cinquantaine de mètres. Jusqu'à une petite porte en fer, que la directrice ouvrit à l'aide d'une petite clé métallique.

Aurore de Beaumesnil constata que, de l'autre côté du mur, le petit chemin qu'elles avaient emprunté jusqu'à maintenant continuait sa progression à travers le bois.

Mais jusqu'où ?

Le cœur battant un peu trop vite, mais sans oser poser de question, Aurore reprit sa place dans la file indienne et se remit à avancer, au même rythme que les autres filles.

Juste derrière Madame la directrice se trouvait Nafissa Sidki, la Libanaise. Elle avait 19 ans, le type méditerranéen assez prononcé, un corps un peu trop lourd au goût d'Aurore, qui, depuis deux mois qu'elle se trouvait au Clos d'Astier, n'avait pas échangé plus de trois ou quatre phrases avec elle. D'après ce que lui avait soufflé Caliseta Ouedraogo, un soir, sous ses airs très réservés, Nafissa était une « chaudière », portée autant sur les filles que sur les garçons...

Ensuite venaient les doublons. Du même âge qu'Aurore, jumelles absolument identiques, elles s'appelaient Béatrice et Charlotte Luysac, mais

personne parmi les élèves ne les appelait autrement que « les doublons ».

Leur accent traînant indiquait assez qu'elles venaient de Suisse. C'étaient deux petites poupées blondes, au teint de porcelaine, au corps menu et à qui leurs immenses yeux d'un bleu très clair donnaient un air presque angélique. Avec elles non plus, Aurore n'avait pas noué de lien particulier. Mais, en réalité, personne ne le faisait : les doublons se suffisaient à elles-mêmes et décourageaient plutôt toute tentative d'approche dans leur direction.

Juste derrière Aurore marchait donc Caliseta Ouedraogo. Fille d'un ministre africain – Aurore était incapable de se souvenir de quel pays –, c'était la plus âgée du groupe : 21 ans. Elle dépassait toutes les filles d'une tête et suscitait leur jalousie muette, à cause de son corps sculpté dans l'ébène le plus lisse, de ses seins comme des obus et de sa croupe proéminente et d'une rotondité parfaite. En raison de son âge, mais aussi de sa personnalité volontaire, portée au commandement, Caliseta faisait figure de « chef » parmi les pensionnaires du Clos d'Astier, dont aucune ne songeait à remettre en cause l'autorité naturelle.

Elle était suivie, comme toujours et en toutes circonstances, par Virginie Chalampré. C'était une grosse fille blonde, aussi molle au physique qu'au mental, 17 ans, fille d'un important industriel lyonnais, prise en grippe par sa belle-mère, ce qui expliquait sa présence au Clos d'Astier. Virginie faisait à Aurore l'effet d'être de ces filles qui, ne désirant rien de particulier, acceptent tout avec une complète indifférence. Elle était la « protégée » de Caliseta Ouedraogo, à qui elle vouait une sorte d'adoration d'esclave volontaire et heureuse de l'être. Une adoration qui se confirmait lorsque la noire lui ordonnait de la rejoindre dans son lit et de la faire jouir...

Enfin, fermant la marche, venait la benjamine de leur petit groupe, Philippine Aubigny. Avec son corps maigre, ses cheveux blonds sagement coiffés et ses grands yeux bleus à l'éclat naïf, on lui aurait donné le bon dieu sans confession, et facilement deux ou trois ans de moins que les seize qu'elle avait eus le mois précédent. Mais, toujours d'après les « bruits de chiottes », comme elle disait, que Caliseta avait déversé à plusieurs reprises dans l'oreille d'Aurore, il ne fallait surtout pas se fier à cette candeur apparente.

— C'est une vraie dingue de cul, lui avait chuchoté l'Africaine, avec un petit sourire gourmand. Limite malade, tu vois ? Comme on appelle ça, déjà ?...

— Nympho... avait répondu Aurore, en souriant à son tour. Nymphomane, quoi...

— Ouais, c'est ça. Moi, au lieu de Philippine, je l'appelle « Folle de pine », t'as qu'à voir ! Elle est vicieuse, tu peux pas savoir à quel point ! D'ailleurs, tu ne tarderas pas à t'en apercevoir...

Au moment précis où Aurore de Beaumesnil se remémorait la prédiction de Caliseta Ouedraogo, le chemin fit un brusque coude sur la droite et

déboucha sur une large allée gravillonnée. Au bout de laquelle, à une vingtaine de mètres, se dressait la masse sombre d'une bâtisse à deux étages, dont le toit d'ardoises était hérissé de clochetons de toutes les tailles et de toutes les formes.

Aurore eut un mouvement de recul instinctif.

Cette fois, elle se trouvait à pied d'œuvre. Et, plus elle pensait à ce qui l'attendait, moins elle trouvait ça excitant. Plus du tout, même.

— Allez, avance ! lui souffla Caliseta, en lui donnant une petite tape sur ses fesses rebondies. On ne va pas passer la nuit là-dessus...

Aurore se remit à avancer. Durant une seconde ou deux, elle fut saisie par l'espoir que la soirée avait été annulée au dernier moment, vu qu'aucune des fenêtres de la grande bâtisse n'était éclairée.

Mais, aussitôt, elle repéra une sorte de grange de pierre, sur la droite de l'habitation principale, partiellement dissimulée par le feuillage retombant des grands arbres, et dont la grande porte de bois était entrouverte.

De l'intérieur filtraient de la lumière, et aussi les accords à peine perceptibles d'un piano.

De fait, c'est vers cette dépendance que se dirigea sans hésiter Solange de Viredieu, docilement suivie par ses sept pensionnaires. La directrice poussa la porte, et un flot de lumière douce se répandit à l'extérieur, éclairant les branches les plus basses du marronnier voisin.

Puis, elle s'engouffra résolument à l'intérieur, aussitôt suivie par les trois pensionnaires qui marchaient derrière elle : Nafissa Sidki, la Libanaise, ainsi que Béatrice et Charlotte Luysac, les doublons.

Saisie par une sorte de bouffée d'angoisse, Aurore de Beaumesnil faillit faire demi-tour et se mettre à courir en direction du pensionnat. Mais, littéralement poussée dans les reins par Caliseta Ouedraogo, elle franchit à son tour le seuil, le feu aux joues et aux tempes.

Elle découvrit une très grande pièce, qui lui fit l'effet d'une pure merveille. Comme elle l'avait plus ou moins deviné en arrivant, il s'agissait d'une ancienne grange, totalement rénovée et aménagée.

Le maître d'œuvre des travaux avait conservé le jeu compliqué des poutres et des charpentes apparentes. Les murs en grosses pierres blondes, soigneusement grattées et remises à neuf, étaient recouverts de différents trophées de chasse, à l'exception de celui où était installé un immense bar d'acajou délicatement incurvé en son centre.

Une mezzanine à balustrade de bois circulait sur deux côtés de la grande pièce, mais elle était encore plongée dans la pénombre, ce qui fait qu'Aurore, dans un premier temps, remarqua à peine son existence.

En bas, en revanche, l'éclairage tamisé rouge et orange, uniquement indirect, auquel s'ajoutait le feu de bois crépitant dans l'immense cheminée,

faisait baigner la grande pièce carrée dans une sorte d'irréalité fortement teintée d'érotisme. Un érotisme auquel Aurore, malgré l'angoisse diffuse qui continuait de l'habiter, fut tout de même sensible.

À l'opposé de la cheminée, trônait un immense et profond canapé d'angle, recouvert de nombreux coussins multicolores. D'autres fauteuils ou petits canapés étaient disposés un peu partout, sur les épais tapis aux motifs orientaux, soit isolés, soit groupés à deux ou trois autour de petites tables basses, rectangulaires ou ovales.

Des haut-parleurs invisibles diffusaient, en sourdine, un morceau de piano qu'Aurore, après quelques mesures, identifia comme devant être l'une des suites françaises de Jean-Sébastien Bach.

Ce n'est qu'au bout d'une bonne dizaine de secondes qu'elle réalisa que cette pièce magnifique était occupée par des êtres humains.

Elle en compta sept, dont une femme. À part l'un des hommes qui, derrière le bar, était occupé à déboucher une bouteille de champagne, les autres discutaient en trois groupes de deux personnes, l'un debout près de la cheminée, un autre sur le canapé d'angle, le troisième autour de l'une des petites tables basses.

Tous avaient un verre à la main, et deux des hommes tetaient un énorme cigare, dont l'épaisse fumée montait en paresseuses volutes vers les poutres de la charpente, massives, inégales et noircies par l'âge.

Bizarrement, dans un premier temps, les conversations feutrées continuèrent, comme si aucun de ces personnages ne s'était aperçu de l'irruption des sept pensionnaires et de la directrice du Clos d'Astier.

Caliseta profita de ce désintérêt momentané. Elle prit Aurore par les épaules et l'entraîna vers un petit canapé, situé un peu à l'écart, où elle la fit asseoir avec une tranquille mais irrésistible autorité.

— Il vaut mieux que tu aies une petite idée sur qui sont ces gens, avant que les choses sérieuses ne démarrent, lui glissa-t-elle à l'oreille. On commence par le principal : le maître de maison. Celui qui est derrière le bar...

. Aurore vit un homme d'une quarantaine d'années, blond, aux traits un peu mous, mais assez beau tout de même, vêtu d'un costume de lin gris pâle, visiblement fait sur mesures, et d'une chemise blanche à col ouvert...

— Il s'appelle Arnaud, poursuivit l'Africaine. Je ne sais pas son nom de famille, je crois qu'il est dans la politique, un truc comme ça. Il est plutôt cool avec nous : le plus souvent, il se contente de nous baiser « à la normale »...

Aurore sentit un petit frisson lui parcourir la colonne vertébrale. La remarque de Caliseta semblait vouloir suggérer, *a contrario*, que d'autres participants devaient baiser « à la pas normale ». Ça promettait...

— Je t'ai dit que c'était lui le principal, mais en fait non, reprit la Noire.

En réalité, le vrai boss, ici, ce serait plutôt celui qui est debout contre le montant de la cheminée...

Aurore tourna la tête et découvrit un homme d'une cinquantaine d'années, pas très grand mais incroyablement massif, nanti d'une tête énorme, carrée, environnée d'une sorte de casque de cheveux poivre et sel, coupés très court et descendant bas sur le front. Ses traits durs dégageaient une impression de force brute, animale.

— Lui, tout le monde l'appelle le Fléau, on ne sait même pas son prénom, continua Caliseta. C'est jamais très rigolo d'être choisie par lui...

— Pourquoi ça ? demanda Aurore dans un souffle, d'une voix qui tremblait légèrement.

— Parce qu'il a une queue énorme, répondit très simplement l'Africaine. Et que, en plus, il est assez porté sur la « petite porte de derrière ». Toi, je ne sais pas, mais moi, j'aime pas tellement qu'on me « casse le cabinet », comme on dit chez nous ! Enfin, il faut bien y passer quand même...

— Et les autres ? demanda Aurore, qui préférait ne pas trop penser au moment où ce serait peut-être son tour de se faire « casser le cabinet », suivant l'expression fortement imagée de l'Africaine.

— Tu vois les deux qui viennent de se lever pour aller remplir leurs verres au bar ?

Aurore les repéra tout de suite. Ils formaient un contraste qui, dans d'autres circonstances, l'aurait sans doute fait rire. Le plus vieux des deux, qui devait bien avoir 70 ans, était longiligne, d'une incroyable maigreur et nanti d'une tignasse en désordre, incroyablement fournie pour son âge. L'autre, à qui Aurore donnait entre 45 et 50 ans, était une sorte de petit tonneau de graisse, presque complètement chauve, que son teint rose et son nez en trompette faisaient ressembler à un petit cochon trop nourri. Pour elle-même, Aurore les baptisa aussitôt Laurel et Hardy.

— Le vieux, c'est Lucien, la renseigna Caliseta. Un banquier en retraite, si j'ai bien compris. Il adore qu'on l'appelle Lulu : ça lui donne l'impression de s'encanailler ! À part ça, c'est vraiment pas un chieur : il est complètement impuissant, tout ce qu'il aime c'est nous branloter un peu et mater quand on se fait enfiler par ses potes...

Malgré elle, et bien qu'elle sache parfaitement pourquoi elle se trouvait là, Aurore se sentait un peu choquée par le langage cru, trop précis pour elle, de la jeune Africaine. Sans doute, songea-t-elle, son côté « de Beaumesnil » qui repointait le bout de son nez...

— Et l'autre ? demanda-t-elle.

— C'est Mathias, répondit Caliseta. Un industriel. Lui aussi, il adore nous « casser le cabinet ». Sauf qu'avec la petite bite qu'il se trimballe, il n'a jamais cassé quoi que ce soit ! Pas désagréable, d'ailleurs, quand il veut...

D'un mouvement du menton, Aurore désigna à sa voisine les deux hommes en grande discussion, vautrés dans l'immense canapé d'angle. L'un devait avoir dans les 35 ans, grand, mince, brun, pas vilain, quoique peut-être un peu trop maniéré. L'autre une vingtaine d'années de plus, un petit homme voûté, à l'air timide derrière ses grosses lunettes de myope.

— Et eux ? demanda-t-elle.

— Le plus jeune c'est Marc, un avocat d'affaires, si j'ai bien compris. C'est le seul qui ne m'a jamais fourrée : il aime que les filles vraiment très jeunes, si tu vois ce que je veux dire. En général, il se contente d'une pipe ou deux, mais pas toujours : une des pensionnaires qui était là l'année dernière m'a raconté qu'un soir, il l'avait entraînée dans la salle de bain, lui avait demandé de s'accroupir au-dessus de lui et de lui faire pipi sur la figure ! Tu te rends compte ? Il y a quand même des malades graves, chez les mecs, non ?

— Et elle l'a fait ? demanda Aurore, un peu estomaquée par cette « perversion », nouvelle pour elle.

— Ben... oui, répondit la noire, avec un léger haussement d'épaules. Après tout, qu'est-ce que ça lui coûtait, hein ? Pisser là ou ailleurs... Quant à l'autre, c'est le docteur Favart. François de son prénom. C'est le seul dont je connaisse le nom, vu que c'est lui que notre chère directrice fait venir quand l'une d'entre nous est malade, ou s'il y a des vaccins à faire. Il est plutôt sympa... Pas emmerdant côté cul, quoi...

— Et la femme ? demanda Aurore, en tournant la tête vers la cheminée où elle se trouvait, en pleine conversation avec « Le Fléau ».

Elle devait avoir une trentaine d'années, peut-être un peu plus. C'était une brune à cheveux longs, au corps mince mais tout de même dégageant une certaine volupté, vêtue d'un tailleur strict, mais sous lequel elle ne semblait rien porter d'autre que ses sous-vêtements, à en juger par la profonde échancrure de la veste. Aurore se dit qu'elle aurait été vraiment très belle, avec ses grands yeux sombres et ses pommettes hautes, si ses traits réguliers n'avaient pas dégagé cette espèce de froideur dure et un peu méprisante.

Elle se dit aussi que, étrangement, son visage lui était plus ou moins familier...

— C'est Pénélope... qui rime avec salope ! répondit Caliseta, avec une petite grimace de dégoût.

— Pourquoi tu dis ça ? souffla Aurore, en se pelotonnant malgré elle contre le corps sculptural et rassurant de sa compagne.

— Parce que c'est peut-être la pire de tous ! cracha la noire, avec une sorte de colère rentrée. Elle, elle est vraiment méchante, si tu veux savoir. Elle aime bien jouer de la cravache sur nos petits culs, cette pute ! Et tu sais pourquoi ? Parce que, il y a une dizaine d'années, elle était pensionnaire au Clos, comme nous ! Je ne sais pas ce qu'elle a subi pendant qu'elle y était, mais n'empêche que, maintenant qu'elle est devenue une journaliste

reconnue, presque célèbre à cause de la télé où elle montre sa tronche, elle se venge sur nous, on dirait...

À la remarque de Caliseta, Aurore comprit pourquoi le visage de Pénélope lui disait quelque chose : elle l'avait déjà vue présenter les infos, sur une chaîne du câble, elle ne savait plus laquelle.

— Voilà, tu connais tout le monde, conclut l'Africaine, en s'étirant, ce qui fit saillir son imposante poitrine, qui semblait taillée dans l'ébène le plus poli et pointait insolemment à travers le tissu grossier et gris de son uniforme de pensionnaire. En tout cas, ta cervelle les connaît : maintenant, ça va être à ta bouche, ta foune et ton cul de faire connaissance avec ces porcs ! Mais n'aie pas peur, va : il y a moyen pour nous aussi de prendre du plaisir avec eux et de bien s'envoyer en l'air ! Surtout avec les petites pilules magiques qu'ils nous distribuent... Ça ne devrait plus traîner, maintenant.

Comme pour donner raison à l'Africaine, un rire chatouillé fusa, provenant du grand canapé d'angle. Tournant la tête, Aurore découvrit Philippine Aubigny, la plus jeune des pensionnaires, affalée sur les coussins. Elle vit aussi que le dénommé Marc, l'avocat, avait plongé sa main dans la très sage échancrure de son uniforme, afin de lui pincer le bout des seins entre le pouce et l'index. Attouchement qui avait déclenché le rire de l'adolescente, dont le visage s'était empourpré et dont les yeux d'habitude si tranquilles crépitaient maintenant d'un feu étrangement intense.

À côté d'eux, Béatrice et Charlotte – les doublons – étaient en train, avec un ensemble parfait, de porter à leurs bouches une pilule blanche, moitié moins grosse qu'un cachet d'aspirine courant. Comprimé que, toujours avec le même ensemble, elles firent passer avec une gorgée de champagne.

— Eh ! les doublons : doucement sur l'éphédrine ! gronda celui que Caliseta avait appelé le Fléau, en s'approchant du canapé. On vous l'a déjà dit, non ?

Nafissa Sidki, la Libanaise, vint se planter devant lui, en bombant le torse. En soutenant son regard, elle avala ostensiblement un comprimé, une lueur de défi au fond de ses grands yeux noirs.

— C'est que le deuxième qu'on s'envoie, c'est pas la peine de flipper comme ça, dit-elle, d'une voix qui se voulait caressante, enjôleuse. C'est pas ça qui peut nous faire du mal...

— Si, justement, ça peut ! répliqua le Fléau de sa voix de bronze. N'est-ce pas, toubib ?

Le docteur Savait ne répondit pas. Trop occupé qu'il était à dévorer des yeux le corps frêle, encore presque infantin de Philippine. Laquelle, comme une gamine vicieuse, était en train de remonter lentement son uniforme le long de ses cuisses maigres. Jusqu'à la lisière de la culotte de dentelles noires et rouges, fendue par-devant sur toute sa longueur, dévoilant ainsi la fente rose et déjà luisante de sa jeune intimité, vierge de toute pilosité. Ce qui

accentuait encore l'impression troublante d'avoir affaire à une gamine montée en graine, et non à une adolescente de 16 ans révolus.

Aurore avait été très surprise lorsque, juste avant de partir du Clos d'Astier, Solange de Viredieu était venue à « l'Annexe », où se trouvait leur dortoir, et leur avait distribué différents sous-vêtements et pièces de lingerie.

— Mais c'est des vrais trucs de putes ! s'était exclamée Aurore, dès que la directrice avait tourné le dos.

— C'est exprès, lui avait tranquillement expliqué Caliseta. C'est pour le contraste avec nos uniformes, tu comprends ? Ça excite beaucoup nos amis, tu verras...

— En tout cas, ça fait vachement du bien, votre truc ! était en train de dire la Libanaise, qui semblait avoir brusquement le sang à la tête et ondulait lascivement sur place, sans même s'en apercevoir. Ça m'a manqué, la dernière fois...

Le Fléau ne répondit rien et se détourna d'elle. Évidemment, il pouvait difficilement lui dire qu'en réalité, si ça lui avait manqué, c'est parce qu'elle était déjà accro : il y avait des choses que les pensionnaires de Solange n'avaient pas besoin de savoir...

Sur le canapé, la petite Philippine était de plus en plus impudique. Les cuisses relevées, les genoux écartés, elle avait glissé deux doigts dans la fente de sa culotte et se caressait de plus en plus vite et profondément, sous les yeux exorbités du docteur Favart et du vieux banquier, Lucien – dit Lulu –, qui l'avait rejoint.

Eux aussi connaissaient les effets secondaires de l'éphédrine, mais ils s'en fichaient royalement. Tout ce qu'ils voyaient, c'était que, comme stimulant sexuel, il n'y avait pas mieux : après deux ou trois comprimés, la fille la plus coincée au départ, se transformait en une bacchante échevelée, prête à se soumettre à toutes les fantaisies érotiques de ses partenaires, y compris les plus scabreuses.

La preuve : cette gamine de 16 ans qui se masturbait sans retenue, en haletant de plus en plus bruyamment, devant deux hommes dont l'un aurait pu être largement son père, et l'autre... son grand-père.

— Cette petite cochonne n'est pas loin de prendre son pied toute seule, observa le vieux banquier, dont le visage émacié et ridé s'était brusquement empourpré sous l'effet de l'excitation – excitation malheureusement incapable de provoquer chez lui la moindre réaction virile...

— Pas question qu'elle prenne son pied toute seule ! décréta alors Marc, le jeune avocat, qui s'était approché à son tour du canapé. J'ai envie de me la faire tout de suite, moi : elle m'excite trop, cette souillon !

Il se tourna vers Nafissa qui, sans doute sous l'effet de la drogue qu'elle avait absorbée, avait déjà le regard vitreux, un sourire extatique sur ses lèvres charnues et naturellement rouges, et dont le corps ondulait lentement sur lui-

même, avec mollesse et sensualité, comme celui d'un serpent charmé par le son de la flûte.

— Toi, déshabille-moi cette petite salope ! lui ordonna-t-il d'un ton sec. Et tâche d'y mettre du cœur, hein !

Sans répondre, la Libanaise s'approcha du canapé où Philippine était affalée et lui tendit la main. Aussitôt, la gamine perverse cessa de se caresser, referma ses cuisses maigres et blanches, avant de saisir les doigts de sa camarade, qui l'aïda à se mettre debout.

Par jeu, comme pour faire encore monter l'excitation des trois hommes qui les dévoraient du regard, les deux pensionnaires s'enlacèrent étroitement. La lourde poitrine de la Libanaise s'écrasa contre celle, à peine perceptible, de la petite blonde.

Et elles joignirent leurs lèvres, en un baiser dont, s'ils avaient été moins excités, et donc plus lucides, les trois hommes auraient bien vu qu'il était totalement « bidon ».

— Allez, bougez un peu votre cul, les filles, c'est fini les gamineries ! leur intima l'avocat, qui massait machinalement, d'une main nerveuse, la grosse bosse qui déformait le devant de son pantalon.

Aussitôt, docilement, Nafissa s'écarta de Philippine. La petite avait le feu aux joues et son regard étincelait : elle, au moins, elle ne simulait pas...

La Libanaise saisit le bas de l'uniforme gris, tout d'une pièce, et le fit lentement remonter le long des cuisses maigres et pâles de l'adolescente. Qui leva les bras au-dessus de sa tête, pour aider à la manœuvre.

Autour d'elles, les trois hommes virent apparaître d'abord la culotte de dentelles rouges et noires, fendue devant et derrière, d'un érotisme agressif, presque vulgaire, qui tranchait violemment avec l'austérité pudique de l'uniforme. Puis, ce fut le ventre plat de Philippine, et, enfin, ses petits nichons à peine renflés, dont les pointes roses étaient dures et tendues.

Dès que la gamine fut nue, l'avocat se précipita sur elle, avec un grognement d'impatience, la saisit à pleins bras et entreprit de malaxer avec une sorte de fièvre ses petites fesses rondes et fermes.

Avec une sorte de roucoulement ravi, Philippine fit descendre le zip du pantalon de son partenaire et plongea sa petite main agile dans l'ouverture pratiquée. Elle en sortit un membre viril de belle taille, d'une raideur au-dessus de tout éloge.

— Quelle belle queue vous avez ! minaуда-t-elle, avec une voix de gamine qui faisait penser au Petit Chaperon Rouge s'extasiant sur la dentition du loup déguisé en grand-mère. Vous allez jamais pouvoir me la mettre, elle est bien trop grosse pour ma petite chatte !

Frayeur assez bien jouée mais sans objet, dans la mesure où Philippine avait déjà reçu de nombreuses fois les « hommages » de l'avocat, aussi bien

par-derrière que par-devant. Et frayeur que démentait radicalement l'éclat de gourmandise dans ses yeux clairs...

— Tourne-toi, petite pute ! se contenta de gronder Marc, en empoignant sa verge à pleine main.

Du canapé où elle se trouvait toujours avec Caliseta, Aurore vit leur jeune camarade de pension pivoter sur elle-même, se plier en deux et, prenant appui des deux mains sur le bord du canapé, creuser complaisamment les reins pour tendre sa croupe à son partenaire.

Elle vit ensuite celui-ci empoigner les hanches étroites de l'adolescente, pointer son sexe tendu au milieu de la petite fente rose et glabre, environnée d'un frou-frou de dentelles. Puis, d'un puissant coup de reins, se ruer dans son ventre de toute sa longueur.

La tête rejetée en arrière, Philippine émit un long et sonore râle de plaisir, en se sentant investie, possédée jusqu'au plus profond d'elle-même.

Son cri parut agir comme un signal électrique sur les autres occupants de la grange. Et Aurore comprit que les choses sérieuses venaient de commencer.

Lucien, le vieux banquier impuissant, s'était agenouillé auprès du couple formé par Marc et Philippine et, le visage à quelques centimètres de la croupe de l'adolescente, il contemplait d'un œil exorbité le piston de chair dure aller et venir dans son intimité ruisselante. En même temps, il avait extrait de son pantalon de flanelle une pauvre chose molle et grisâtre, à laquelle, de la main droite, il tentait vainement de donner quelque consistance.

Plus loin, près du bar d'acajou, Aurore découvrit un autre genre de spectacle.

Sans attendre qu'on leur demande quoi que ce soit, probablement sous l'effet des pilules d'éphédrine qu'elles avaient déjà absorbées, les doublons s'étaient débarrassés de leurs tristes uniformes, pour apparaître vêtues du même ensemble string et soutien-gorge bleu électrique. Les bonnets du soutien-gorge avaient été découpés et bordés de dentelle, pour laisser apparaître les mamelons et les pointes dardées de leur jeune poitrine.

Aurore vit l'une des jumelles (était-ce Béatrice ? Était-ce Charlotte ? Elle aurait été incapable de le dire...) s'accroupir devant sa sœur pour la débarrasser de son string, faisant apparaître un ravissant buisson doré, soigneusement taillé en triangle.

Puis, se relevant, la jumelle saisit sa sœur sous les aisselles et, avec une force qu'Aurore ne lui aurait pas soupçonnée, la souleva et l'assit sur le bar d'acajou brillant. Comprenant sans doute ce que l'autre avait en tête, le doublon replia haut les genoux, posa ses chevilles sur le bord du comptoir et écarta les cuisses, afin d'exhiber sa toison blonde, déjà emperlée de fines gouttelettes de rosée amoureuse.

Aussitôt, lui enlaçant les reins, sa sœur se jeta goulûment sur cette fleur offerte et y plongeait ses lèvres et sa langue, faisant se pâmer son double.

— Vous aimez ça, vous bouffer la chatte et le cul entre frangines, hein ? ricana une voix grasse et déplaisante, dans le dos des jumelles.

Aurore reconnut Mathias, l'industriel, celui qu'elle avait surnommé Hardy, en raison de son obésité, et que Caliseta lui avait désigné tout à l'heure comme un « casseur de cabinet » convaincu et exclusif.

— Elles sont bien excitantes, toutes les deux, non ? dit Arnaud, le maître des lieux, qui l'avait rejoint, et dont la voix agréable et distinguée contrastait violemment avec celle de l'industriel ventripotent.

Mathias fit la moue :

— À mater, je ne dis pas, oui... Mais, s'il s'agit de fourrer, je les préfère un peu plus grassouillettes. J'aime bien qu'il y ait de la viande autour de l'os, moi !

Rien qu'à s'imaginer entre les pattes de ce petit porcelet rose et transpirant, Aurore eut un frisson de dégoût. Quant à se le représenter en train de lui enfoncer son sexe dans le... Non, ça, elle préférait ne pas y penser. Aussi se sentit-elle très soulagée lorsque Mathias fit un signe de la main en direction de la grosse et molle Virginie, l'« esclave » consentante de Caliseta, qui se tenait immobile et apparemment indifférente à tout, à droite de leur canapé.

— Toi, la blondasse : viens un peu par ici ! lui ordonna l'industriel, dont le teint rose se marbrait de plaques rouges, sous l'effet de l'excitation, ou peut-être de la chaleur moite qui augmentait à l'intérieur de la grange.

Machinalement, Virginie tourna son regard inexpressif vers Caliseta, comme pour savoir ce qu'elle devait faire. Sur un signe de tête affirmatif de l'Africaine, elle se dirigea vers le bar où l'attendait Mathias, en train de se débarrasser posément de son pantalon. Et sur lequel l'une des deux jumelles continuait de provoquer les gémissements de plaisir de sa sœur, à grands coups de langue fiévreux.

Le visage de Virginie, cette grosse fille blonde, ni belle ni laide, ni attirante ni repoussante, était d'une parfaite indifférence. Comme si rien de tout ça ne la concernait vraiment.

Arrivée près de l'industriel, elle saisit le bas de sa robe d'uniforme pour s'en débarrasser. Mais il l'arrêta du geste et de la voix :

— Stop, malheureuse ! Qui est-ce qui t'a dit de te dessaper, connasse ? J'ai pas envie de les voir, moi, tes dessous de pute à la noix ! Ce que je veux, c'est t'éclater le trou du cul et rien d'autre, compris ? Allez, prend la posture, grosse vache !

Aurore faillit se mettre à hurler, tellement la vulgarité obscène de ce porc la révoltait. Elle se serra machinalement contre Caliseta, qui entoura ses épaules de son bras, d'un geste presque maternel.

— Te frappe pas pour cet abruti, lui souffla l'Africaine à l'oreille. S'il

nous parle comme ça, c'est pour essayer de se donner du courage et faire oublier qu'il est monté comme un canari !

De fait, lorsqu'il eut descendu son slip rouge le long de ses cuisses flasques, Aurore vit apparaître un pénis tout raide, mais pas plus gros que son auriculaire. Et, malgré le sourd malaise qui ne cessait de grandir et de s'épaissir en elle, elle faillit pouffer de rire.

Avec une sorte de brutalité, Mathias, retroussa l'uniforme de Virginie et le rabattit sur son dos. La grosse blonde avait docilement pris la position que l'on exigeait d'elle : le corps plié en deux, reins creusés, les mains accrochées au bord du bar, sa croupe large et molle tendue vers l'industriel.

Celui-ci arracha littéralement la culotte de dentelle sombre et transparente, la porta à ses narines, avant de la rejeter négligemment par-dessus son épaule.

Puis, il saisit Virginie par les hanches, enfonçant ses petits doigts boudinés dans la peau blanche et fine de son ventre rebondi.

Enfin, avec un grognement bestial, la sueur jaillissant de ses tempes dégarnies sous l'effort, il propulsa son gros ventre en avant, et son sexe minuscule disparut entre les reins de sa victime. Laquelle ne parut même pas s'apercevoir qu'elle était pénétrée, tant son visage demeura impassible et aussi inexpressif que d'habitude.

Au même moment, Aurore sentit une main se glisser, par-derrrière, dans l'échancrure de son uniforme et venir emprisonner délicatement son sein gauche. Elle sursauta et se tourna à demi, prête à se rebiffer contre cette intrusion.

— Eh ! mais c'est qu'elle mordrait, la petite nouvelle ! s'exclama Pénélope, la jeune journaliste télé, d'une voix gentiment moqueuse.

C'était elle qui, s'approchant du canapé par l'arrière, avait glissé sa main dans le décolleté d'Aurore.

Caliseta comprit ce qui se passait. Ou, plutôt, ce qui risquait de se passer. Elle prit discrètement la main d'Aurore et la pressa deux fois. Signal qui signifiait quelque chose comme « *N'oublie pas pourquoi tu es là, ma grande... Alors, profil bas !* » Un message qu'Aurore reçut parfaitement.

— Je... vous m'avez surprise, Madame... bafouilla-t-elle, en réussissant à s'arracher un sourire contrit.

— Et c'était une surprise plutôt... agréable ? demanda la grande brune à l'élégance parfaite, en contournant le canapé, pour venir s'asseoir tout contre Aurore.

— Bien sûr... répondit celle-ci, d'une voix encore mal assurée, mais en retrouvant un peu d'empire sur elle-même.

— Tant mieux, parce que je n'ai pas l'intention de m'arrêter en si bon chemin ! s'exclama Pénélope, d'une voix plus sourde et la respiration un peu plus rapide.

La lueur qui incendia brièvement son regard sombre fit passer un mauvais frisson dans le corps d'Aurore. Elle était totalement ignorante des plaisirs lesbiens et l'idée de s'y livrer la dégoûtait plutôt.

Et pourtant, il allait bien falloir en passer par les désirs de cette femme, qui la dévorait des yeux d'une façon dégoûtante, et dont la main s'était glissée sous sa robe d'uniforme pour pétrir ses cuisses nues.

Elle allait devoir se plier à tout, parce qu'elle s'y était engagée auprès de Madame la Directrice, quatre jours auparavant. Et, maintenant, alors que les doigts impatients de Pénélope atteignaient déjà la soie de sa petite culotte rose et mauve, Aurore se demandait quel démon avait bien pu la pousser à accepter une telle horreur.

Elle retint de justesse le soupir agacé qui lui montait aux lèvres. En réalité, elle le savait très bien, ce qui l'avait conduite à se soumettre à toutes ces choses qui l'écœuraient profondément.

Par défi. Par une sorte de révolte absurde et vaine contre sa mère. Oui, lorsqu'elle avait dit oui à la proposition de Solange de Viredieu, Aurore avait eu l'impression d'envoyer une sorte de crachat moral au visage dur et impassible de Madame de Beaumesnil, sa mère. Bénédicte de Beaumesnil, en apparence confite en dévotion, mais en réalité dévorée par une basse jalousie de femelle face aux premiers succès amoureux de sa fille cadette. Et qui, avec la lâche et silencieuse complicité de son mari, Bertrand de Beaumesnil, avait fini par expédier Aurore dans cet horrible pensionnat-prison, où elle se languissait et s'étiolait depuis d'interminables semaines.

C'est contre eux, contre cette injustice, contre le monde faux et hypocrite symbolisé par ses parents que la jeune fille s'était révoltée. Une révolte qui avait pris la seule forme entrevue, à sa portée : sa participation à l'orgie qui venait de commencer. Et qui, maintenant, battait vraiment son plein.

Sur le grand canapé d'angle, l'avocat venait d'exploser dans le ventre de la petite Philippine. Insatiable, échevelée, la gamine perverse avait aussitôt repris sa masturbation frénétique, tout en gobant entre ses lèvres le sexe flasque et brunâtre de Lulu le banquier. Marc, lui, était allé se servir un double whisky au bar. Il l'avait lampé cul sec, avant d'empoigner les fesses de la jumelle qui continuait de lécher avec passion l'entrejambe de sa sœur, pâmée.

Quant à la grosse Virginie, elle avait également fort à faire, puisque, tout en continuant à subir les assauts sodomites de l'industriel obèse, elle devait aussi engloutir dans sa bouche la verge de belle taille qu'Arnaud, le maître des lieux, venait de brandir près de son visage impassible. Lequel Arnaud, de la main droite, fourrageait entre les cuisses de Nafissa, enfonçant ses doigts fébriles dans l'épaisse fourrure sombre s'épanouissant au bas du ventre de la jeune Libanaise, qui semblait en plein délire érotique, se tortillait dans tous les sens et haletait comme un gros soufflet de forge.

Soudain, Aurore revint à elle et réalisa que les doigts de la journaliste

avaient réussi à franchir le fragile barrage de sa petite culotte de soie et s'insinuaient à présent au plus intime d'elle-même. Au prix d'un énorme effort de volonté, elle parvint à ne pas repousser ses doigts qui prenaient possession de son sexe. Et, même, elle ouvrit les cuisses, comme si elle souhaitait être possédée plus profondément. Ce que Pénélope, le visage très rouge, ne manqua pas de faire. Elle releva ses yeux crépitant de désir vicieux et les braqua dans ceux d'Aurore, avec un petit sourire obscène sur ses lèvres un peu trop minces.

— Tu n'as pas envie de me caresser aussi, ma petite chérie ? souffla-t-elle, tout en déboutonnant de sa seule main libre la veste de son tailleur strict.

Elle ne portait rien dessous, et Aurore vit apparaître deux petits seins au galbe parfait, dont les grosses pointes brunes étaient totalement érigées, au centre des aréoles incroyablement larges.

— Allez, vas-y, ne sois pas timide ! l'encouragea Pénélope, en cambrant le buste vers Aurore.

Celle-ci avança une main mal assurée, légèrement tremblante, vers cette poitrine féminine qui implorait la caresse. Sous le regard légèrement goguenard de Caliseta, toujours assise à sa gauche, et qui était la seule des sept pensionnaires encore inoccupée.

Aurore emprisonna le sein droit et fut surprise de trouver ce contact plutôt agréable, finalement. Elle commença à palper ce renflement de chair douce, effleurant de l'index le mamelon qui se tendait vers elle.

— Plus fort ! grinça alors Pénélope, d'une voix changée, le visage grimaçant de plaisir. N'aie pas peur de me faire mal, j'adore ça, petite cochonne ! Tu vois, tu te mets déjà à mouiller...

Et Aurore, stupéfaite, s'aperçut que la journaliste avait raison. Sous l'action des doigts qui la fouillaient sans trop de douceur, ou peut-être grâce au contact de sa paume sur le sein ferme et rond, son ventre était en train de gonfler et de s'humidifier.

Ce n'était pas encore du plaisir, ni même vraiment du désir. Plutôt une sorte de langueur chaude et douce, qui s'emparait peu à peu d'elle. Fugitivement, elle se dit que les deux petites pilules d'éphédrine qu'elle avait eu l'imprudence d'accepter de la journaliste n'y étaient peut-être pas pour rien...

— Ah ! je vois que tu t'es déjà accaparée la chair fraîche, espèce de petite vicieuse ! fit alors une voix grave, à droite du canapé, légèrement en retrait.

Aurore tourna la tête. Elle reconnut l'homme que Caliseta avait nommé Le Fléau et qu'elle lui avait désigné comme étant le véritable *boss* de leurs petites soirées orgiaques. Vue de près, sa carrure lui parut encore plus impressionnante que tout à l'heure. Il dégageait vraiment une sensation de force irrésistible. Et assez troublante, finalement...

— Alors ? Elle est à ton goût ? demanda-t-il encore à Pénélope, en venant

se placer sur la gauche du canapé, tout près de Caliseta.

— Elle a l'air assez chaude malgré ses petits airs effarouchés, répondit la jeune femme, le souffle un peu court. Je la branle depuis à peine une minute et elle est déjà trempée comme un canard ! Et regardez comment elle me fait bander les nichons, cette cochonne !

Visiblement, la journaliste s'excitait de sa propre obscénité, et sa caresse se faisait de plus en plus profonde, prenante. Ce qui, elle devait bien se l'avouer, n'était pas pour déplaire à Aurore, de plus en plus alanguie. Et qui, de son côté, prenait maintenant un plaisir assez vif à caresser les petits seins fermes et doux de sa partenaire.

— Vous avez envie de la baiser ? demanda Pénélope, sur un ton de conversation mondaine.

— Pourquoi pas ? répondit Le Fléau, exactement de la même manière. J'aime bien son petit air réticent et effarouché : c'est assez excitant, non ? Mais, avant, il faut préparer la bête...

Il se déboutonna posément et ouvrit son pantalon largement. Sous le coup de la stupeur, Aurore cessa de caresser les seins de Pénélope et écarquilla les yeux.

Caliseta ne lui avait pas menti : bien qu'il soit encore au repos le plus complet, le sexe qu'exhibait à présent le Fléau était vraiment énorme. C'était une sorte de grosse trompe brunâtre, longue et épaisse, nantie à son extrémité d'un énorme champignon de couleur plus vive, tirant sur le grenat, et totalement apparent.

Le propriétaire de cet engin à la limite du monstrueux tendit le ventre en direction de Caliseta :

— Allez, fais-moi bander, Bamboulette !

Aurore, qui savait l'Africaine très chatouilleuse sur le chapitre du racisme, jeta un coup d'œil dans sa direction, s'attendant à la voir se rebiffer. Elle fut donc très surprise de lui découvrir un sourire presque humble, malgré le qualificatif malsonnant dont elle venait d'être affublée.

Caliseta avança ses lèvres charnues vers l'énorme membre encore au repos, afin de le prendre dans sa bouche, mais le Fléau l'arrêta brusquement :

— Non, d'abord, enlève ton uniforme ! Et toi aussi, tiens ! ajouta-t-il, en tournant ses petits yeux gris vers Aurore. Déshabillez-vous l'une l'autre, ça sera plus excitant. Pendant ce temps, cette chère Pénélope ne refusera sûrement pas de me faire bander... en souvenir du bon vieux temps !

La journaliste eut un petit rire perlé, tandis que, dociles, les deux pensionnaires se levaient, et que l'homme se laissait tomber à la place d'Aurore. Aussitôt, Pénélope se saisit de sa grosse trompe de chair neuve – dont ses doigts fins avaient peine à faire le tour – et entreprit de la caresser assez vigoureusement, afin de lui donner de la vigueur.

— Toi, au moins, tu sais ce que branler veut dire, on sent que tu as été à bonne école ! soupira le Fléau, avec un soupir de bien-être.

— La meilleure école : la vôtre, cher Maître ! roucoula Pénélope, en masturbant son voisin de plus en plus vite et fort. Quand on a eu la chance de connaître une queue aussi majestueuse que celle-ci, les autres paraissent bien... modestes, pour ne pas dire fades !

— Pas de flagornerie, ma chère ! ironisa son partenaire. Bon, allez, les filles, ça traîne tout ça !

Caliseta prit Aurore par les épaules et l'attira contre elle. Puis, sous prétexte de l'embrasser dans le cou, elle murmura à son oreille :

— Essayons d'être aussi salopes que possible : plus le Fléau sera excité, plus il jouira vite, et toi tu en auras fini avec lui pour ce soir...

Les deux filles mirent autant de conviction que possible dans leur déshabillage mutuel. Lorsqu'elles furent entièrement nues toutes les deux, Aurore ne put s'empêcher d'admirer – et aussi d'envier un peu... – le corps sculptural de l'Africaine, dont les seins d'ébène pointaient comme deux obus, ou deux gros fruits mûrs, et dont la croupe ronde et dure était incroyablement cambrée.

Après s'être laissé admirer durant quelques secondes, Caliseta poussa la « conscience professionnelle » jusqu'à s'agenouiller devant sa compagne.

— Écarte un peu les cuisses... lui souffla-t-elle, en levant vers elle un visage crispé par une soudaine excitation qui n'avait pas l'air d'être feinte.

Aurore s'exécuta. Elle fut prise d'un long frisson lorsque la langue chaude et agile de l'Africaine se glissa entre les pétales humides de son intimité, pour venir y débusquer le petit bouton gonflé, siège du plaisir. En même temps, elle avait empoigné les petites fesses rondes et blanches de sa partenaire et les malaxait doucement, du bout de ses longs doigts nerveux.

La tête renversée en arrière, les yeux chavirés, Aurore se dit que, si Caliseta continuait à se montrer aussi diaboliquement habile, elle allait finir par jouir. Par une femme et devant une bonne douzaine d'inconnus, ce qui serait pour elle une double « première »...

Mais Le Fléau interrompit brusquement l'affolant jeu de langue de la noire, et donc le flot montant du plaisir dans le ventre d'Aurore :

— Bon, ça suffit comme ça, les papouilles entre pisseuses ! Toi, la nouvelle, approche un peu : je vais bien m'occuper de toi, tu vas voir ! Pénélope, ma chère, je t'abandonne Bamboulette pour le moment.

— Ça me va... souffla la journaliste, en lâchant le pieu de chair qu'elle manipulait.

Aurore faillit pousser un cri d'horreur en découvrant l'invraisemblable matraque de chair dure et gonflée qui, à présent, jaillissait du ventre musclé et poilu du Fléau. Elle n'avait vu que très peu de sexes masculins, dans sa jeune

vie, mais elle eut d'emblée la certitude que celui qui oscillait à présent sous ses yeux devait faire le double, voire le triple des deux ou trois qu'elle avait eu l'occasion d'approcher.

— Je t'ai bien lubrifiée, lui souffla Caliseta à l'oreille, ça ne devrait pas poser de problème, n'aie pas peur...

— Allez, en place ! À genoux sur le bord du canapé, et le cul bien cambré ! ordonna Le Fléau, en se levant. Une fois debout, son membre viril paraissait encore plus imposant.

La peur au ventre, Aurore prit la position qu'on exigeait d'elle, tandis que Pénélope se laissait tomber sur le canapé, à côté d'elle.

Aurore eut le temps de voir Caliseta s'agenouiller entre les cuisses ouvertes de la journaliste et plonger ses lèvres au cœur du buisson noir de son intimité, avant que les grosses mains du Fléau ne l'empoignent par les hanches.

Lorsqu'elle sentit le formidable membre entrer en contact avec la fragile corolle de son sexe, tout son corps se contracta. Elle voulut crier, le supplier d'arrêter, expliquer à tout le monde qu'elle avait fait une erreur en venant ici, qu'il fallait la laisser partir, qu'elle ne dirait rien, que...

Trop tard. D'un coup de reins puissant, l'homme qui la tenait solidement aux hanches interrompit net ses pensées affolées en s'engouffrant en elle de près de la moitié de sa longueur.

Aurore eut l'impression qu'on lui déchirait le ventre et elle poussa un cri perçant. Cri aussitôt interrompu par la paire de gifles que lui asséna Pénélope.

— Tu vas te taire, espèce de petite conne ? siffla la journaliste, le visage déformé par un rictus mauvais. Tu te crois où, ici ? Tu es venue volontairement, non ?

Alors, ferme ta gueule et profite de ce qui t'arrive !

Le visage ruisselant de larmes, se mordant la lèvre inférieure pratiquement au sang pour s'empêcher de crier à nouveau, Aurore avait l'impression de n'être plus qu'une vulgaire poupée désarticulée, manipulée par un dément.

Et, surtout, en plus de la douleur qui irradiait de son ventre, elle se sentait salie, souillée, humiliée. Elle avait la certitude que jamais elle ne pourrait laver son corps, ni surtout son âme, de cette ignominie qu'elle était en train de subir. Elle avait la certitude désespérante que, désormais, tous les gens qui la croiseraient pourraient lire sur son visage les choses ignobles auxquelles elle s'était abaissée.

Et, le corps agité par les coups de boutoirs monstrueux du fléau, elle se disait que, dans ces conditions, il fallait mettre fin de façon radicale à cet interminable calvaire qui se préparait pour elle.

Qu'il valait mieux mourir ; mourir très vite ; mourir tout de suite ; pour redevenir propre...

La malheureuse en était là de ses noires réflexions, lorsque son violeur se retira brusquement de son ventre meurtri, lui arrachant de nouveau un cri de douleur... de nouveau sanctionné par une forte gifle de la part de Pénélope, qui haletait sous les coups de langue de Caliseta.

— Bon, maintenant que j'ai visité le devant, il va s'agir de lui « casser le cabinet », comme dirait Bamboulette ! s'exclama le Fléau de sa voix de bronze.

En entendant ça, Aurore eut l'impression de se liquéfier tout entière. À la pensée que son bourreau envisageait de faire pénétrer son engin immonde entre ses fesses, une terreur atroce abjecte l'envahit tout entière, la submergea comme un raz-de-marée.

Aurore rua avec une telle soudaineté, une telle force, que son violeur, pris par surprise, se trouva rejeté vers l'arrière. Il voulut revenir vers l'avant, afin de se ressaisir de sa proie. Mais il s'emmêla les pieds dans le bas de son pantalon, qui avait glissé sur ses cuisses, et il s'affala de tout son long, avec une exclamation tonitruante.

Toujours malade de terreur, Aurore ne prit pas le temps de réfléchir à ce qu'il fallait faire. Les muscles de ses jambes fonctionnèrent plus vite que son esprit, paralysé par la peur qui lui tordait le ventre et lui broyait les tempes.

Elle bondit littéralement par-dessus le canapé, avec la rapidité et la puissance d'un chat poursuivi, et se rua vers la porte de la grange, restée entrebâillée.

Sans même s'apercevoir qu'elle était entièrement nue et sans chaussures.

Avec une sorte de sixième sens aiguillonné par la peur qui la poussait dans les reins, sans pratiquement rien voir autour d'elle, elle retrouva le petit chemin que les sept pensionnaires et Madame la Directrice avaient pris dans l'autre sens, une heure plus tôt environ.

Le chemin des écolières.

Le chemin de l'enfer...

Lorsqu'elle atteignit le mur qui séparait la propriété de la pension, elle commença par ne pas retrouver la petite porte de fer qui permettait de le franchir et une bouffée de panique lui monta au cerveau. Elle ne s'apercevait même pas que ses pieds étaient déjà en sang. Elle ne sentait pas la douleur. À cause de la peur, mais sans doute aussi en raison des pilules d'éphédrine qu'elle avait avalées...

Elle n'avait plus qu'une idée : quitter cet endroit maudit, retourner au dortoir, puis disparaître.

Disparaître pour toujours.

Enfin, la main d'Aurore se posa sur la poignée de la porte métallique que, heureusement, Solange de Viredieu n'avait pas refermée à clé.

Elle la poussa et reprit sa course en direction de la masse sombre des

bâtiments de l'institution, qui lui paraissaient tellement loin encore.

Quand elle y serait enfin, elle mettrait son plan à exécution. Et alors, plus personne ne pourrait plus torturer la pauvre Aurore de Beaumesnil.

Plus jamais...

— Eh ! la nouvelle est en train de se faire la malle ! s'écria Pénélope, juste après qu'Aurore eut bondi à l'extérieur de la grange.

Elle était déjà debout, prête à se lancer à sa poursuite, mais le Fléau, qui s'était relevé entre-temps, l'arrêta d'un geste ferme et plein d'une irrésistible autorité.

— Que personne ne s'inquiète ni ne bouge, ordonna-t-il. Je m'occupe de régler ce petit incident. Tout va s'arranger très bien, continuez de vous amuser, mes amis !

Et, après s'être rajusté rapidement, il quitta la grange à son tour, la démarche lourde et le visage fermé.

*

* *

Il était un peu plus de sept heures et demie du matin, lorsque Nicolas Piedbeuf sortit de la petite maison étroite, construite en brique rouge, qu'il occupait seul. C'était l'ancienne maison de gardiens, située à l'entrée de la propriété du Clos d'Astier, le pensionnat pour jeunes filles où il occupait les fonctions assez mal définies de jardinier-homme d'entretien-plombier d'occasion-etc., au gré des besoins et des ordres de Madame la Directrice.

Nicolas Piedbeuf secoua sa tignasse rousse, perpétuellement hirsute, et son visage aux traits épais se renfrogna, tandis qu'une lueur d'appréhension passait dans ses yeux d'un bleu délavé, au regard absent.

Il avait toujours eu très peur de Madame la Directrice. À 24 ans, il se mettait toujours à avoir les jambes qui tremblent, dès qu'elle s'adressait à lui.

Pourtant, elle ne l'avait jamais puni. Mais c'était plus fort que lui : elle lui faisait peur.

D'ailleurs, presque tous les humains faisaient peur à Nicolas Piedbeuf. Bien sûr, ce n'était pas de leur faute à eux s'il ne comprenait jamais tout à fait ce qu'ils essayaient de lui dire. Mais quand même : pourquoi est-ce que les autres gens parlaient d'une manière si compliquée, qui lui embrouillait le cerveau et lui nouait les idées ?

Tandis qu'il remontait l'allée gravillonnée, en direction de sa cabane à outils – son royaume à lui – le visage de Nicolas s'éclaira d'un large sourire d'enfant, lorsqu'un gros papillon jaune vint, malgré l'heure matinale, voleter à quelques mètres en avant de lui.

— Bonjour, papillon ! lui dit-il d'un ton joyeux. Comment ça va, ce matin ? Pas encore de fiancée ? Il faudrait se dépêcher un peu hein !

En voyant le papillon s'éloigner vers le massif de fleurs, puis disparaître sous les grands arbres du parc, Nicolas eut la certitude qu'il avait été compris et que le petit animal allait suivre son conseil et se chercher une compagne.

Les autres humains, ils riaient, quand ils le voyaient parler aux animaux. Mais lui, Nicolas, il ne voyait pas pourquoi les bêtes ne comprendraient pas ce qu'on leur dit. Elles ne répondaient pas, c'était tout...

Il arriva à sa cabane et fut un peu surpris d'en trouver la porte entrebâillée, alors qu'il vérifiait chaque soir, et plutôt deux fois qu'une, qu'il l'avait bien refermée.

Elle grinça légèrement lorsqu'il la poussa, comme tous les matins. C'était l'humidité de la nuit : après, dans la journée, ça disparaissait. En fait, c'était comme si la cabane, elle aussi, lui signifiait qu'elle était contente de le revoir, après une bonne nuit de sommeil.

Nicolas Piedbeuf pénétra dans sa cabane, encombrée d'un bric-à-brac dans lequel il était le seul à pouvoir retrouver en quelques secondes tel ou tel outil précis – ce qui le remplissait toujours de fierté. Mais, comme personne ne lui réclamait jamais d'outils, c'était un plaisir qu'il ne s'offrait que très rarement...

Ce qu'il vit alors, juste en face de lui, le cloua sur place de stupeur. Il y avait une pensionnaire dans sa cabane ! Et en chemise de nuit, en plus ! Ça, de mémoire de jardinier, c'était une chose qui ne s'était jamais vue !

La première réaction de Nicolas fut la peur : à tous les coups, c'est encore sur lui que Madame la directrice allait tomber. Elle allait lui faire ses gros yeux froids, qui le faisaient trembler comme une feuille, à chaque fois.

Et, comme d'habitude, il resterait sans rien répondre à ses questions, comme un idiot qu'il était !

Ce n'est qu'au bout de plusieurs secondes que Nicolas Piedbeuf réalisa qu'il y avait autre chose d'encore plus bizarre, ce matin.

C'est que la fille blonde qui lui faisait face avait les pieds à une vingtaine de centimètres au-dessus du sol.

Et que sa tête faisait un angle anormal avec le reste de son corps, au-dessus de la grosse corde tressée qui lui enserrait le cou.

CHAPITRE II



— Vous êtes sûre que vous voulez pas que je redescende chez l’Arabe ? Il me semble qu’un petit coulis de fruits rouges avec votre gâteau, ça serait mortel...

Géraldine Hébert, lieutenant de police de son état, intégrée depuis quelques mois à la fameuse Brigade mondaine, était en train de se brûler les doigts en essayant de démouler le gâteau en question, et elle ne répondit pas tout de suite à la question de Jonathan Kepler, debout à l’entrée de la petite cuisine, le bras appuyé contre le chambranle.

— Hein ? Qu’est-ce que vous en dites ? insista le jeune homme mince et blond, en repoussant de deux doigts la mèche qui s’obstinait à retomber devant son œil gauche. Il faudrait le faire légèrement tiédir avant de napper, comme ça le moelleux serait préservé et on...

— OK, OK, Jonathan, va chez l’Arabe et rapporte ce que tu veux ! le coupa Géraldine, en déposant le moule dans l’évier. Dis-lui de mettre ça sur mon compte...

Aussitôt, le jeune homme bondit vers la porte d’entrée et disparut dans l’escalier, dans le martèlement précipité de ses grosses bottes de motard.

Géraldine secoua ses boucles rousses et remonta machinalement ses petites lunettes rondes sur son nez légèrement retroussé.

Elle n'en revenait encore pas, de la manière totalement inattendue dont le dénommé Jonathan Kepler avait soudain déboulé dans sa vie.

Géraldine avait croisé son chemin au plus fort d'une enquête qu'elle menait en liaison avec Boris Corentin et Aimé Brichot, la plus brillante équipe d'inspecteurs des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine[1]. En fait, elle avait littéralement réquisitionné la moto que pilotait le jeune homme pour ne pas perdre la trace de l'homme qu'elle était chargée de surveiller. En pensant évidemment que les choses s'arrêteraient là...

Sauf que, deux ou trois jours après la fin de l'enquête en question, Jonathan s'était pointé à la brasserie où Géraldine, Boris et Aimé fêtaient leur succès et avait annoncé tout à trac à la jeune policière qu'il était amoureux d'elle, qu'il avait l'intention de l'épouser « plus tard » et d'avoir des enfants avec elle ! Un peu interloquée, Géraldine lui avait d'abord fait observer qu'elle avait 26 ans et lui seulement 19.

— Presque 20 ! Et puis, c'est pas un problème : j'ai toujours préféré les vieilles...

Telle avait été la tranquille réponse de Jonathan. Du coup, Géraldine s'était sentie obligée d'employer les grands moyens, les arguments massue. Et elle lui avait révélé qu'elle était exclusivement lesbienne, ou plutôt « féminophile », selon le néologisme qu'elle avait formé à son propre usage, n'aimant pas le terme « lesbienne ».

Ce à quoi, sans connaître le célèbre film de Billy Wilder, *Certains l'aiment chaud*, Jonathan lui avait répondu superbement, en citant involontairement l'ultime réplique de ce chef-d'œuvre : « *Personne n'est parfait* ».

En repensant à cette scène, Géraldine se mit à sourire toute seule, ce qui fit apparaître une petite fossette à sa joue droite, parsemée de quelques fines taches de rousseur. Elle prit deux assiettes, deux verres à vin, deux paires de couverts, et se transporta dans la grande pièce en arrondi, qui servait à la fois de salon et de salle à manger, dont les deux fenêtres donnaient l'une sur la rue de Charonne, l'autre sur la rue Trousseau. Tout en continuant à penser à Jonathan.

La suite avait été encore plus inattendue, carrément surréaliste. Environ deux semaines après la scène que nous venons de décrire, Géraldine avait eu la surprise de trouver Jonathan Kepler installé sur son paillason, un soir, en rentrant du 36[2].

Tout fier, le jeune homme lui avait annoncé qu'il avait quitté le pavillon familial, à Montreuil, et qu'il venait d'emménager dans une « piaule »... située dans l'immeuble voisin du sien. Un peu interloquée, Géraldine lui avait demandé comment il comptait en payer le loyer – car elle savait qu'il n'avait pas le moindre boulot en vue.

Jonathan, sur le ton rassurant du mâle responsable qui a tout prévu, lui avait alors annoncé que, grâce à sa moto, il venait de trouver un job temporaire de vendeur dans une agence de photos de presse, jusqu'à la fin septembre.

— Après, on verra, je me démerderai toujours, avait-il affirmé d'un ton grave, presque solennel. Et, si ça marche vraiment bien pour moi, vous pourrez même arrêter de bosser, plus tard, quand on sera marié.

Ce soir-là, Géraldine Hébert avait brusquement renoncé à ramener le jeune homme à la raison. Elle avait pour ainsi dire accepté l'espèce de dévotion amoureuse dont elle était l'objet. Dévotion qui l'amusait mais qui, également, elle s'en rendait compte, la flattait un peu. Même si elle savait que jamais elle n'y répondrait.

Elle escomptait juste que, avec le temps, la passion de Jonathan irait se fixer sur un autre objet, plus apte à répondre à ses désirs...

En attendant, Jonathan s'était littéralement mis à son service – ce qui présentait tout de même des avantages. Avantages pour les deux parties, d'ailleurs : pour Géraldine, parce que Jonathan se chargeait de lui faire toutes ses courses ou presque, et pour le jeune homme parce que ça lui fournissait tous les prétextes pour venir sonner chez son idole dès qu'il ressentait le besoin de la voir, histoire de « retremper son amour », comme il disait un peu comiquement.

Et la jeune femme avait été assez surprise de découvrir, chez un garçon aussi jeune, une vraie passion pour la cuisine. Passion qui avait donc fait naître chez lui, ce soir, l'idée du coulis de fruits rouges...

Géraldine finit de dresser le couvert et alla mettre un CD dans la platine, située entre les deux fenêtres, dans l'arrondi du mur. Elle choisit les *Ballads* de John Coltrane, ayant toujours eu, même gamine, une véritable prédilection pour les sonorités chaudes du saxophone ténor. Puis, elle revint dans la petite cuisine tout en longueur et, ouvrant le frigo, vérifia la température des deux bouteilles de Pouilly Fumé qu'elle y avait placées une heure avant.

Il était presque huit heures du soir et, comme on était dimanche, la rue de Charonne était plutôt calme. Après une courte hésitation, Géraldine décida de déboucher l'une des deux bouteilles de blanc et de s'en servir un petit verre, pour attendre agréablement son invitée. En « pré-apéro », comme aurait dit son père...

Elle s'installa avec son verre aux trois-quarts plein dans l'un des deux fauteuils du salon, vieux, râpés et un tantinet défoncés, que ses parents lui avaient donnés lorsqu'elle était venue s'installer à Paris, pour s'y inscrire aux Beaux-Arts.

Par association d'idées, le nom de l'école où elle avait passé deux ans, avant de bifurquer vers l'école de police, la fit penser à la jeune femme qu'elle attendait. Et qu'elle n'avait pas revue depuis l'époque des Beaux-Arts,

justement.

Oriane de Beaumesnil.

Au début, elles avaient alors 20 ans toutes les deux, Géraldine Hébert avait nourri une assez forte prévention envers sa condisciple des Beaux-Arts. Prévention stupide, elle était la première à le reconnaître, dans la mesure où elle ne se fondait que sur le nom de cette jeune fille blonde, au corps mince et idéalement proportionné, au visage d'une beauté classique, à la voix douce, et aux manières parfaites.

Avec toute la mauvaise fois de son jeune âge, la Géraldine de cette époque avait décrété qu'on avait à la rigueur le droit de s'appeler *de* Beaumesnil et d'être issue de la vieille noblesse de Normandie, mais que Oriane, ce prénom sortit tout droit de chez Marcel Proust et de son vivier de duchesses, c'était vraiment « trop *too much* » !

Finalement, au fil des mois, elle avait découvert en Oriane, une fille agréable, ouverte, pas « bégueule », et elles avaient fini par sympathiser. Mais pas au point de devenir vraiment amies. Ce qui fait que, quand Géraldine avait brusquement quitté les Beaux-Arts, Oriane et elle s'étaient perdues de vue du jour au lendemain.

Elle avait été d'autant plus surprise, deux jours plus tôt, de recevoir sur son portable un appel d'Oriane de Beaumesnil. Qui lui avait affirmé qu'elle avait besoin de la voir. Elle n'avait pas dit *envie*, mais bien *besoin*, ce qui avait tout de suite intrigué Géraldine.

D'où le dîner de ce dimanche soir.

En contemplant pensivement le fond de son verre déjà vide, Géraldine se demandait d'ailleurs comment Oriane avait bien pu s'y prendre pour récupérer son numéro. Et surtout ce que la jeune Normande pouvait bien lui vouloir.

Il y eut deux coups frappés à la porte, suivie d'un troisième, plus espacé : le code de Jonathan Kepler, à qui Géraldine avait fini par donner un double de sa clé, afin qu'il puisse, en son absence, « monter les commissions », comme il disait.

De son fauteuil, Géraldine vit la porte d'entrée s'ouvrir et, effectivement, Jonathan entrer. Mais aussitôt suivi par une jeune femme blonde, vêtue d'un jean serré et d'un chemisier blanc, un petit sac rouge à la main. Malgré les années qui avaient passé, Géraldine la reconnut tout de suite.

C'était Oriane de Beaumesnil.

En venant vers elle, sourire de bienvenue aux lèvres, Géraldine se dit qu'Oriane n'avait quasiment pas vieilli et qu'elle était toujours aussi jolie.

Mais, en arrivant plus près d'elle, elle fut frappée par l'espèce de tristesse absolue qui émanait de ses grands yeux clairs et par le pli amer au coin de ses lèvres peut-être un peu trop minces. Visiblement, Oriane de Beaumesnil portait un poids très lourd. Peut-être le motif de sa visite inattendue ?

— Oriane, je suis vraiment contente de te revoir, après tout ce temps ! fit Géraldine, en l'embrassant sur les deux joues.

— Moi aussi, répondit la jeune femme, avec un sourire très pâle et un peu forcé. Même si j'aurais préféré que ce soit dans d'autres circonstances...

— Viens t'asseoir, je vais nous servir un petit verre de blanc qui nous fera le plus grand bien, décréta Géraldine, en entraînant son ancienne condisciple vers la partie salon de la pièce principale.

— Bougez pas, je m'en occupe ! claironna Jonathan depuis la cuisine.

Les deux jeunes femmes s'installèrent dans le canapé qui faisait face à la porte. Géraldine se tourna à demi vers Oriane, pour l'observer plus attentivement, sans en avoir l'air. Sa sensibilité féminine, jointe à son instinct de policier, lui disait que la jeune femme était porteuse d'une sorte de secret, infiniment douloureux et trop lourd pour elle seule.

Mais pourquoi l'avoir choisie, elle, Géraldine, qu'elle n'avait pas vue depuis près de cinq ans, pour le partager ? C'était la question qu'il fallait éclaircir.

Jonathan déboula dans le salon, un verre de Pouilly dans chaque main, qu'il déposa cérémonieusement devant chacune des jeunes femmes.

— Je vais augmenter un peu le feu sous le navarin d'agneau, annonça-t-il en repartant vers la cuisine. Et j'enlève le couvercle de la cocotte, pour que la sauce prenne un peu plus de liant, d'accord ?

— Et si tu me disais ce qui t'amène ? attaqua Géraldine, lorsqu'Oriane eut bu une gorgée de vin.

Au regard rapide que la jeune femme jeta en direction de la cuisine, Géraldine comprit qu'elle ne parlerait pas tant qu'elles ne seraient pas seules dans l'appartement. Elle se leva et rejoignit Jonathan, qui humait d'un air extasié les riches parfums sortant d'une lourde vapeur de la cocotte en fonte.

— Jonathan, ce serait bien que tu nous laisses, maintenant... lui murmura-t-elle près de l'oreille. C'est une soirée entre filles, tu comprends ?

Le jeune homme tourna vers elle un visage soupçonneux, sourcils froncés :

— Quand vous dites « entre filles », ça veut dire que vous et elle, vous allez... Enfin, vous comprenez, quoi !

Géraldine ne put s'empêcher de sourire des idées de son « soupirant ».

— Mais non, crétin ! chuchota-t-elle, en le poussant gentiment vers la sortie. On ne va pas s'envoyer en l'air ensemble, si c'est ce qui te fait peur !

— Remarquez, tant qu'on n'est pas marié, vous avez bien le droit : je suis large d'esprit, moi ! affirma Jonathan, avant de disparaître.

Géraldine Hébert revint vers le salon. Oriane n'avait plus retouché à son verre, posé sur la table basse. Elle se tenait sur le bord du canapé, les genoux serrés, le dos raide et le regard perdu dans le vague. De la main gauche, elle

tripotait nerveusement la bague qu'elle portait à l'annulaire droit.

Géraldine s'assit près d'elle, et, avec douceur mais autorité, lui prit la main entre les siennes, ce qui força Oriane à relever la tête et à la regarder.

— Bon, maintenant qu'on est tranquille, juste toi et moi, tu vas me dire ce qui ne va pas... dit-elle à voix basse, mais tout de même avec un peu de fermeté.

— C'est ma sœur, Aurore... murmura Oriane de Beaumesnil, en laissant ses épaules s'affaïsser légèrement.

— Tu as une sœur ? Je ne savais pas... fit Géraldine, un peu trop rapidement.

Aussitôt, elle vit deux grosses larmes affleurer aux yeux clairs d'Oriane.

— *J'avais* une sœur, rectifia-t-elle, d'une voix à peine audible. Elle est morte il y a exactement huit jours...

— Pardon, je ne savais pas... murmura machinalement Géraldine, un peu mal à l'aise.

Puis, dans la seconde suivante, le visage énergique et intelligent de Boris Corentin, son « modèle flicard », comme elle disait parfois, passa devant ses yeux. Géraldine comprit ce que signifiait cette apparition : elle ne devait pas se laisser envahir par l'émotion, mais, au contraire, en bon policier, garder la tête aussi froide que possible. Et faire fonctionner son cerveau à plein régime.

Si Oriane de Beaumesnil avait pris la peine de renouer avec elle après cinq ans de silence, ce n'était sûrement pas pour lui annoncer la mort *naturelle* de sa sœur. Donc, il devait y avoir autre chose.

— Elle avait quel âge, Aurore ? demanda Géraldine, en choisissant d'attaquer « de biais ».

— Dix-huit ans, soupira Oriane, en faisant un effort visible pour refouler ses larmes.

Géraldine pressa la main de la jeune femme, en signe d'encouragement :

— Maintenant, il faut que tu me dises de quelle façon elle est morte. Car je suppose que c'est pour ça que t'as voulu qu'on se rencontre, n'est-ce pas ? Parce que tu as appris, je ne sais comment, que j'étais dans la police. Eh bien ! pour un moment, oublie Géraldine et efforce-toi de parler au lieutenant Hébert. Tu verras : ça va te rendre les choses plus faciles, moins... personnelles, si tu veux.

Oriane de Beaumesnil eut un pâle sourire :

— C'est par pur hasard que je t'ai retrouvée, en fait. Il se trouve que, le mois dernier, pour tout à fait autre chose, j'ai repris contact avec Madame Fauchon-Valart...

En un quart de seconde, tout s'éclaira dans l'esprit de Géraldine. Bénédicte Fauchon-Valart avait été leur prof d'histoire de l'art. Et Géraldine elle-même avait repris contact avec elle, pour des raisons strictement

professionnelles, lors d'une précédente enquête [3].

— C'est elle qui m'a appris que tu étais entrée dans la police et, après bien des hésitations, elle a accepté de me donner ton numéro de portable, compléta Oriane, confirmant Géraldine dans ce qu'elle avait déjà deviné.

— Et si on en revenait à ta petite sœur ? murmura cette dernière, avec une nouvelle pression de la main de sa voisine, toujours blottie entre les siennes. Qu'est-ce qui est arrivé à Aurore, Oriane ?

Après une ultime hésitation, la jeune femme répondit, d'une voix sourde :

— Elle s'est pendue ! Ou, plus exactement : on l'a retrouvée pendue, il y a exactement huit jours. Dans la cabane à outils de la pension où ma mère l'a forcée à entrer, il y a environ trois mois maintenant.

Rapidement, et toujours en pensant à ce que Boris Corentin ferait à sa place, Géraldine Hébert s'efforça de dégager et de classer toutes les informations contenues dans les quelques mots dits par Oriane de Beaumesnil. Elle décida de suivre l'ordre chronologique, afin de s'y retrouver :

— Tu dis que ta mère a *forcé* ta sœur à aller en pension : ça semble vouloir dire qu'il y avait des problèmes entre elles. C'est bien le cas ?

— Ma mère n'est pas une femme facile à vivre, répondit Oriane, d'un ton déjà plus ferme. Sous les apparences de dévote qu'elle se croit obligée de donner, c'est une femme qui ne supporte pas qu'on s'intéresse à une autre qu'elle. Et, quand je dis « on »...

— Tu veux dire : les hommes, compléta Géraldine doucement. Donc, si je te suis bien, il se serait installé une sorte de jalousie « de femelles », si tu me passes l'expression, entre ta mère et Aurore, lorsque celle-ci a commencé à vouloir tester ses propres pouvoirs de séduction naissants. Ce qui a évidemment donné un coup de vieux à ta mère, qui ne l'a pas supporté et a voulu éloigner sa « rivale », en la mettant plus ou moins en prison, c'est-à-dire dans un pensionnat. Pensionnat que j'imagine hyperstrict, dont les filles ne sortent que deux ou trois fois l'an, et encore pas toutes.

— Tu as tout compris, fit Oriane, l'air à la fois épaté et soulagé d'avoir été saisie aussi bien, sans avoir à dire elle-même les choses. Ma mère avait déjà eu une réaction un peu similaire, avec moi, il y a une petite dizaine d'années. Ça s'est mieux passé, simplement parce que j'étais d'un caractère plus souple, moins porté à la provocation qu'Aurore. Et puis...

Oriane laissa sa phrase en suspens, et ce fut Géraldine qui la termina :

— Et puis, ta mère avait elle aussi dix ans de moins et devait se sentir plus sûre de son propre pouvoir de séduction qu'elle ne l'est maintenant. Sans compter que, si je me souviens bien, tu es venue très jeune t'installer à Paris, ce qui a dû couper court à la rivalité qui s'installait.

— Oui, c'est ça, opina Oriane, avec un regard chargé de reconnaissance vers Géraldine.

Cette dernière reprit le fil de son raisonnement premier et demanda :

— Tout à l'heure, tu as dit qu'Aurore s'était pendue. Puis, tu as rectifié en disant : « *ou plutôt, on l'a retrouvée pendue* »\ ça veut dire que tu ne crois pas à son suicide ?

— Non ! répondit Oriane avec force.

— Pourtant, si je comprends bien, c'est la conclusion à laquelle sont arrivés le médecin qui a constaté le décès et les enquêteurs. Car, évidemment, il y a eu enquête de police ?

— Évidemment, soupira Oriane, en vidant son verre de vin d'un trait, ce qui amena quelque couleur sur ses joues exsangues.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui te pousse à dire qu'il ne s'agit pas d'un suicide ? demanda Géraldine, en se levant pour aller à la cuisine remplir leurs deux verres... et jeter un coup d'œil sur le navarin d'agneau mitonné par Jonathan Kepler.

— Car tu te rends bien compte, poursuivit-elle en revenant s'installer sur le canapé, que si ce n'est pas un suicide, il ne peut alors s'agir que d'un meurtre : c'est une accusation grave...

— D'abord, je n'accuse personne ! se défendit Oriane, avec une certaine vivacité dans le ton. Je veux dire : personne en particulier...

— Ça ne change rien, déclara fermement Géraldine. S'il y a meurtre, il y a meurtrier. Qui, à ton avis, aurait pu aller jusqu'à tuer ta sœur ? Et pourquoi est-ce que tu ne crois pas à son suicide, d'abord ?

— Parce que je connais bien Aurore, répondit Oriane, après avoir bu une nouvelle rasade de Pouilly. Ce n'est pas... ce n'était pas le genre de fille à se laisser couler au point de vouloir se tuer.

— Ça reste très subjectif, comme argument, objecta doucement Géraldine. Excuse-moi de te le dire aussi directement, mais face à une enquête de police et un rapport médical, ton avis ne tiendra pas.

— Je le sais, affirma la jeune femme, c'est bien pour ça que, jusqu'à présent, je n'ai rien dit. Seulement, il y a trois jours, j'ai reçu ça, au courrier...

Oriane tendit à Géraldine l'enveloppe timbrée, déchirée dans le haut, qu'elle venait de sortir de son petit sac de cuir rouge, à fermoir argenté.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Géraldine, avant de regarder à l'intérieur.

— La dernière lettre d'Aurore, répondit Oriane, d'une voix infiniment triste. Je l'ai reçue seulement jeudi dernier, soit cinq jours après sa mort. Cette pauvre Aurore était déjà enterrée, lorsque...

Oriane se tut, la gorge nouée par trop d'émotion. Qu'elle tenta de faire refluer avec une nouvelle gorgée de vin blanc. Doucement, Géraldine lui retira le verre des mains. Il ne manquerait plus qu'elle se saoule, à présent...

— Lis-la, tu vas comprendre... ajouta Oriane, en passant une main sur son

visage, dont toute couleur de vie s'était à nouveau retirée.

Géraldine sortit de l'enveloppe une feuille de petit format, écrite recto verso, d'une longue écriture penchée. Voici ce qu'elle y lut :

Ma sœur chérie,

Enfin, j'ai trouvé le moyen de te faire parvenir une lettre, sans passer par les « services de censure » de cette salope de Viredieu ! Tu te rends compte tout de même de l'endroit idiot où Maman m'a enfermée ? Ne même pas être libre de pouvoir écrire ce qu'on veut, sans être relu par « Madame la Directrice », comme cette grosse vache exige qu'on l'appelle ! Heureusement, j'ai pu écrire cette lettre. Je ne sais pas trop quand tu la recevras, mais la personne à qui je la donne m'a assuré qu'elle la posterait dès que possible.

Oriane, c'est toi que j'appelle au secours, parce qu'il n'y a que toi à qui je fasse confiance : il faut à tout prix m'aider à sortir d'ici, sinon je sens que je deviendrai folle ! Ou enragée, je ne sais pas trop. Je sais que si je parlais à Maman de ce que je souffre du matin au soir, elle trouverait le moyen de s'en réjouir. Quant à Papa, il est bien trop sous la botte de la reine mère pour faire quoi que ce soit pour moi. Même s'il paraît que je suis sa fille préférée...

Donc, je t'annonce la grande nouvelle : j'ai trouvé un moyen pour avoir plus de liberté ici, pour que la Viredieu cesse de me persécuter, comme toutes les autres et se comporte avec moi comme un garde-chiourme. Normalement, d'ici trois jours, je serai devenue une pensionnaire à part, l'une de celles, peu nombreuses, qui ont à peu près tous les droits : on ferme même les yeux quand, certaines nuits, l'une ou l'autre fait le mur pour aller s'amuser un peu en ville, tu te rends compte ? Bientôt, après l'épreuve que je dois absolument surmonter, je ferai partie de ces privilégiées. Et alors...

Alors, ma sœur chérie, j'en profiterai pour me faire la malle ! Définitivement ! Et c'est là que j'aurai besoin de ton aide, je t'expliquerai quoi et comment quand mon plan sera vraiment au point. Surtout, ne dis rien aux parents, hein !

En attendant, je vais devoir en passer par l'épreuve dite « du Fléau ». Ça ne m'amuse pas du tout, ça me dégoûte même pas mal, mais je n'ai pas le choix. Je te raconterai tout ça quand on se retrouvera, si je n'ai pas trop honte de ce que je m'apprête à faire. Mais, après tout, on survit à la honte. Enfin, j'espère...

Souhaite-moi beaucoup de courage et de résignation, ma petite sœur chérie, car je vais passer par des moments pas drôles. Je t'écrirai par la même voie quand tout ça sera derrière moi.

À bientôt,

Aurore.

Géraldine resta un long moment silencieuse, après avoir lu lentement cette lettre, en en pesant bien chaque mot.

— Alors ? la pressa Oriane au bout d'un petit moment. Tu es d'accord avec moi, n'est-ce pas ? Il lui est arrivé quelque chose, c'est sûr ! Ce fléau dont elle parle... Et cette épreuve dont elle aurait honte...

— Elle dit aussi que ce n'est pas certain qu'on puisse survivre à cette honte, objecta doucement Géraldine. Ce qui peut accréditer la thèse d'un suicide...

— Non ! dit Oriane avec force, pour la seconde fois. Ne me dis pas que tu es contre moi ? Pas toi !

— Je ne suis contre personne, répondit Géraldine, de sa même voix douce, apaisante. J'essaie simplement d'examiner toutes les hypothèses aussi lucidement que possible, comme on m'a appris à le faire dans ce genre de cas. Je te rappelle qu'en ce moment, je ne suis pas ta copine Géraldine, mais le lieutenant de police Hébert...

— C'est vrai, excuse-moi... soupira Oriane, en s'affaissant légèrement sur elle-même. Mais cette mort est tellement atroce ! Et avoir reçu cette lettre après la...

— Je comprends ce que tu ressens, l'interrompt doucement Géraldine. Et, pour abonder dans ton sens, je dois dire que, dans cette lettre, ta sœur semble tout entière tendue vers l'avenir. Elle a des projets, elle a un plan, comme elle dit, bref : elle ne parle pas comme quelqu'un qui a décidé d'en finir. Seulement...

— Seulement quoi ? fit Oriane, qui semblait tout entière suspendue aux paroles de Géraldine.

— Seulement, il y a en effet, cette mystérieuse épreuve dont parle Aurore, qui semble la dégoûter tellement, mais dont elle paraît attendre beaucoup. Quelque chose d'assez important pour que son statut change du jour au lendemain. C'est ça qu'il faudrait essayer de découvrir, si on veut comprendre...

— Ça veut dire que tu acceptes de m'aider ? fit Oriane, avec son premier vrai sourire de la soirée. Que tu vas trouver qui a tué ma petite sœur ?

— Doucement, doucement ! la tempéra Géraldine, en lui tendant son verre de vin et en portant le sien à ses lèvres. D'abord, rien ne prouve, quoi que tu en dises, qu'elle a été tuée : le suicide reste une explication parfaitement plausible. Et même, si tu veux très franchement mon avis, la plus plausible des deux que nous examinons. Cela dit...

— Cela dit ? fit Oriane de Beaumesnil, d'une voix tendue, presque haletante.

— Cela dit, je veux bien essayer de creuser un peu cette affaire, laissa

tomber Géraldine, presque à regret, consciente qu'il aurait été plus sage d'essayer de raisonner son amie, plutôt que de l'entretenir dans des espoirs probablement vains. Mais je te préviens : ce sera seulement si mes supérieurs directs me donnent le feu vert ! Je ne ferai rien sans leur accord préalable, autant que tu le saches...

— D'accord ! s'exclama la jeune femme, presque joyeusement. D'accord pour tout ce que tu voudras !

Un petit sourire se dessina sur les lèvres pleines de Géraldine Hébert, qui déclara en se levant du canapé :

— Tout ce que je voudrai, tu dis ?

— Absolument tout !

— Eh bien ! pour le moment, ce que je voudrais... c'est qu'on passe à table, avant que le navarin de ce cher Jonathan ne soit complètement cramé !

CHAPITRE III



— Eh ! les filles, les voilà !

À l'exclamation de l'une d'entre elles, postée en sentinelles près de l'une des hautes fenêtres donnant sur le perron d'honneur, toutes les pensionnaires du Clos d'Astier qui logeaient dans le dortoir principal sautèrent hors de leur lit pour la plus importante – et en fait la seule – attraction du dimanche soir : le retour des très rares privilégiées qui avaient obtenu une permission de sortie pour le week-end.

Ces permissions ne se délivraient qu'au compte-gouttes, et uniquement sur demande écrite de la famille directe de la pensionnaire concernée. Encore fallait-il que cette sortie éventuelle soit motivée par une raison valable. Et comme Solange de Viredieu, la directrice du Clos d'Astier, était seule juge en la matière, elle ne se privait pas pour rejeter la plupart des demandes, sous les prétextes les plus légers, qu'ils soient de discipline ou de résultat dans le travail scolaire. Et rien ni personne ne pouvait la faire plier, une fois sa décision prise et son arrêt rendu.

On affirmait, parmi les pensionnaires du Clos d'Astier, que même le père de Caliseta Ouedraogo, pourtant ministre dans son pays africain, s'était vu un jour refuser le droit de sortir sa fille pour le dimanche, alors qu'il se trouvait pourtant en visite officielle en France.

Mais ça, ce n'était peut-être qu'une légende, dans la mesure où Caliseta n'avait jamais pris la peine de confirmer ou d'infirmer la chose...

Toujours est-il que, ce dimanche, elle n'était que quatre filles à avoir bénéficié d'une « levée temporaire d'écrou », comme disait Caliseta – toujours elle. Dont une seule était logée dans le dortoir principal, les trois autres faisant partie des privilégiées de « l'Annexe » : c'est ainsi qu'on appelait le bâtiment moderne et assez laid, qui avait été rajouté dans le parc, à l'écart du château principal, dans les années quatre-vingt-dix, pour pouvoir loger plus de pensionnaires.

Les filles du dortoir principal – divisé en deux grandes pièces tout en longueur, séparées par la chambre particulière de la surveillante de nuit – ne savaient pas trop pourquoi celles de l'Annexe étaient systématiquement mieux traitées qu'elles. Cette ignorance donnait lieu aux suppositions les plus folles, voire carrément fantastiques.

En premier lieu, ce qui avait toujours intrigué les pensionnaires du Clos d'Astier, c'était qu'il n'y avait jamais plus de huit ou à la rigueur dix filles à l'annexe, alors que celle-ci comptait plus de vingt lits.

Une pensionnaire, quelques années plus tôt, avait imaginé que Solange de Viredieu était en fait une femme vampire et que les filles de l'Annexe étaient les élèves dont elle avait bu le sang et qui, à leur tour, étaient devenues des vampires. Douée d'une imagination fertile, la même pensionnaire avait ensuite décrit par le menu à ses condisciples les orgies échevelées auxquelles se livraient ces goulas assoiffées d'hémoglobine, dès que les ténèbres de la nuit envahissaient le parc.

L'élève en question avait quitté le Clos d'Astier depuis cinq ou six ans, mais son petit scénario continuait, par une sorte de tradition orale, de circuler parmi les pensionnaires, faisant délicieusement frissonner les plus jeunes.

Le mystère de cette différence de traitement était encore accru par ce que les pensionnaires appelaient les transferts. En effet, de temps en temps, une des filles de l'Annexe était « rapatriée » dans le dortoir principal. Ou, au contraire, c'était l'une des habitantes de ce dernier qui, un beau soir, faisait son paquetage et partait pour l'Annexe.

Mais, dans un cas comme dans l'autre, malgré les pressions exercées par la curiosité naturelle des filles, il n'était jamais possible de faire dire aux transférées quoi que ce soit à propos de ces fameux privilèges. En général, quand on en interrogeait une, elle vous regardait d'un petit air supérieur et apitoyé, comme un Grand Initié contemple un homme du commun prétendant percer à jour ses secrets millénaires...

Au bout de quelques minutes, le temps pour elle de remonter l'allée gravillonnée, de franchir le perron et de grimper au premier étage du château, Nadia Renon, la bienheureuse permissionnaire du week-end, poussa la porte du dortoir et s'offrit à la curiosité piaillante et empressée de ses camarades de

chambrée.

Nadia était une brune de 19 ans, aux longs cheveux brillants, au corps menu mais bien proportionné. Sa bouche était parfaitement dessinée et, dans ses immenses yeux sombres brillait constamment une lueur à la fois malicieuse, languide et pleine de fièvre.

C'est sans doute ce regard intense qui, parmi ses camarades de pension, lui valait une réputation de « chaudasse » ; terme employé avec mépris ou dégoût par les unes, avec respect et envie par les autres.

En tout cas, ses présumées ardeurs sexuelles devaient rendre encore plus passionnant le compte rendu de son week-end à l'air libre, forcément. C'est pourquoi, une douzaine de filles en chemises de nuit grises et rêches, horribles à voir et à toucher, se groupa autour de son lit et sur les lits voisins, dès qu'elle y fut elle-même installée.

— Alors ? Raconte, merde ! C'était comment... dehors ? demanda la plus impatiente des filles.

— T'as fait quoi ? la pressa une autre.

— Tu t'es fait sauter, au moins ? risqua une troisième, ce qui fit pouffer les plus jeunes et rougir les plus timides.

Nadia les regarda toutes, l'une après l'autre, en silence, jouissant d'être le point de mire de leur attention, retardant le plus possible le début de son récit. Enfin, comme la curiosité avide des pensionnaires menaçait de tourner à l'émeute, la petite brune se lança.

— J'ai rencontré un mec génial, en boîte, annonça-t-elle, avec un petit sourire faussement modeste. Un Californien, champion de surf, blond, la peau dorée comme une brioche. On a passé une nuit d'enfer...

(En réalité, Nadia s'était faite lourdement draguer par un certain Cyril Marty, ni blond, ni surfeur, ni Californien. Lequel Cyril s'était, au final, révélé trop saoul pour pouvoir honorer virilement sa « conquête », à l'arrière de sa Twingo pourrie. Mais Nadia, en conteuse au talent inné, avait décidé de présenter à ses auditrices une version *rewritée*, plus conforme à son amour-propre...).

— Waouh ! raconte ! Qu'est-ce qu'il t'a fait ? Comment il t'a draguée ?

— Il avait une grosse queue ?

— Il t'a bouffé l'abricot ? Il paraît qu'ils sont pas très partants pour ça, d'habitude, les Américains...

— Qu'est-ce que t'en sait, pétasse ? se rebiffa la blonde Ashley, native de Boston, Massachusetts, et dont le père était actuellement ambassadeur des États-Unis dans un pays de l'est de l'Europe, désoviétisé au début des années 90.

Elles se mirent toutes à jacasser en même temps, chacune se sentant tenue de donner un avis autorisé, à propos des aptitudes cunnilinguales des

Yankees. Le ton monta rapidement... jusqu'à attirer l'attention de Marie-Pierre Sanderos, la surveillante d'internat, qui, dans sa chambre, était plongée dans la lecture du dernier roman de Marc Levi, qu'elle tenait pour un écrivain de première grandeur.

Dès que la porte de leur dortoir s'ouvrit avec fracas, pour laisser entrer cette grande jeune femme de 33 ans, à la beauté typiquement espagnole, les pensionnaires s'égayèrent dans toutes les directions, comme un jet d'hirondelles, pour aller se réfugier chacune dans son lit.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque, Mesdemoiselles ? demanda sèchement Marie-Pierre Sanderos, de sa voix un peu trop grave, et enrouée par les cigarettes. Nadia, je vous préviens : si votre retour doit être la source de ce genre de chahut, je vais en avertir Madame la Directrice dès demain, et vous pourrez faire une croix sur tous les week-ends, d'ici à la fin de l'année !

Nadia Renon baissa le nez et ne répliqua rien. Au Clos d'Astier, il ne fallait pas plus de deux ou trois jours à une nouvelle pensionnaire pour comprendre qu'une élève qui essayait de faire valoir son innocence ou son bon droit devenait aussitôt coupable, fautive, punissable. Règle absolue et non révisable : les membres du personnel et du corps enseignant avaient toujours raison, point barre. Ce qui n'empêchait pas – sans des convenances oblige – que les élèves, même très jeunes, étaient toutes vouvoyées par les adultes, y compris par Madame la Directrice...

— Et allez donc vous mettre en tenue de nuit, ajouta la surveillante, en s'apercevant que Nadia avait encore ses vêtements « civils ». L'extinction des feux est dans un quart d'heure, dois-je vous le rappeler ?

Pour respecter la pudeur des pensionnaires, et aussi pour ne pas leur mettre en tête des idées « pernicieuses », elles disposaient, en annexe du dortoir lui-même, juste avant la salle de douche, d'un ensemble de cabines assez spacieuses, où elles devaient s'enfermer individuellement pour s'habiller le matin et se déshabiller le soir.

En revanche, par une bizarrerie du sacro-saint règlement interne du Clos d'Astier, la douche quotidienne se prenait en commun... et entièrement nue. On suppose que, dans l'esprit de Madame la Directrice, cette pratique ne relevait que d'une innocente hygiène, alors que le déshabillage pouvait facilement, si on y mettait un grain de vice, se transformer en un salace « effeuillage »...

Quoi qu'il en soit, dès que Marie-Pierre Sanderos eut regagné sa chambre et se fut replongé dans les délices de la prose marco-lévitique, les filles jaillirent de leurs lits pour venir se regrouper autour de celui de Nadia Renon. Laquelle, sans la moindre gêne, et malgré le règlement, entreprit de se déshabiller sous les yeux de ses compagnes de dortoir.

— Alors, cette nuit de rêve ? demanda Ashley, avec sa légère pointe d'accent bostonien.

— Il m'a baisée quatre fois, répondit Nadia avec une grande simplicité, tout en défaisant dans son dos l'agrafe de son soutien-gorge.

— Waouh ! pas mal ! apprécia la grande Virginie Latour qui, elle aussi, passait pour une « chaudasse » aux yeux des autres, en tout cas pour une experte en matière d'érotisme. Et il a giclé à chaque fois ?

— Évidemment, sinon ça compte pas ! intervint Natacha Grandlieu, la mademoiselle-je-sais-tout du groupe.

— Qu'est-ce que t'en sais que ça compte pas ? la contra Nadia, piquée de voir la vedette lui échapper un tant soit peu. Ce qui compte, c'est quand la fille prend son pied ! Et je peux te dire que je l'ai pris, la vache ! C'était vraiment génial ! À chaque fois qu'il enfonçait son machin en moi, j'avais l'impression que j'allais mourir de plaisir, je vous jure !

Elle se rembrunit un peu et ajouta, sur un ton moins enthousiaste :

— Y a juste que, à un moment, il a voulu me la mettre dans le cul, alors là je l'ai carrément envoyé chier ! D'autant qu'il avait une bite comme mon avant-bras, ce salaud !

— T'as bien fait, assura la petite Christine Sauvier, dite Kiki. Si on se laisse enculer, après on passe pour des putes et ils nous respectent plus. En plus, il paraît que la fille n'y prend aucun plaisir, que c'est tout pour le mec, alors...

— C'est pas sûr... glissa finement Virginie Latour, en se donnant l'air d'en savoir plus long qu'elle n'en disait.

— En tout cas, j'ai pas eu envie de tenter l'expérience, affirma Nadia, en faisant glisser sa culotte rose le long de ses cuisses un peu grassouillettes, dévoilant le buisson noir de son intimité. Un jour, si je rencontre un type moins bien monté, je dis pas que je ne me laisserai pas tenter, pour voir. Mais là, vraiment...

— Et alors, finalement, il t'a brouté le minou ou pas ? la relança Ahley.

Nadia eut un petit sourire de pitié condescendante, avant de laisser tomber :

— Évidemment, qu'est-ce que tu crois. Moi, si un mec me lèche pas, faut pas qu'il compte me sauter...

— T'as raison, on n'est pas des bêtes, merde !

— Et toi, tu l'as sucé ? voulut savoir Kiki.

Nadia haussa les épaules et soupira sur un ton fataliste :

— Ben oui, bien obligée. Les mecs, ils sont comme nous, hein : sans gênerie, ils ont tendance à faire la gueule et leur prestation s'en ressent.

— Comment ça : obligée ? s'étonna Virginie Latour. T'aime pas sucer, toi ?

— Moyen, concéda Nadia. Ça a pas un goût terrible, leur truc, et en plus

j'attrape rapidement mal aux mâchoires.

— C'est parce que tu sais pas t'y prendre, la contra dédaigneusement Virginie, ce qui lui valut un regard noir de l'intéressée.

— Il paraît que ça goûte la noisette... le sperme, je veux dire... risqua timidement Sophie Latourette, une petite rouquine de 17 ans, un peu trop maigre, qui avait eu, en début d'année, la naïveté d'avouer qu'elle n'avait pas encore connu de garçon, ce qu'aucune autre pucelle du Clos d'Astier n'aurait fait, même sous la torture.

— Noisette, mon cul ! répondit sobrement Natacha Grandlieu, avec un petit haussement d'épaules apitoyé.

— Moi, je trouve que ça tirerait plutôt sur le blanc d'œuf, fit la petite Kiki, l'air songeur. Au niveau du goût, je veux dire, pas seulement de la texture...

— Normal, puisque ça leur sort des œufs ! répliqua Virginie Latour, ce qui fit éclater plusieurs filles de rire.

Du coup, ce qui devait arriver se produisit : la porte du dortoir s'ouvrit en grand, pour la deuxième entrée de Marie-Pierre Sanderos, la surveillante. Qui avait pris sa tête des mauvais jours, ou plutôt des mauvais soirs.

— Bon, maintenant, ça suffit ! clama-t-elle d'une voix coupante, tandis que les filles se dépêchaient de regagner leurs lits respectifs. Extinction des feux immédiate, puisque vous n'êtes pas capables de vous tenir tranquilles ! Et si j'entends encore le moindre bruit, le plus petit chuchotement dans les minutes qui viennent, Madame la Directrice aura un rapport sur son bureau dès demain matin !

La brune aux formes voluptueuses fit demi-tour et regagna sa chambre, après avoir claqué la porte de communication derrière elle, parfaitement certaine que sa menace allait produire l'effet recherché.

Ce qu'elle fit en effet : plus une parole ne fut prononcée et l'on n'entendit plus le moindre bruit. À l'exception des petits soupirs poussés par Nadia, dont la main droite s'agitait doucement sous son drap, suivant un rythme régulier, à hauteur de son ventre.

L'invention de son beau surfeur californien lui avait fait un effet auquel elle ne s'attendait pas...

*

* *

Solange de Viredieu referma d'un geste sec, presque brutal, le registre des sorties des pensionnaires, après y avoir consigné qu'aucune des « permissionnaires » de ce week-end ne manquait à l'appel du soir.

Une fois de plus, elle se dit que c'était idiot de continuer à conserver ce

gros et encombrant livre, relié de cuir noir, alors qu'elle disposait, sur le « retour » de son grand bureau de directrice, d'un ordinateur très performant. Mais, en même temps, elle se sentait attachée à ces petites traditions du XX^e siècle – celui de sa jeunesse...

Solange de Viredieu était une femme de 42 ans, et pouvait être définie comme une « beauté froide ». Son visage fin, encadré de cheveux bruns toujours serrés en un austère chignon, était agrémenté par deux yeux à fleur de tête, d'un bleu soutenu, d'un nez parfaitement droit et impeccablement proportionné, d'une bouche aux lèvres peut-être un peu trop fines, mais supérieurement dessinées.

Pourtant, il se dégageait de cet assemblage de perfection quelque chose de dur, de froid, d'implacable qui, parfois, suffisait à repousser loin d'elle les hommes qui, dans un premier temps, avaient été attirés par son corps aux formes épanouies – lequel corps avait tendance à s'empâter légèrement, depuis trois ou quatre ans...

Pour la troisième fois en moins d'un quart d'heure, un bruit de pas se fit entendre juste au-dessus de la tête de la directrice, qui leva vers le plafond à caissons peints un regard mi-interrogateur, mi-excédé.

Qu'est-ce que Marie pouvait bien faire encore debout, à une heure pareille ?

Marie Calloire, la jeune responsable des études du Clos d'Astier, choisie par Solange de Viredieu elle-même, trois ans plus tôt, pour la seconder.

Et pas seulement pour ça...

Solange fronça les sourcils, ce qui fit apparaître de fines ridules au coin extérieur de ses yeux.

À bien y réfléchir, elle se dit que Marie était bizarre, depuis quelques jours. Pas comme d'habitude. C'était presque imperceptible, mais elle n'était pas comme d'habitude. On aurait dit que quelque chose la tracassait.

Et le plus énervant, pour ne pas dire préoccupant, aux yeux de la directrice, c'est que ce subtil changement d'attitude remontait à exactement neuf jours.

C'est-à-dire au lendemain de la mort malencontreuse de cette idiote d'Aurore de Beaumesnil.

Solange de Viredieu se leva, quitta son bureau, dont elle ferma soigneusement la porte à clé, et se dirigea résolument vers le monumental escalier de chêne foncé, en direction des deux pièces constituant l'appartement de Marie Calloire, situé juste au-dessus.

Parvenue sur le palier du second étage, elle remonta la galerie donnant sur le grand hall, dont le mur était presque entièrement recouvert de gravures et d'estampes du XVIII^e siècle. Elle frappa deux coups à la porte du fond et l'ouvrit sans attendre d'y être invitée.

Comme une reine qui se sait partout chez elle, dans les limites de son royaume...

En l'entendant entrer, Marie Calloire, debout devant la fenêtre donnant sur le parc plongé dans la nuit, sursauta et se retourna avec vivacité.

C'était une jeune femme blonde de 27 ans, de petite taille, au corps frêle, au teint pâle, dont les yeux clairs étaient à peine visibles derrière ses grosses lunettes de myope. Une fois de plus, Solange se fit la réflexion que sa responsable d'étude pourrait devenir vraiment jolie, si elle consentait à s'arranger un peu, à se maquiller, à s'habiller moins triste, à troquer ses lunettes contre des lentilles, à passer chez le coiffeur, et surtout à quitter cet air de bête traquée qu'elle affichait en permanence et sans raison particulière. La métamorphose serait d'autant plus spectaculaire que Marie cachait, sous ses vêtements mal ajustés et toujours dans les tons gris ou bruns, un corps souple et merveilleusement proportionné.

Ce que Solange de Viredieu était très bien placée pour savoir...

— Ah ! c'est vous, soupira Marie, de sa voix naturellement douce, vous m'avez fait une de ces peurs !

— Quand est-ce que tu cesseras d'avoir peur de tout et de rien ? répondit Solange avec une brusquerie dans le ton, qui accrut encore la lueur d'affolement qui ne quittait pas le regard de Marie. Je n'arrête pas de t'entendre aller et venir comme un ours en cage, depuis mon bureau, et ça commence à devenir agaçant ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as un problème ? Tu veux qu'on en parle ?

— Non... Non, je... je vais bien, je vous assure... répondit faiblement Marie, en évitant le regard fixe de la directrice posé sur elle.

Marie Calloire, comme tout le reste du personnel du Clos d'Astier, professeurs compris, vouvoyait toujours Solange de Viredieu. Dans le cas de la directrice, c'était un peu plus compliqué : elle vouvoyait elle aussi Marie dans le cadre de leurs relations de travail, et spécialement lorsqu'elles se parlaient devant témoins, mais passait au tutoiement *dans certaine circonstance*.

— Tu es sûre ? insista Solange, en essayant d'accrocher le regard de son adjointe. J'ai l'impression que quelque chose te tracasse, depuis quelques jours : pourquoi est-ce que tu ne veux pas m'en parler, petite idiote ?

La voix de la directrice s'était soudain faite plus douce, presque caressante.

Elle s'avança vers Marie, qu'elle dominait de presque une tête et posa ses mains sur ses épaules, ce qui fit tressaillir la petite blonde.

— Je n'aime pas te voir comme ça, ma chérie... murmura Solange, en attirant la jeune femme contre son corps aux formes généreuses.

Marie se laissa enlacer passivement, mais sans cette espèce de ferveur

amoureuse que Solange était habituée à déclencher chez elle, dès qu'elle la touchait.

Car Marie Calloire était amoureuse d'elle, elle le savait parfaitement... et en profitait régulièrement. Amoureuse n'était d'ailleurs pas le bon mot : elle lui était « attachée », comme un chien à son maître, ou le lierre au tronc. Totalement soumise à son autorité et à l'emprise que Solange de Viredieu exerçait sur elle froidement, en toute lucidité.

Solange sentit les petits seins fermes de Marie s'écraser doucement à la base des siens, beaucoup plus imposants. Elle laissa ses mains doucement descendre le long du dos de sa proie – c'est un peu comme ça qu'elle considérait la jeune femme – jusqu'au léger renflement de sa croupe ronde. Mais, lorsque ses mains se mirent à pétrir les fesses menues de son adjointe, celle-ci se raidit et s'écarta d'elle.

— Je... J'ai très mal à la tête, depuis une heure ou deux et... Je crois que je ferais mieux de prendre un somnifère et de me coucher, balbutia Marie, en continuant d'éviter le regard perçant de la directrice.

« Elle ne va quand même pas me faire le coup de la migraine ! À moi ! songea Solange, en s'efforçant de ne pas laisser voir son dépit. Mais ne t'inquiète pas, petite crétine : je saurai bien te faire cracher ce qui te trotte dans le crâne depuis une semaine ! »

— Comme tu voudras, ma chérie, murmura-t-elle de sa voix douce un peu artificielle. Tâche de dormir et d'être en forme demain !

Elle prit le menton de Marie dans sa main droite et la força à relever la tête vers elle. Une lueur affolée passa rapidement dans les yeux clairs de la jeune femme, qui se laissa embrasser sur la bouche sans réagir.

Lorsque Solange de Viredieu eut quitté son appartement, elle passa dans la pièce voisine et se laissa tomber de tout son long sur le lit défait.

Marie sentait son cœur battre trop vite et trop fort, comme s'il cherchait à s'évader de sa poitrine. Elle le comprima à deux mains, mais le muscle indocile continua sa sarabande. Elle respira profondément trois ou quatre fois de suite, pour tenter de se calmer.

Lorsque Solange l'avait prise dans ses bras et avait commencé à la caresser, Marie s'était sentie mollir et elle avait été sur le point de tout lui dire.

De lui avouer ce qui lui taraudait l'esprit sans relâche depuis exactement neuf jours.

De se décharger sur elle de la terrible vision qu'elle avait eue, par hasard, en passant devant la fenêtre de sa chambre, dans la nuit de samedi à dimanche dernier.

Une vision qui, surtout le soir, continuait de poursuivre Marie Calloire, et lui faisait pressentir de prochaines et épouvantables catastrophes...

CHAPITRE IV



— Salut les hommes ! Comment ils vont, ce matin, mes preux chevaliers de la police parisienne ?

Le commandant de police Boris Corentin et son fidèle coéquipier, le capitaine Aimé Brichot, levèrent en même temps les yeux, pour voir qui venait d’entrer dans le bureau des Affaires recommandées, la section reine de la fameuse Brigade mondaine, dont ils étaient incontestablement les deux plus brillants éléments.

Ils identifièrent aussitôt la jeune femme qui venait d’entrer, Aimé Brichot avec une petite grimace qui pouvait à la rigueur passer pour un sourire, et Boris Corentin avec un vrai sourire, à la fois cordial et tendre.

C’était le lieutenant Géraldine Hébert, qui avait été intégrée aux Affaires recommandées un an plus tôt, par Charlie Badolini, en tant qu’« électron libre », comme avait précisé le commissaire divisionnaire. Ce qui voulait dire que, selon les besoins du moment, Géraldine prêtait main-forte soit à Corentin et Brichot, soit à Rabert et Tardet, l’autre équipe d’inspecteurs du service.

En incorrigible amateur de femmes, à chaque fois qu’il se retrouvait face à leur jeune coéquipière, après une séparation plus ou moins longue, Boris Corentin ne pouvait s’empêcher de la trouver vraiment très jolie. Mieux que ça : appétissante. Surtout lorsque, comme maintenant, elle lui souriait,

ce qui faisait à chaque fois apparaître la petite fossette de sa joue droite.

Boris Corentin demeura donc silencieux et immobile. Juste pour s'offrir, pendant quelques secondes, le plaisir de la regarder tout à son aise.

Géraldine Hébert était une jeune femme de 26 ans, rousse, les cheveux courts. Elle avait le teint laiteux, parsemé de quelques taches de rousseur discrètes sur les pommettes et les ailes du nez ; un nez qu'elle avait petit et légèrement retroussé. Avec cela, une bouche rouge et naturellement rieuse, ainsi que deux admirables yeux verts, qui pétillaient de malice derrière ses petites lunettes rondes à monture dorée très fine.

La première fois qu'il l'avait vue, Boris Corentin s'était fait la réflexion qu'elle ressemblait un peu à l'actrice Véronique Genest, à l'époque déjà lointaine où celle-ci incarnait la *Nana* d'Émile Zola pour la télévision.

Le physique de Géraldine était à la hauteur de son visage : grande, de longues jambes fines, une croupe ronde et ferme, deux petits seins aigus et hauts placés, qui se passaient parfaitement d'un quelconque soutien.

En plus de ça, c'était une jeune femme au caractère naturellement enjoué, facile à vivre, dotée d'un solide sens de l'humour et capable d'être drôle elle-même, à ses heures. Le tout joint à une intelligence acérée et une grande conscience professionnelle.

Bref, aux yeux de Boris, infatigable – et très efficace... – coureur de jupons, Géraldine Hébert aurait parfaitement pu figurer la femme idéale, telle qu'il la concevait.

À un seul détail près.

Mais un détail qui flanquait tout par terre.

La jeune et jolie « fliquette » Géraldine Hébert aimait autant les femmes qu'il les aimait lui-même !

Oh ! bien sûr, c'était une fille moderne, n'ayant rien à voir avec l'image un peu caricaturale de la lesbienne hommasse et agressive avec les mecs, façon Josiane Balasko dans le film *Gazon maudit* !

Et même, lors d'une de leurs premières enquêtes en commun[4], un soir, Boris Corentin avait eu l'impression assez nette qu'il s'en était fallu d'un rien, mais vraiment d'un rien pour que Géraldine et lui...

Boris Corentin finit par s'arracher à sa rêverie vaguement érotique, et il sourit à Géraldine :

— Et comment va mon petit bonhomme, en ce lundi matin ensoleillé ?

Géraldine le regarda, l'air surpris :

— Petit bonhomme ? C'est nouveau, ça ! Je dois considérer ce sobriquet comme une promotion dans ton estime... ou comme une allusion déplacée à mes mœurs ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Boris Corentin, étonné lui-même d'avoir

appelé sa coéquipière de cette façon. Ça m'est venu comme ça... Mais, si ça te déplait, on oublie...

Géraldine remonta ses petites lunettes rondes sur son nez retroussé et réfléchit une seconde ou deux.

— Non, j'aime plutôt bien, finit-elle par décider. Je trouve ça sympa... et même assez mignon ! Pas vous, Mémé ?

C'était une petite bizarrerie qui s'était instaurée entre eux trois, dès le début de leurs relations, et sans que quiconque l'ait vraiment voulu. Comme Corentin l'avait tutoyée d'entrée de jeu, Géraldine avait fait pareil avec lui. Mais comme Aimé Brichot était resté au « vous », elle avait calqué son attitude sur la sienne et conservé le vouvoiement.

Il faut dire que ce n'était pas précisément les folles amours, entre Aimé Brichot et Géraldine Hébert. En fait, et même s'il se rendait bien compte que c'était stupide de sa part, Brichot ne pouvait s'empêcher de ressentir un peu de jalousie, devant l'amitié spontanée et réelle qui s'était très vite instaurée entre sa flèche[5] et Géraldine.

Mais, enfin, les rapports demeuraient courtois entre eux deux. D'autant qu'avec l'honnêteté intellectuelle qui le caractérisait, Aimé Brichot reconnaissait les grandes qualités professionnelles de Géraldine Hébert.

— Oh ! moi, vous savez, les surnoms... grommela Brichot, en lissant machinalement sa moustache du bout de l'index.

— Donc, on garde « petit bonhomme » ? fit Boris Corentin, en sortant une cigarette légère de son paquet.

— On garde ! lui accorda Géraldine, occupée à allumer l'ordinateur iMac de son bureau, situé dans le prolongement de celui de Corentin.

— Et il a passé un bon week-end, le petit bonhomme en question ? enchaîna ce dernier.

— Tranquille, répondit Géraldine. J'ai même réussi à canaliser les ardeurs de mon fiancé en lui faisant préparer un navarin d'agneau pour mon dîner d'hier soir, t'as qu'à voir !

Évidemment, Boris Corentin et Aimé Brichot étaient au courant de l'attachement un peu fou que leur jeune collègue avait inspiré à Jonathan Kepler. Boris s'en amusait franchement, y trouvant prétexte à de gentilles moqueries pour Géraldine. Aimé, lui, avait plutôt tendance à plaindre le pauvre garçon qui, compte tenu des goûts de Géraldine, s'était engagé dans une voie sans issue.

— Comment il va, ton soupirant malheureux ? s'enquit Corentin, avec un petit sourire.

— Pourquoi malheureux ? se rebiffa Géraldine. Je le traite très bien, je te signale !

— Sauf dans le seul domaine qui l'intéresse vraiment... insinua

perfidement Brichot.

— Et c'était en l'honneur de qui, ce dîner ? demanda Boris, qui sentait que la conversation risquait de s'aggraver un peu et préférait changer de sujet.

— Une vieille connaissance, que j'avais perdue de vue depuis l'époque des Beaux-Arts, répondit Géraldine. D'ailleurs, j'avais prévu de vous en parler aujourd'hui. Si vous n'avez rien de plus urgent à faire pour le moment...

— Vas-y, on t'écoute, l'encouragea Boris Corentin, en éteignant son mégot dans le cendrier de bureau.

Géraldine Hébert relata dans le détail à ses deux collègues tout ce qu'elle avait appris, la veille au soir, de la bouche d'Oriane de Beaumesnil, à propos de la mort étrange et dramatique de sa sœur, Aurore.

Lorsqu'elle eut terminé son récit, un moment de silence s'installa dans le bureau des Affaires recommandées. Finalement rompu par Boris Corentin :

— Il faut reconnaître qu'il y a dans tout ça pas mal d'éléments troublants. Et notamment cette lettre « *post mortem* » d'Aurore de Beaumesnil...

— En même temps, si le médecin qui a constaté le décès et les types du SRPJ[6] ont conclu à un suicide... objecta Aimé Brichot, toujours plus prudent que sa flèche.

— Alors, à votre avis, on ne peut rien faire ? demanda Géraldine, déjà désappointée.

— J'ai pas dit ça ! protesta Corentin. Mais, Mémé a raison : on ne peut pas débouler avec nos gros sabots dans une affaire qui a déjà été classée par nos collègues. Il ajouta après un court silence : — on pourrait peut-être commencer par essayer d'en savoir un peu plus sur cette institution, le Clos d'Astier. Le genre d'établissement que c'est, les gens qui y travaillent, ou encore ce qu'on peut y...

— Là, j'ai peut-être une ouverture, l'interrompit soudain Aimé Brichot. Jeannette a une bonne copine qui bosse rue de Grenelle[7], et qui, si j'ai bonne mémoire, s'occupe précisément des rapports entre l'État et les écoles privées. Peut-être qu'elle accepterait de nous rencarder sur le Clos d'Astier ?

Il avait déjà décroché son téléphone pour appeler sa femme, dans leur appartement du Kremlin-Bicêtre. Jeannette fit quelques difficultés pour jouer les agents suppléants de la police, mais finit par promettre à son cher et tendre d'appeler tout de suite Florence Quémard, son amie, au ministère, afin de lui transmettre sa requête.

— Je peux lui donner ton adresse e-mail ? lui demanda-t-elle, avant de raccrocher. Ça sera plus rapide comme ça... Bon, à ce soir, mon chéri !

Lorsque les trois policiers remontèrent de déjeuner, peu après deux heures, Aimé Brichot eut la satisfaction de trouver dans sa boîte à mails un message émanant de l'amie de sa femme.

Avec, en « doc joint », la liste de tous les membres du personnel du Clos d'Astier, enseignants ou non, ainsi que les statuts de l'établissement. Consciencieuse, ou particulièrement serviable, Florence Quémard y avait ajouté un petit texte rédigé par elle, dans lequel elle traçait un profil rapide de l'établissement en question.

— C'est une boîte pour gosses de riches, nota Aimé Brichot, en parcourant le texte.

— De *pauvres* gosses de riches, rectifia Géraldine Hébert. D'après ce que m'expliquait Oriane hier soir, il s'agit surtout de filles dont les parents, pour une raison ou une autre, souhaitent plus ou moins se débarrasser. Du coup, ils les enferment au Clos d'Astier. Et, comme le niveau d'éducation est élevé, que les conditions d'accueil sont « chics » et que ça leur coûte très cher, ils apaisent leur mauvaise conscience plus facilement. Mais, toujours d'après Oriane, c'est d'une sévérité et d'une rigueur assez épouvantables...

Boris Corentin était en train de parcourir la liste du personnel, lorsqu'il se raidit soudain et poussa une exclamation sourde.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Grand chef ? s'enquit Géraldine, en se tournant vers lui.

— Marie-Pierre Sanderos... Marie-Pierre Sanderos... c'est un nom qui me dit quelque chose... murmura Corentin, les sourcils froncés. Je suis sûr d'avoir déjà croisé cette femme-là quelque part. Et pour des raisons de service encore...

Son regard devint plus vague et son corps parut se tendre, ses mâchoires se bloquer. Pour Aimé Brichot, qui le connaissait par cœur, c'était signe que la formidable mémoire de son ami venait de se mettre en marche. Et il ne doutait pas qu'en quelques secondes elle allait « cracher » le renseignement dont son propriétaire avait besoin...

Effectivement, très vite, Corentin se détendit et le sourire réapparut sur ses lèvres.

— J'ai trouvé ! dit-il. On a un « blanc » [8] sur elle ! C'est une affaire de vente de drogue à des lycéens, dont se sont occupés Rabert et Tardet, il y a cinq ou six ans. D'après mes souvenirs, la Marie-Pierre Sanderos en question est passée de justesse entre les mailles du filet, en partie parce qu'elle était acoquinée avec je ne sais plus quel obscur secrétaire d'État, qui a réussi à détourner l'orage. Le blanc doit d'ailleurs être à son nom, il faudrait vérifier ça chez Baba...

— Et ça nous mène où, à condition que tu aies raison ? demanda Aimé Brichot, avec l'air un peu inquiet qu'il prenait toujours lorsqu'il sentait sa flèche prête à s'enflammer à la moindre étincelle.

— Ça nous mène à une idée qui est en train de prendre forme dans mon esprit, répondit Corentin.

— C'est bien ce que je craignais... On peut savoir ?

— Dans un petit moment, fit Boris, en jaillissant de son fauteuil à roulettes. Il faut d'abord que j'aie consulté le fameux blanc et que j'aie une petite conversation avec Baba. Bougez pas, je reviens...

— On reste l'arme au pied, Grand chef ! plaisanta Géraldine, en se mettant au garde-à-vous.

Boris Corentin réapparut aux Affaires recommandées moins d'un quart d'heure plus tard. Arborant une mine tout excitée... qui accrut encore l'inquiétude du prudent Aimé Brichot.

— C'est bien ça, c'est l'affaire à laquelle je pensais, leur annonça Boris, en se frottant les mains. Et, dans la foulée, j'ai réussi à convaincre Baba qu'il fallait profiter de l'aubaine pour essayer d'en savoir plus sur ce qui s'est passé le soir de la mort d'Aurore de Beaumesnil.

— Ah, parce que tu lui as aussi raconté mon histoire ? s'étonna Géraldine.

— Eh... Évidemment ! Et figure-toi qu'il l'a trouvée assez tordue pour avoir envie de s'y intéresser. Du coup, il m'a donné le feu vert.

— Mais le feu vert *pour quoi ?* demanda Aimé Brichot, avec un agacement certain dans le ton.

— C'est tout simple, répondit Corentin. On va aller voir Marie-Pierre Sanderos, pour se rappeler à son bon souvenir. Je suis persuadé que ses employeurs actuels ignorent tout de l'affaire de drogue dans laquelle elle a trempé voici sept ans. Sinon, ils ne l'auraient jamais engagée...

— À moins qu'ils l'aient engagée justement pour ça, et ça reste tout aussi intéressant pour nous, glissa Géraldine.

— Exact, Petit bonhomme ! approuva chaleureusement Boris, ce qui fit rosir les joues de la jeune femme. Donc, par une sorte de... « pression amicale », on...

— C'est-à-dire de chantage, en français de tous les jours... glissa doucement Brichot.

— On va s'employer à convaincre Marie-Pierre Sanderos de prendre un congé maladie d'une dizaine de jours, et de proposer au Clos d'Astier, pour la remplacer, une de ses collègues au-dessus de tout éloge.

— Et ce sera qui, cette perle rare ? demanda Géraldine, avec un fort soupçon dans la voix.

— Mais... toi, Petit bonhomme, répondit Boris, sur un ton parfaitement innocent. Il se trouve que Marie-Pierre Sanderos, comme nous l'apprend la liste récupérée par Mémé, est à la fois surveillante d'internat et prof d'histoire de l'Art : une fonction que, de par ta formation aux Beaux-Arts, tu devrais pouvoir assurer dînant quelques jours sans te faire démasquer.

— Mais c'est de la folie pure ! s'exclama Aimé Brichot, la moustache en bataille.

— Moi, je trouve que c'est plutôt jouable... fit alors Géraldine, ses grands

yeux émeraude crépitant d'une certaine excitation. Encore faut-il savoir si on m'acceptera... et si mes souvenirs d'histoire de l'art ne seront pas trop ridicules !

— Vous aurez beau dire, mais cette histoire ne me plaît qu'à moitié, grommela Aimé Brichot. Et je ne comprends même pas comment Baba a pu y souscrire...

— C'est parce qu'il est moins vieux que toi, Mémé ! le charria Corentin en riant.

— Bon, c'est quoi, la suite du programme ? s'enquit Géraldine, de plus en plus excitée par le rôle que Boris avait imaginé pour elle.

— Il faut « loger » Marie-Pierre Sanderos, répondit celui-ci. Aller lui faire une petite visite de courtoisie et se montrer avec elle très... comment dire ?

— Persuasifs ! compléta Géraldine Hébert, avec un large sourire, qui fit réapparaître la petite fossette de sa joue droite.

CHAPITRE V



Sa grosse valise de cuir noir dans la main gauche, Nafissa Sidki s'arrêta devant la porte fermée du dortoir et prit une profonde inspiration, avant de poser sa main droite sur la poignée de cuivre poli. De l'autre côté, elle percevait le murmure des conversations des filles, déchiré parfois par un rire aigu et bref.

Moins d'une heure plus tôt, alors qu'elle était sur le point de se déshabiller pour la nuit, la Libanaise avait vu Chantal Kaufmann, la surveillante d'internat de l'Annexe, se diriger vers elle, son petit visage ingrat, à la peau grumeleuse, encore plus fermé et rébarbatif que d'habitude :

— Mademoiselle Sidki : dans le bureau de Madame la Directrice d'ici vingt minutes ! Et prenez toutes vos affaires avec vous...

Dès que la surveillante avait eu le dos tourné, les autres filles de l'Annexe s'étaient empressées autour de Nafissa. Toutes savaient ce que signifiait cette convocation chez Solange de Viredieu, « avec toutes vos affaires ».

Un transfert.

Pour une raison mystérieuse, qu'aucune d'elles ne connaîtrait probablement jamais, la Libanaise avait déplu à l'un ou l'autre des participants aux orgies nocturnes, qui avait exigé qu'elle n'y reparaisse plus. Ou bien, ils s'étaient tout simplement lassés d'elle, de son corps, de ce qu'ils

faisaient avec elle.

En tout cas, Nafissa allait quitter l'Annexe pour rejoindre le dortoir principal.

Et, à l'avenir, elle n'emprunterait plus jamais le chemin des écolières...

— Te bile pas, lui avait dit Caliseta Ouedraogo. À la prochaine soirée, je vais tâcher de savoir pourquoi ils ont voulu te virer. Si ça se trouve, je pourrai même les persuader de te reprendre, va savoir...

Nafissa avait eu un petit sourire de gratitude pour sa compagne, mais sans illusion.

— Ils n'ont jamais repris aucune fille, après un transfert... avait-elle murmuré, en finissant de boucler sa valise.

— On continuera à se voir pendant la journée, avait alors dit Philippine, la benjamine de leur petit groupe.

— En tout, cas, tâche de ne pas aller bavarder à tort et à travers, avait conclu Caliseta, tandis que, toutes, l'une après l'autre, embrassaient la sortante sur les deux joues.

Quelques minutes plus tard, au château, dans son bureau, Solange de Viredieu lui avait fait la même recommandation, mais d'une manière beaucoup plus brutale, et tout de même avec le vouvoiement de rigueur au Clos d'Astier :

— Si jamais vous racontez quoi que ce soit à quelqu'un, ici ou à l'extérieur, il vous arrivera de gros ennuis.

— Des ennuis de quel genre ? avait alors osé demander Nafissa, les yeux baissés.

— Du genre dont on ne se remet pas ! avait répondu la directrice, sur un ton glacial, qui avait fait frissonner la Libanaise.

Puis, la voix de Solange de Viredieu s'était nettement adoucie et elle avait poursuivi :

— Cela dit, si vous êtes assez intelligente pour comprendre où est votre intérêt, votre vie au Clos continuera à être nettement plus agréable que celles de vos camarades qui ne font pas partie des privilégiées comme vous, de l'élite. *Et, notamment, vous pourrez continuer à obtenir toutes les petites pilules blanches dont vous aurez besoin.* Vous n'aurez qu'à vous adresser à moi, pour ça. Si vous êtes bien sage, je ne vous laisserai pas tomber. Mais, dans le cas contraire...

La menace était restée en l'air, mais elle était très explicite. Et, d'un coup, Nafissa avait compris pourquoi, lors des soirées secrètes, on leur laissait prendre toute l'éphédrine qu'elles voulaient : pour qu'elles deviennent rapidement « accros » à la drogue et, ainsi, avoir barre sur elles, ensuite.

Les yeux toujours braqués vers le bout de ses chaussures, elle avait alors dit oui à tout ce que Madame la Directrice exigeait d'elle...

Et, maintenant, Nafissa Sidki se retrouvait devant la porte du dortoir principal, sans parvenir à se décider à en abaisser la poignée.

Parce qu'elle savait bien que, une fois à l'intérieur, les filles allaient se précipiter sur elle pour la bombarder de questions, à propos de l'Annexe.

Des questions auxquelles elle ne pourrait pas répondre.

Ni maintenant, ni jamais.

*

* *

Au moment où, enfin, la jeune Libanaise se décidait à entrer dans son nouveau dortoir, Solange de Viredieu, entièrement nue, les cheveux dénoués, se plongeait avec délices dans l'eau chaude et mousseuse de son immense baignoire, installée, telle une mini-piscine, dans l'épaisseur même du sol marbré de sa salle de bain personnelle. On y accédait par trois petites marches descendantes, très plates et délicatement incurvées, afin d'épouser la forme sinueuse du bassin.

Les appartements de Madame la Directrice étaient situés au deuxième étage du château, et se trouvaient contigus aux deux pièces qu'occupait Marie Calloire, son adjointe.

Marie...

Lorsque le prénom surgit dans ses pensées, Solange de Viredieu fronça ses beaux sourcils noirs, bien marqués au-dessus des yeux, comme un double coup de pinceau donné d'une main sûre.

Décidément, il y avait quelque chose qui n'allait pas, avec cette pauvre Marie. Solange avait presque l'impression que son assistante la fuyait. Ou qu'elle lui faisait peur.

C'était ça, exactement : Marie avait peur de quelque chose. Quelque chose de suffisamment oppressant pour qu'elle refuse d'en parler à qui que ce soit ; y compris à elle, la directrice du Clos d'Astier.

Et, ça, ne pas avoir accès à tous les recoins de l'âme de celle qu'elle s'était choisie pour adjointe, et dont elle avait su se faire une sorte d'esclave docile, c'était précisément ce que Solange de Viredieu ne pouvait pas admettre.

À la longue, elle finissait même par ressentir une sorte d'inquiétude sourde, face à ce mutisme obstiné. Elle y pressentait comme une menace.

Les yeux dans le vague, Solange promenait machinalement une grosse éponge moelleuse, dégouttant d'eau tiède, sur son ventre, autour de ses seins et entre ses cuisses – ce qui lui procurait une douce sensation diffuse, encore très imprécise, mais allant en augmentant.

Bien sûr, c'était dans la nature de Marie Calloire, de s'effrayer d'un rien,

d'avoir toujours plus ou moins l'air et les attitudes d'une bête craintive, redoutant les coups. Des coups, elle en avait reçu plus que son compte, dans son enfance et même encore lorsqu'elle était adolescente, comme elle l'avait raconté à Solange, un soir d'abandon.

Marie avait six ans lorsque sa mère avait été emportée par un cancer du sein... et sept lorsque son père s'était remarié. Sa belle-mère avait pris Marie en grippe d'entrée de jeu et s'était transformée en une véritable Thénardier, avec une efficacité redoutable. Par aveuglement ou par lâcheté, le père de Marie avait rapidement pris le parti de sa nouvelle femme contre sa fille. Et les affaires de la pauvre gamine ne s'étaient pas arrangées, lorsqu'un nouvel enfant était né. Devenue mère, la Thénardier lui avait cruellement fait comprendre qu'elle était désormais de trop dans la famille...

Sans connaître tout ça, Solange de Viredieu avait deviné d'instinct que Marie Calloire était de la race des martyres, lorsqu'elle s'était présentée au Clos d'Astier pour prétendre au poste de responsable des études. Qu'elle faisait partie de ces femmes qui, ayant vécu toute leur enfance sous la férule d'un tyran, ne peuvent en fait plus s'en passer une fois adulte et n'ont de cesse de s'en trouver un autre, en remplacement. Simplement pour pouvoir continuer de se soumettre à quelqu'un.

Un rôle que Solange de Viredieu se sentait tout à fait à même de remplir – et elle avait engagé Marie Calloire. Laquelle, du reste, était intelligente, hypersensible, douée d'un beau tempérament d'artiste, et parfaitement apte à occuper le poste qu'elle convoitait.

Le corps tout alangui par la chaleur du bain et par les caresses négligentes qu'elle se dispensait à elle-même, Solange de Viredieu rejeta la grosse éponge au milieu de la mousse irisée. Elle allongea le bras pour saisir son téléphone portable, posé sur le rebord du bain, juste à gauche de sa tête. Elle appuya du bout de l'ongle du pouce sur la touche « mémoire » correspondant au mobile de son assistante. Laquelle décrocha dès la première sonnerie.

— Marie ? C'est moi. J'aurais besoin de vous voir : vous pouvez passer un moment chez moi ? Comment ? Oui, évidemment, tout de suite !

La directrice coupa la communication et reposa le téléphone, avec un petit sourire froid, qui semblait se réjouir par anticipation d'une victoire dont elle ne doutait pas. On allait bien voir si Marie allait garder longtemps son petit secret ! Lui faire l'affront de lui résister !

Et puis, il y avait moyen de joindre l'agréable à l'utile. Car Solange se rendait compte que le bain et les effleurements de la grosse éponge avait fait naître en elle des envies de... Disons : de passer avec Marie du vouvoiement professionnel à un tutoiement plus intime !

Contrairement à ce que son assistante semblait croire, Solange de Viredieu n'était pas lesbienne. Elle l'était seulement par intermittence. Quand il lui en prenait fantaisie. Ou lorsqu'elle n'avait rien d'autre. Ou quand elle y

trouvait intérêt, comme c'était le cas maintenant.

En réalité, la seule chose à laquelle Solange de Viredieu était vraiment attachée, et depuis toujours, c'était au bon plaisir de Solange de Viredieu...

Moins de deux minutes plus tard, elle entendit frapper doucement, puis la porte de l'appartement s'ouvrir.

— Je suis là ! dit-elle d'une voix à la fois forte et tout de même douce. Dans la salle de bain...

Au moment précis où Marie Calloire s'encadrait dans l'ouverture de la porte, Solange de Viredieu – qui avait parfaitement calculé son effet – jaillit hors de son bain, telle la Vénus de Botticelli de l'océan. Une Vénus aux longs cheveux noirs, à la peau satinée et blanche, sur laquelle tranchaient violemment les larges aréoles sombres de ses seins lourds et le triangle épais et large de son intimité, qu'elle se refusait à amoindrir, contrairement à ce que voulait une mode qu'elle trouvait stupide et, surtout – c'était son propre mot –, « contreproductive ».

— Les hommes, en tout cas les vrais, les dignes de ce nom, aiment ce côté un peu sauvage, un peu animal, de notre toison naturelle, avait-elle un jour expliqué à Marie. Ils ont envie d'être les explorateurs de cet autre toujours un peu mystérieux pour eux – et certainement pas de jouer les petits marquis poudrés dans un jardin à la française !

Inutile de dire que, sa connaissance du mâle étant voisine du nul, Marie Calloire n'avait quant à elle aucune opinion sur cette épineuse question...

En revanche, elle en avait une, et très haute, concernant l'éclatante beauté et la féminité presque sauvage de sa patronne. Dont, pour l'instant, elle contemplait le corps ruisselant de mille gouttelettes translucides et encore parsemé de quelques langues de mousse irisée, avec des yeux dévorés d'adoration.

Solange leva le bras droit pour lui désigner le haut radiateur-porte-serviette mural, ce qui eut pour effet de faire frissonner sa lourde poitrine, dont les pointes étaient déjà érigées :

— Tiens, rends-toi utile : attrape la grande serviette blanche, là, et viens m'aider à me sécher...

Avec une petite palpitation au niveau du cœur, Marie nota tout de suite que Madame la Directrice venait de passer au tutoiement...

La serviette dans les mains, Marie se défit de ses sandales de corde, afin de descendre les trois petites marches de la baignoire. Impériale, telle une odalisque habituée à être obéie autant qu'admiration, Solange lui tournait le dos, les mains derrière la nuque, le corps légèrement déjeté d'un côté, pour mieux mettre en valeur la rotondité et le volume de sa croupe, toujours parfaitement ferme malgré sa quarantaine entamée.

Elle tourna légèrement la tête, envoya une œillade à Marie, et murmura

d'une voix plus rauque :

— Tu devrais bien te débarrasser de ta robe, sinon elle va être tout éclaboussée. Remarque, ça ne serait pas un gros dommage, vu qu'elle est horrible ! Tu t'habilles vraiment comme un sac, ma pauvre Marie... Pire, même : comme une vieille fille !

— C'est ce que je suis... murmura la jeune femme, d'une voix humble, tout en défaisant docilement les boutons de son vêtement, effectivement informe, mal coupé, et d'un marron sinistre.

Mais, dès que le vêtement tomba sur le marbre veiné du sol, tout changea. La vieille fille informe redevint une jeune femme au corps fin et délié, admirablement proportionné, avec de longues jambes fuselées, deux petits seins fermes et hauts placés, et une croupe menue mais d'une rondeur parfaite, que ne parvenait pas à enlaidir la grossière culotte de coton dont Marie l'avait enveloppée.

Entrant dans le bain, elle s'approcha de Solange, qui lui tournait toujours le dos, apparemment indifférente, et enveloppa son corps dans l'immense serviette moelleuse.

Ses mains trouvèrent tout naturellement le chemin des superbes seins de la directrice, sur lesquels Marie referma ses doigts, afin d'en apprécier la ferme souplesse, à travers le tissu de la serviette.

Aussitôt, Solange creusa les reins et se cambra, de manière à ce que la proéminence de sa croupe entre en contact avec le ventre de son adjointe.

— Viens devant moi... souffla-t-elle. Et essuie-moi bien partout...

Marie obéit avec empressement. Son visage, ordinairement pâle, s'était coloré de rose, et l'excitation qui faisait crépiter ses yeux clairs la rendait presque belle.

Elle se laissa tomber à genoux dans l'eau tiède, sans se soucier de tremper sa culotte – qui l'était de toute façon déjà plus ou moins...

Elle se retrouva avec les yeux juste à hauteur du splendide buisson noir qui ombrait le ventre légèrement bombé de Solange. Laquelle écarta complaisamment les cuisses, pour faciliter le « travail » de son assistante.

Comme hypnotisée par cette affolante vision, Marie finit par glisser un pan de la serviette entre les cuisses pleines de Solange, afin d'en sécher la face interne. Insensiblement, ses doigts remontaient, en petits cercles lents, jusqu'au fruit superbe qui s'épanouissait à leur jonction. Lorsque le bout de son index entra en contact avec les pétales soyeux de cette corolle frémissant d'impatience, Marie laissa tomber la serviette dans l'eau : il était vain de prétendre sécher un endroit qui s'humidifiait sans cesse de lui-même...

Lorsque le doigt de Marie se glissa doucement dans sa fente palpitante et effleura son clitoris dardé, Solange poussa un soupir rauque et eut un tressaillement de tout le corps. Puis, elle saisit Marie par les cheveux, avec

brutalité, et lui plaqua le visage contre son ventre, tendu en avant.

— Bouffe-moi, petite salope ! haleta-t-elle, la tête renversée en arrière. C'est ta langue que je veux !

Les narines palpitantes, Marie enfouit son visage dans la petite forêt bouclée et sombre qui se tendait vers elle et huma avec délices les parfums capiteux qui s'en échappaient en lourdes volutes.

Puis, comme il lui avait été ordonné de le faire, elle plongea sa langue dans cette fournaise étroite et soyeuse. Lèvres contre lèvres...

Solange se mit à haleter, sous les petits coups de langue habiles de sa partenaire.

— Prends-moi le cul en même temps ! ordonna-t-elle, d'une voix grondante, écumante, à peine reconnaissable. Je veux jouir de partout !

Docile esclave, Marie enlaça les hanches larges de sa maîtresse et plaqua ses deux mains sur ses fesses rebondies, qu'elles écartèrent sans ménagement. Puis, avec une brutalité calculée – car elle connaissait bien les goûts de Solange – Marie viola de deux doigts joints le petit œil brun et plissé, qui céda sans effort à cette intrusion en force.

Solange de Viredieu se mit à rugir et tout son corps fut pris de tremblements spasmodiques, tandis que Marie s'était mise à lui mordiller le clitoris, de plus en plus fort.

— Ah ! putain ! tu vas me faire décharger ! éructa-t-elle, comme une bacchante furieuse, surgie tout droit d'un livre du marquis de Sade, son écrivain de chevet. Je vais te donner tout mon foutre ! Oui, défonce-moi le cul encore ! Comme ça ! Plus fort ! Déchire-le ! Aaahh !

Lorsque l'orgasme la faucha, Solange se mit à débiter des flots d'obscénités ordurières, assortis de monstrueux blasphèmes, et s'écroula dans la baignoire, envoyant des gerbes d'eau mousseuse dans toute la salle de bain.

Quand le plaisir reflua de son corps, qui se tordait comme un ver, Marie vit que le désir qui tenaillait sa maîtresse la possédait toujours. Son visage était en feu et ses grands yeux sombres lançaient des éclairs sauvages.

La petite blonde crut qu'elle allait défaillir lorsque Solange l'empoigna à pleins bras et la souleva avec une force décuplée par la frénésie sexuelle qui la taraudait. Lorsqu'elle était dans cet état, sa maîtresse lui faisait peur, mais, en même temps, elle se sentait prête à tout subir, à tout accepter, même le plus avilissant, par amour pour elle.

Solange emporta Marie jusqu'à sa chambre et la jeta sur son grand lit, sans se soucier du fait qu'elles ruisselaient toutes les deux de l'eau du bain. Elle lui arracha littéralement sa culotte et enfonça brutalement trois doigts au centre du fin triangle blond de son intimité offerte.

— Tu mouilles comme une tramée ! gronda sauvagement Solange, le visage cramoisi et la chevelure en bataille. Tu as envie d'une belle queue dans

ta chatte, hein, salope ! Je vais te défoncer, moi, espèce de truie en chaleur !

Ces mots faisaient toujours mal à Marie, ils la choquaient profondément. Mais, en même temps, sans qu'elle comprenne bien comment ça se pouvait, ils avaient le don de mettre un comble à son excitation. C'était comme si les obscénités et les insultes de Solange, tout en refroidissant sa tête, mettaient le feu à son corps.

Marie resta étendue sur le lit, passive, les cuisses ouvertes, le ventre palpitant d'impatience.

Dans sa brusquerie, Solange faillit démanteler le tiroir de la table de nuit. Elle en sortit un énorme phallus de caoutchouc rose, d'un réalisme hallucinant, tant dans la forme que dans la texture, qui rappelait à s'y méprendre celles d'un véritable membre viril de chair. Il était agrémenté d'un jeu de lanières de cuir, que Solange, malgré sa fébrilité, noua rapidement entre ses cuisses et derrière son dos.

Puis, elle se présenta triomphalement devant Marie, la dominant de toute sa haute taille, précédée par l'arrogante verge factice qui semblait vraiment jaillir de son ventre.

— Comment trouves-tu ton amant, ma belle petite putain ? demanda-t-elle, en détaillant le corps pantelant de sa victime. Tu as envie qu'il te baise, hein ?... Dis-le, salope !

— Oui... J'ai... J'ai envie... balbutia Marie, qui, le visage écarlate, contemplait l'énorme godemiché avec un mélange de fascination et de peur.

— Envie de quoi ? putain ! cracha Solange, en s'agenouillant entre les cuisses tremblantes de la petite blonde, avant de les écarteler sans ménagement.

— Envie que... Envie que vous me baisiez... souffla Marie, dans une espèce de sanglot avorté.

— À la bonne heure ! s'exclama la directrice, en se laissant tomber sur le corps gracile de sa partenaire.

D'une main, elle saisit le membre dont elle était affublée et en glissa la tête entre les cuisses ouvertes de Marie. Aussitôt, celle-ci, haletante, tendit le ventre en avant, afin de s'y empaler elle-même.

Mais, prévenant son mouvement, Solange se recula d'un centimètre ou deux, provoquant chez Marie un petit cri de frustration suppliante.

Car, même au plus fort de son délire sexuel, Solange de Viredieu n'avait pas une seconde oubliée pourquoi elle avait fait venir Marie Calloire chez elle.

— Pas si vite, ma petite chérie, fit-elle, d'une voix redevenue nette, presque coupante. Si tu veux que je te fasse jouir, il faut d'abord que tu me dises ce qui te turlupine depuis une semaine. Tu verras : on jouit bien mieux quand on a l'esprit libre...

Tout en parlant, elle promenait la tête de son phallus postiche le long de la fente frémissante de Marie, afin de maintenir son excitation au plus haut niveau.

— Mais, non, il n'y a rien... haleta Marie, qui ne comprenait pas à quoi rimait cette torture du désir que Solange lui faisait endurer.

— Arrête de me mentir, sinon, je te jure que tu n'auras plus jamais l'occasion de te retrouver dans mes bras... fit Solange, avec des inflexions plus caressantes.

En même temps, elle poussa légèrement son ventre en avant, de façon à ce que le god entre en contact avec la corolle frémissante de Marie.

— Allez, dis-moi ce qui te tracasse, la relança-t-elle, sur un ton câlin. Sinon, si tu as des secrets pour moi, je vais penser que tu ne m'aimes plus...

Pour faire bon poids, Solange posa doucement ses lèvres sur celle de Marie et les caressa rapidement du bout de sa langue chaude et agile.

Aussitôt, la petite blonde noua ses bras autour de son cou afin de l'attirer vers elle. Mais Solange se redressa, pour échapper à son étreinte amoureuse.

— Alors ? fit-elle impitoyablement.

Après une ultime hésitation, affaiblie par le désir de possession qui la tenaillait, Marie céda.

— J'ai vu quelque chose, l'autre soir... murmura-t-elle. La nuit où cette pauvre Aurore s'est...

— Qu'est-ce que tu as vu ? demanda très vite Solange, qui avait l'impression qu'un grand froid venait de s'emparer de son cerveau.

— Je... je n'arrivais plus à dormir... Je me suis levée pour prendre un comprimé et, en passant près de la fenêtre qui donne sur le parc, j'ai vu...

— Mais quoi, bon sang !

— Un homme, ou plutôt une silhouette d'homme – il faisait très sombre – qui se dirigeait vers la cabane du jardinier. Il portait sur son dos une masse qui m'a fait penser à un corps inerte. Après, je me suis couchée et je n'y ai plus repensé. Mais, le lendemain, quand j'ai appris qu'on venait de trouver Aurore pendue dans la cabane de Nicolas, j'ai...

— Tu as pensé que tu avais vu un assassin transportant le corps de sa victime afin de le pendre, c'est ça ? l'interrompit Solange de Viredieu, d'une voix qui se voulait légère, insouciance.

— Oui...

— Ma pauvre Marie, comme tu peux être sotte, parfois ! soupira Solange, avec un bon sourire bien rassurant. Figure-toi que, ce soir-là, Nicolas m'avait averti qu'il travaillerait plus tard que d'habitude, afin de rentrer tous les sacs de terreaux et d'engrais qui venaient d'être livrés : c'est lui que tu as vu, grosse bête chérie !

— Mais, pourtant, il m’a bien semblé que...

— Plus un mot, maintenant ! la coupa gentiment Solange, en embrassant Marie au coin des lèvres. Tu as vu Nicolas portant un sac de terreau, c’est bien compris ?

— Oui, vous avez sans doute raison... soupira finalement Marie, habituée à toujours se conformer aux désirs de sa maîtresse. C’est vrai qu’il faisait si sombre...

— Tu vois bien ! Et, maintenant, oublie tout ça, et ne pense plus qu’à ton plaisir, ma petite chérie d’amour...

Ce disant, Solange dirigea le membre de caoutchouc qui jaillissait de son ventre vers l’intimité blonde de Marie. Et, lentement, sans à-coup, elle le fit pénétrer dans le puits étroit et chaud de plusieurs centimètres.

Marie poussa un long soupir de bien-être et un sourire reconnaissant se dessina sur ses lèvres. Son corps s’arqua, comme pour s’empaler davantage sur le phallus qui l’envahissait inexorablement.

Un plaisir que Solange n’avait aucune raison de lui refuser. D’un coup de reins plus impérieux, elle pénétra sa proie consentante jusqu’à la garde, lui arrachant un long cri de plaisir qui mourut en un soupir.

Puis, très vite, sous les coups de boutoir puissants et réguliers de sa maîtresse transformée en amant, Marie se mit à haleter et, se laissant emporter par le plaisir, perdit contact avec la réalité immédiate.

Mais pas Solange de Viredieu. Elle, tout en pilonnant le ventre brûlant de son amante, gardait la tête froide.

A priori, son emprise sur Marie Calloire, à la fois physique et mentale, était suffisamment puissante pour que la petite blonde se le tienne pour dit et ne reparle plus de la « vision » qu’elle avait eue, ce maudit soir.

Il n’empêche qu’on était passé très près de la catastrophe, à cause d’elle.

Une catastrophe qui, malheureusement, n’était peut-être pas totalement et définitivement écartée.

CHAPITRE VI



— Très bien, Mademoiselle Hébert, je crois que je vous ai dit l'essentiel. J'espère que votre séjour au Clos d'Astier sera satisfaisant pour les deux parties. En attendant, je vais vous confier à Mademoiselle Calloire, la responsable des études, qui va vous conduire jusqu'à la salle des professeurs, où vous pourrez faire connaissance avec vos collègues.

En voyant Solange de Viredieu se lever de son fauteuil, Géraldine fit de même. Et serra la main qu'elle lui tendait. Main sèche et fuyante à la fois, qui lui déplut.

Du reste, depuis une demi-heure qu'elle se trouvait dans le bureau de la directrice de l'institution, cette femme lui déplaisait. Sur le coup, en la voyant devant elle, Géraldine avait d'abord trouvé que sa beauté et sa stature en imposaient. Elle s'était même dit, en retenant un sourire, qu'elle aurait sûrement beaucoup « ému » Boris Corentin...

Mais, quelques instants plus tard, après le début de la conversation, elle avait compris ce qui la gênait, chez Solange de Viredieu.

Sa froideur. L'espèce de dureté indifférente, pour ne pas dire méprisante, que son visage aux traits secs exprimait malgré elle, malgré un sourire qu'elle s'efforçait de rendre cordial.

— Venez, je vais vous conduire à son bureau... l'invita la directrice, en

ouvrant la porte.

Les deux femmes empruntèrent le large couloir un peu sombre qui permettait de rejoindre le hall monumental du château, mais obliquèrent tout de suite à droite, dans un autre couloir, plus étroit mais tout aussi sombre.

Solange de Viredieu ouvrit la deuxième porte, sans prendre la peine de frapper. Elle donnait sur un bureau de petite dimension, meublé assez chichement, dont la fenêtre donnait sur un grand marronnier dont le tronc énorme était appuyé contre le mur latéral de la propriété.

Un bureau qui était pour l'instant vide d'occupant.

— Installez-vous, je vais trouver Marie Calloire et vous l'envoyer ici, fit la directrice d'un ton contrarié.

Elle parlait de son assistante comme on n'oserait plus parler d'un domestique, ce qui accrût encore l'antipathie instinctive de Géraldine Hébert. Qui, se retrouvant seule dans le petit bureau désert, s'assit sur une chaise et prit son mal en patience. Quelque part dans le bâtiment, elle entendait des voix de filles, mais très assourdies par l'épaisseur des antiques murs du château. Elle profita de ce moment de répit, pour se récapituler les événements qui s'étaient succédé, en rangs serrés, depuis l'avant-veille, lundi.

Trouver l'adresse parisienne de Marie-Pierre Sanderos n'avait pris que peu de temps, grâce à l'aide de l'amie de Jeannette Brichot, qui semblait tout excitée à la perspective de participer à une enquête de police « en vrai », comme elle avait dit elle-même. La surveillante-prof d'histoire de l'art vivait du côté de la place de la République. Par chance, les lundis et mardis étaient ses jours de congé, et elle n'était donc pas au Clos d'Astier, ce qui aurait pas mal compliqué le plan initial des policiers.

Malgré son insistance, Boris Corentin n'avait pas voulu que Géraldine les accompagne chez elle, Aimé Brichot et lui.

— C'est une affaire de mecs, ça, Petit bonhomme ! lui avait-il dit avec un sourire ironique. Puis, plus sérieusement :

— Il vaut mieux qu'elle ne te connaisse pas, on ne sait jamais...

Toujours est-il que Corentin et Brichot avaient suffisamment flanqué la trouille à l'ex-pourvoyeuse de dope, pour qu'elle accepte de coopérer à fond avec eux. Elle avait donc téléphoné à la directrice du Clos d'Astier pour lui annoncer sa mise en arrêt maladie pour deux semaines. Et elle s'était montrée suffisamment convaincante lorsqu'elle lui avait proposé, en remplacement, les services de sa « grande amie » Géraldine Hébert, professeur vacataire. Solution que Solange de Viredieu avait acceptée avec un soulagement perceptible. Pour ce qui concernait Marie-Pierre Sanderos, Boris Corentin s'était montré très ferme : elle était consignée chez elle durant ces deux semaines, avec interdiction de téléphoner, sous la surveillance constante et rapprochée de plusieurs inspecteurs de la Brigade mondaine, qui se relaieraient chez elle toutes les douze heures. C'était ça ou...

— Je ne vous prends pas en traître, lui avait martelé Corentin : Je n'ai aucun droit légal de vous imposer cette contrainte. Mais je vous jure solennellement que, si vous ne jouez pas le jeu, je ruine définitivement votre carrière dans l'enseignement. Et je vous fais toutes les emmerdes que je pourrai, ce qui représente pas mal, vous pouvez me croire !

Marie-Pierre Sanderos avait croisé le regard glacial de Corentin... et elle l'avait cru.

Durant ce temps, Géraldine s'était replongée avec fièvre dans ses bouquins d'histoire de l'art. Avec, au creux du ventre, la certitude un peu angoissante qu'elle allait être démasquée dans les cinq premières minutes de son premier cours...

Simultanément, Boris Corentin et Aimé Brichot, de retour au quai des Orfèvres, s'étaient appliqués à lui concocter un « cursus » scolaire crédible, toujours en liaison avec Florence Quémard, l'amie de Jeannette. Laquelle leur avait suggéré une liste de cinq établissements privés, situés un peu partout en France, dont les directeurs, pour une raison ou une autre, ne pouvaient rien lui refuser, d'après elle. Et, de plus en plus excitée à l'idée de jouer les Julie Lescaut au petit pied, elle avait proposé de les contacter elle-même, pour les mettre dans le secret.

Boris Corentin avait fait la grimace : partager un secret avec des personnes inconnues, donc peu fiables, était encore le meilleur moyen de l'éventer. Mais, comme ils n'avaient pas de solution de rechange, ils avaient bien été obligés d'accepter celle-ci.

— Ne vous inquiétez pas, les avait rassurés Florence Quémard : pour une vacation de deux semaines, il y a peu de chance que Solange de Viredieu prenne la peine de faire une enquête sur sa prof remplaçante.

Comme aucun cours d'histoire de l'art n'était prévu le mercredi, il avait été convenu, avec Solange de Viredieu, jointe par téléphone, que Géraldine Hébert rejoindrait le Clos d'Astier le mercredi vers quatre heures de l'après-midi.

— Ça nous permettra d'avoir un entretien toutes les deux, puis de vous familiariser tranquillement avec les lieux et le personnel, avant de prendre votre service à l'internat, lui avait dit Solange de Viredieu, plutôt aimable au téléphone.

Malgré l'insistance de Jonathan Kepler, qui voulait absolument l'emmener à l'arrière de sa moto, Géraldine avait préféré prendre le train. Boris Corentin et son coéquipier l'avaient accompagnée à la gare Montparnasse. Au moment du départ, Aimé Brichot s'était montré plutôt inquiet pour elle, ce qui avait ému Géraldine. Elle-même, d'ailleurs, se sentait beaucoup moins sûre d'elle et détendue que ce qu'elle essayait de laisser paraître.

Et, à présent, elle était toute seule dans le « grand bain ». Sans bouée...

Le bruit de la porte tira Géraldine de ses pensées.

Elle découvrit une jeune femme, petite et mince, attifée comme l'as de pique, le visage triste, le cheveu terne, le regard presque invisible derrière ses gros verres de myope.

— Bonjour, je suis Marie Calloire, la responsable d'étude. Je vous souhaite la bienvenue au Clos d'Astier...

Et, comme elle souriait, Géraldine s'aperçut que Marie Calloire était plutôt jolie, mais qu'elle possédait visiblement un rare talent pour s'enlaidir toute seule. De plus, sa voix était douce, agréable.

— Madame la Directrice m'a demandé de vous conduire à la salle des professeurs. Ça tombe bien, la cloche de cinq heures vient de sonner et ils vont tous s'y retrouver, avant de rentrer chez eux.

— Les profs ne logent pas ici ? demanda Géraldine, tandis que, après avoir traversé le grand hall, elles s'engageaient dans l'aile réservée aux différentes salles de cours.

— Non, il n'y a pas assez de place pour tout le monde. Et puis, bon, je crois que la plupart préfèrent loger en ville, ou même retourner carrément à Paris. Le Clos d'Astier, le soir, manque un peu d'animation...

« En clair, songea Géraldine, on s'y emmerde comme des rats morts... »

Les deux jeunes femmes arrivèrent devant une double porte de bois plein, munie d'une plaque de cuivre sur laquelle était gravée l'inscription « Salle des professeurs ». Derrière, on entendait des murmures de conversations feutrées, où se mêlaient voix de femmes et d'hommes. Marie Calloire ouvrit la porte en grand. Aussitôt, Géraldine fut la cible de quatre paires d'yeux convergeant vers elle. Il y avait là deux hommes et deux femmes.

— Mesdames et Messieurs les professeurs, attaqua Marie Calloire, sur un ton cérémonieux que Géraldine trouva assez ridicule, laissez-moi vous présenter Mademoiselle Géraldine Hébert. C'est elle qui va assumer les fonctions de Mademoiselle Sanderos durant ces deux prochaines semaines...

— Bienvenue au club ! fit l'un des deux hommes, avec un petit sourire sarcastique. Je vois que le cercle des femelles va continuer à dominer outrageusement ici !

— Ça va, Giraud, gardez votre misogynie lourdingue pour vos arrière-salles de bistrots minables ! le rembarra aussitôt une femme brune, aux cheveux courts, à l'aspect assez hommasse, qui pouvait avoir dans les 35 ans.

C'est vers elle que se dirigea Marie Calloire, suivie par Géraldine :

— Je vous présente Mademoiselle Sophie Valobre, qui assure chez nous les cours de maths, de physique-chimie, mais aussi de sciences de la nature...

— Et si on pouvait lui faire faire les carreaux et le repassage pour le même prix, on ne se gênerait pas ! ricana le nommé Giraud, un homme d'une bonne cinquantaine d'années, assez massif, plutôt laid, le visage sanguin, un pli amer

aux coins de ses lèvres presque violettes.

D'un coup d'œil, Géraldine le catalogua dans le genre « picoleur-amer-miso »...

— Ne faites pas attention aux provocs idiotes de ce vieil aigri, lui dit Sophie Valobre, après lui avoir virilement broyé la main dans la sienne. Quand les hommes deviennent impuissants, ça leur fait souvent cet effet-là !

— Pas impuissant : dédaigneux ! Ce n'est pas la même chose, ma tendre gazelle ! rétorqua Giraud, qui semblait en tout cas avoir la langue bien pendue.

Avec un petit air gêné, Marie Calloire le présenta à Géraldine comme Philippe Giraud, professeur chargé des cours de français et de philosophie.

— Vous avez de la chance : vous n'êtes ici qu'en détention provisoire ! lui dit-il, en la scrutant de ses petits yeux gris, extrêmement mobiles et perçants.

Bizarrement, alors que sa misogynie affichée aurait dû la hérissier, Géraldine le trouva d'emblée sympathique, avec son espèce de goguenardise désabusée.

— À condition qu'on veuille bien m'accorder ma levée d'écrou ! répliqua-t-elle, sur le même ton ironique et faussement accable, ce qui fit sourire le prof de philo. Et puis, comme dirait Jean Genet : *La prison pour mourir est une fade école*. Espérons que le contraire ne sera pas vrai...

Là, elle vit passer une lueur de sympathie admirative, dans le regard perçant de Philippe Giraud et elle se dit qu'elle venait de marquer un point avec lui : toujours bon à prendre, dans sa situation.

Ensuite, Marie Calloire lui présenta le prof d'histoire-géo et morale, Carlos Gil, un type d'une quarantaine d'années, brun et sec, pas vilain mais qui lui sembla d'une grande timidité, à sa manière de lui serrer la main sans oser la regarder en face.

Et, enfin, Nadège Riquewir, la prof de gym, une beauté blonde et saine d'une petite trentaine d'années, à l'accent alsacien assez prononcé. Ce fut elle qui pensa à attribuer à Géraldine un casier pour y déposer ses affaires, ce qui était plutôt sympa, jugea celle-ci.

— Je vous laisse faire plus ample connaissance... murmura Marie Calloire, avant de quitter la salle des profs, d'un pas rapide et silencieux de petite souris grise.

En réalité, chacun des professeurs étant pressé de rentrer chez lui, la conversation se limita à quelques formules de bienvenue, hâtivement expédiées, avant que chacun ne disparaisse. Philippe Giraud s'arrangea pour rester le dernier, ce qui n'échappa pas à Géraldine, qui se vit embarquée dans un plan drague lourdingue – ce qui la tentait assez moyennement, comme l'on imagine...

— Vous me faites un bout de conduite jusqu'à ma voiture ? lui proposa-t-

il. On pourra causer un peu tranquillement...

Il ajouta, avec un petit sourire ironique, comme s'il avait lu dans les pensées :

— N'ayez aucune inquiétude : je n'ai pas l'intention de vous faire le coup de la panne !

— C'est sûr qu'à pied, ça aurait été limite, comme plan, répondit Géraldine.

Ils rirent tous les deux, en quittant la salle des professeurs pour se diriger vers le hall, totalement désert et silencieux à cette heure-ci.

— Les pisseuses sont à l'étude, occupées à faire semblant de bosser, indiqua Philippe Giraud.

— Vous les aimez tant que ça ? sourit Géraldine.

— Quand vous les connaîtrez un peu, je suis bien certain que vous les apprécierez autant que moi, ma chère ! Des petites pétasses arrogantes, qui vous toisent de haut sous prétexte que papa gagne en une semaine ce que nous gagnons en un an ! soupira Giraud. Sans parler de celles qui trouvent très drôle de se livrer à de stupides provocations sexuelles ! mais, bon : vous devriez être à l'abri de ça, en tant que fille...

— Allez savoir... glissa Géraldine, avec un demi-sourire, tandis qu'ils franchissaient le seuil du château.

Dehors, il faisait beau et doux, le ciel était d'un bleu lumineux, agrémenté de quelques nuages blancs avançant mollement vers l'est. Il soufflait une brise légère, qui faisait frissonner la cime des grands arbres du parc.

— Et vos collègues ? Ils sont comment ? voulut savoir Géraldine.

— Je m'en accommode, répondit sobrement Philippe Giraud, en descendant les marches du grand perron. Puis, après un instant de réflexion silencieuse : — En fait, j'aime assez bien Sophie Valobre, la prof de maths, même si elle passe son temps à m'envoyer chier. La pauvre, elle a beau me charrier sur ma prétendue impuissance, j'ai l'impression qu'elle n'a pas une vie amoureuse beaucoup plus riche que la mienne ! En plus, sans doute à cause de sa gracieuse silhouette de camionneuse, il y a des élèves qui la croient gouine et qui prennent un malin plaisir à la draguer, ce qui la met réellement mal à l'aise, quoi qu'elle en dise...

Tandis qu'ils rejoignaient la petite esplanade gravillonnée servant de parking aux membres du personnel, sous les grands marronniers, Philippe Giraud eut un petit ricanement.

— Par contre, s'il y en a deux qui ont une vie sexuelle plus mouvementée que la nôtre, c'est bien Carlos Gil et Nadège Riquewir ! lâcha-t-il. Le fait d'être mariée n'empêche pas notre jolie prof de gym de s'envoyer en l'air avec le prof de « morale », comme on dit ici...

— Ah oui ? J'aurais pas cru ! fit Géraldine, sincèrement surprise. Il a l'air

si timide, ce garçon...

— La timidité n'empêche pas la bandaison, Mademoiselle ! répondit sentencieusement Philippe Giraud, en s'arrêtant devant une voiture cabossée et crasseuse, dont Géraldine fut incapable de déterminer le modèle ni la marque. Ces deux imbéciles s'imaginent être discrets, alors que tout le monde est aux courants de leurs chevauchées fantastiques... y compris les pisseuses, naturellement !

Il ouvrit la portière de sa caisse pourrie, et se tourna vers Géraldine :

— Bon, eh bien, on se voit demain, si j'ai bien compris ? Je n'ose pas vous souhaiter une bonne soirée, sachant la corvée qui vous attend...

— Je tâcherai de m'en arranger, répondit Géraldine, en lui rendant son sourire.

Elle resta debout, immobile, le regardant s'éloigner lentement vers la grille qui marquait l'entrée de la propriété. Lorsqu'il eut disparu, elle se retourna... et faillit pousser un cri de surprise, en se retrouvant face à une sorte de colosse roux et hirsute, vêtu d'une sorte de bleu de travail, sous lequel il était torse nu. Le garçon la détaillait sans se gêner, avec une attention soutenue, un léger sourire absent sur ses lèvres un peu molles et légèrement humides.

En se remémorant la liste des membres du personnel non enseignant du Clos d'Astier, qu'elle avait soigneusement étudiée avec Corentin et Brichtot, Géraldine comprit tout de suite qu'il s'agissait de Nicolas Piedbeuf, 24 ans, le jardinier un peu... simple de l'institution. « Handicapé léger », suivant la terminologie moderne.

— Bonjour, t'es qui, toi ? lui demanda Nicolas, d'une voix étrangement fluette, par rapport à sa stature de colosse.

Géraldine commença à se présenter, mais elle se rendit compte presque tout de suite que le jardinier ne l'écoutait déjà plus. Quelque chose venait de détourner son attention. Géraldine vit qu'il s'agissait d'un pinson qui picorait le sol, au pied de l'un des marronniers, à moins de deux mètres d'eux.

— Bonjour, Madame pinson ! fit Nicolas, avec un grand sourire ravi. Tu cherches à manger pour tes bébés ? C'est vrai que ça mange beaucoup, à cet âge-là, hein ?

— Tu devrais te faire aider par Monsieur pinson, il n'y a pas de raison... fit Géraldine, en entrant dans son jeu.

Aussitôt, Nicolas se désintéressa de l'oiseau et tourna vers Géraldine un visage transfiguré par un sourire de bonheur intense.

— Toi aussi ? Toi aussi, tu parles aux petites bêtes ? dit-il d'une voix ravie.

— Et même aux grosses, des fois... sourit Géraldine.

— Les autres, les grands, ils se moquent de moi, grommela Nicolas, d'un

ton plus triste. Ils disent que les bêtes, elles comprennent pas. Mais moi, je vois pas pourquoi...

— Moi non plus, l'assura Géraldine. D'ailleurs, un chien, quand on l'appelle, il vient : ça prouve bien qu'il comprend ce qu'on lui dit...

De nouveau, un large sourire illumina le visage du colosse, le rendant presque beau :

— Mais c'est vrai, ça ! Je dirai ça, maintenant, quand ils se moqueront de Nicolas !

Il s'assombrit brusquement et une lueur affolée passa dans ses yeux bleus délavés :

— Il faut que j'aille travailler, maintenant, sinon je vais me faire disputer très fort...

Et, avant que Géraldine ait pu ajouter quelque chose, Nicolas Piedbeuf avait détalé à toutes jambes, en direction du parc, et disparaissait au coin du château.

*

* *

Géraldine Hébert se glissa entre ses draps frais, et poussa un long soupir de bien-être. Elle avait l'impression de n'avoir pas fermé l'œil depuis au moins quarante-huit heures, tellement elle se sentait épuisée.

« La tension nerveuse, sans doute », songea-t-elle, en éteignant la petite lampe de chevet.

Elle tendit l'oreille, pour entendre ce qui se passait dans les deux dortoirs, situés respectivement à droite et à gauche de sa chambre de surveillante d'internat. Mais aucun bruit, aucun murmure ne lui parvint. Les « pisseuses », comme aurait dit Philippe Giraud, devaient déjà dormir, bien qu'il soit à peine dix heures du soir...

Avant de se coucher, Géraldine s'était isolée dans la salle de douche, afin de passer à Boris Corentin le coup de téléphone qu'il attendait d'elle, chaque soir, histoire de faire le point de la journée écoulée.

Et c'est en revenant dans sa chambre qu'elle s'était aperçue d'une chose qui pouvait devenir assez embêtante dans les prochains jours.

Elle avait oublié le chargeur de son portable à Paris ! Si bien que, dès que la batterie serait vide, elle devrait appeler Corentin depuis un poste fixe du Clos d'Astier, ce qui compliquerait singulièrement la tâche. D'autant que Boris, de son côté, ne pourrait pas la joindre en cas de besoin.

Elle s'était traitée de tous les noms, mais, évidemment, ça ne changeait rien à l'état de fait...

Un moment, elle avait songé appeler Jonathan Kepler d'un téléphone fixe, pour lui demander de lui apporter son chargeur à la grille du parc, d'un coup de moto, mais finalement elle avait trouvé ça trop risqué : pas la peine d'attirer bêtement l'attention sur elle...

Une heure plus tard, sans doute sous l'effet de l'excitation de cette journée particulière, Géraldine Hébert continuait de tourner et retourner entre ses draps, sans parvenir à trouver le sommeil, malgré sa fatigue. Et, comme ça l'énervait, le sommeil la fuyait encore plus : le vrai cercle vicieux.

Au bout d'un moment, excédée, elle se leva. Elle alla d'abord entrouvrir doucement la porte du dortoir de gauche, afin de s'assurer que toutes les filles étaient endormies. À première vue, elles l'étaient.

Elle fit pareil avec le dortoir situé à droite de sa chambre : même calme absolu. Rassurée, Géraldine enfila rapidement un jean, un tee-shirt, son blouson de toile par-dessus et chaussa ses baskets bleu et blanc.

Elle avait décidé d'aller faire un tour du parc, histoire de se détendre les nerfs. Évidemment, Solange de Viredieu lui avait bien spécifié qu'elle ne devait pas quitter sa chambre lorsqu'elle était de service de surveillance de nuit, mais bon... À une heure pareille, elle se disait que les risques de rencontrer quelqu'un étaient réduits au minimum. Et, si jamais ça se produisait, elle pourrait toujours jouer à l'idiote qui n'a pas bien compris la consigne...

Géraldine Hébert descendit le grand escalier avec la souplesse silencieuse d'un chat. Une fois dans le grand hall, elle se dit soudain que, si ça trouvait, elle allait trouver la grande porte fermée à clé.

Elle jura entre ses dents, en constatant que, effectivement, c'était le cas.

Géraldine était déjà presque résignée à regagner sa chambre, lorsqu'elle avisa, à l'autre bout du grand hall, à demi dissimulée dans le renfoncement du majestueux escalier, une autre porte, beaucoup plus petite, en bois clair. Porte qui, si elle se fiait à son sens de l'orientation, devait donner sur l'arrière de la grande bâtisse, autrement dit sur le parc.

Elle faillit pousser un petit cri de joie, en constatant qu'elle n'était pas fermée à clé.

Dehors, à cause de la nuit, la température avait un peu fraîchi, mais à peine. De plus, la lune presque ronde éclairait le parc d'une lumière laiteuse, presque irréelle.

Coudes au corps, Géraldine partit en petite foulée droit devant elle. Comme le lui répétait souvent Boris Corentin, rien de tel qu'une bonne course pour se vider la tête : c'était exactement ce dont elle avait besoin.

Géraldine se retrouva rapidement à couvert des arbres, sur un petit chemin forestier qui serpentait vers le fond du parc. Quelques dizaines de mètres plus loin, il se scinda en deux, et la jeune femme prit la branche gauche de la fourche, sans se poser la question de savoir où ça la mènerait. De toute façon,

le parc était clos, donc elle ne pouvait pas se perdre...

Soudain, elle s'arrêta. Devant elle, à une vingtaine de mètres, au milieu d'une esplanade dépourvue d'arbres, se dressait un bâtiment moderne, assez laid, dont la porte d'entrée, en verre dépoli, laissait voir de la lumière à l'intérieur.

Géraldine Hébert comprit qu'elle se trouvait devant ce que, au Clos d'Astier, on appelait l'Annexe. C'est-à-dire le dortoir qui avait été rajouté une quinzaine d'années plus tôt, afin de pouvoir accueillir plus de pensionnaires. Et, donc, de se faire plus d'argent...

Géraldine allait s'avancer un peu à découvert, lorsque la porte s'ouvrit. Instinctivement, elle se rejeta dans l'ombre des arbres et se dissimula derrière le tronc énorme et noueux de l'un d'entre eux.

Elle fut stupéfaite de voir surgir Solange de Viredieu, suivie de cinq pensionnaires, vêtues de leur horrible uniforme gris réglementaire. Et encore plus de les voir emprunter, en file indienne, parfaitement silencieuses, le petit chemin forestier qu'elle venait tout juste de quitter, pour s'éloigner en direction du fond du parc.

« Mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ? chuchota-t-elle pour elle-même. Où est-ce qu'elles peuvent bien aller, à une heure pareille ? »

Durant une seconde ou deux, tandis que l'étrange procession s'éloignait d'elle, Géraldine Hébert se demanda ce qu'elle devait faire : les suivre discrètement, au risque, si elle était repérée, de compromettre sa mission, ou rentrer sagement au château ?

Elle crut entendre la voix d'Aimé Brichot lui conseiller la prudence, de ne pas prendre de risque inutile. Mais, juste après, elle perçut celle de Boris Corentin. Qui lui murmura qu'un bon flic doit toujours se fier à son instinct, qui est généralement son meilleur allié.

Et Géraldine Hébert choisit résolument d'écouter Boris Corentin. Après tout, des deux, c'était quand même lui le plus élevé en grade, non ?

En se maintenant à distance prudente et en essayant de ne rien faire craquer sous ses pas, elle s'engagea dans le même chemin que la directrice et les cinq pensionnaires. Lorsque celles-ci atteignirent le mur d'enceinte, elles obliquèrent brusquement à gauche, afin de le longer. Géraldine n'eut que le temps de s'accroupir derrière un gros buisson pour ne pas se faire repérer. Elle compta jusqu'à dix, avant de risquer un œil prudent au-dessus du feuillage.

Juste à temps pour voir la procession silencieuse sortir du parc par une petite porte métallique et disparaître de l'autre côté du mur.

Empoignée par sa « traque », Géraldine se dépêcha de rejoindre à son tour la petite porte. En priant pour qu'elle n'ait pas été refermée à clé, après le passage des filles.

Elle ne l'était pas.

De l'autre côté, le petit chemin continuait, toujours à travers une sorte de bois assez clairsemé. Voyant que les filles avaient une bonne avance sur elle, Géraldine se remit à avancer, mais plutôt à couvert des arbres et des buissons que sur le petit chemin lui-même. Elle ne le rejoignit que lorsque la procession disparut totalement à sa vue, malgré la clarté blême dispensée par la lune.

Soudain, le chemin fit un brusque coude sur la droite et déboucha sur une large allée gravillonnée. Au bout de laquelle, à une vingtaine de mètres, se dressait la masse sombre d'une bâtisse à deux étages, dont le toit d'ardoise était hérissé de clochetons de toutes les tailles et de toutes les formes. Mais dont aucune lumière ne sortait, comme si elle était inhabitée.

Le cœur battant plus vite, de plus en plus intriguée, Géraldine se risqua à découvrir des arbres qui la protégeaient.

Où est-ce que la directrice et les pensionnaires du Clos d'Astier pouvaient bien avoir disparu ?

Mais, aussitôt après s'être posé cette question, Géraldine Hébert repéra une sorte de grange de pierre, sur la droite de l'habitation principale, partiellement dissimulée par le feuillage retombant des grands arbres, et dont la grande porte de bois était entrouverte.

De l'intérieur filtrait de la lumière, et, au moment précis où elle découvrait la grande, les accords à peine perceptibles d'un piano parvinrent à ses oreilles.

De fait, c'est vers cette dépendance qu'était en train de se diriger Solange de Viredieu, docilement suivie par ses cinq pensionnaires.

Géraldine vit la directrice en pousser la porte, et un flot de lumière douce se répandit à l'extérieur, éclairant les branches les plus basses du marronnier voisin.

Géraldine vit la directrice et les cinq filles s'engouffrer à l'intérieur, puis la porte se refermer sur elles. Il lui sembla percevoir des éclats de voix masculines, mais elle n'aurait pas pu en jurer.

Elle hésita un moment sur la conduite à tenir. Devait-elle s'approcher à son tour de la grange, pour tenter de voir ce qui se passait à l'intérieur ? Ou, au contraire, opérer un repli vers le château, afin de limiter les risques de se faire prendre en flagrant délit d'espionnage ?

Pour cette fois, ce fut « l'option Brichot » qui l'emporta : Géraldine fit demi-tour et repartit vers le château, en restant le plus possible à couvert des arbres.

Avec une seule idée en tête : avertir immédiatement Boris Corentin des choses étranges qui se passaient, la nuit, au Clos d'Astier.

CHAPITRE VII



— Ma chère amie, il va être temps de nous recruter de la chair fraîche : vos troupes sont un peu maigres, ce soir, vous ne trouvez pas ?

La voix grave, presque caverneuse, du personnage massif que les pensionnaires appelaient le Fléau, s'était faite courtoise, presque caressante. Ce qui fit désagréablement frissonner Solange de Viredieu, debout près du grand bar d'acajou, à son côté.

Depuis le temps qu'ils se connaissaient, tous les deux, elle savait pertinemment que, chez cet homme naturellement brutal, cassant, la douceur était en fait une forme voilée et raffinée de la menace.

— Est-ce que vous croyez que c'est facile ? tenta-t-elle de se défendre, sur un ton humble. Voyons, Bernard, vous savez bien que je dois prendre des précautions incroyables. Je ne peux quand même pas proposer à une fille de venir se faire sauter par mes amis, sans être *complètement* sûre d'elle ! Et, d'abord, je ne comprends pas bien pourquoi vous avez « réformé » Nafissa, la dernière fois : elle était très bien, cette gamine ! Très chaude, très douée...

Le Fléau tira une bouffée de sa cigarette, et resta silencieux un assez long moment. Il donnait l'impression de s'intéresser au spectacle qui se déroulait devant lui, mais Solange de Viredieu savait qu'il n'en était rien.

Et pourtant, il valait largement la peine qu'on s'intéresse à lui, le spectacle

en question.

Les invités d'Arnaud, le maître de maison, n'étaient que trois, ce soir, en dehors du Fléau ; Arnaud lui-même étant absent, retenu inopinément à Paris. Étaient présents Marc, le jeune avocat d'affaires, Pénélope, la journaliste télé, et Lucien, dit Lulu, le vieux banquier plus ou moins retiré.

C'est Pénélope qui avait proposé à Lucien et Marc une « revue de détail », un jeu auquel ils s'amusaient parfois et que la journaliste goûtait tout particulièrement.

Il s'agissait de se livrer à une inspection minutieuse de l'anatomie des pensionnaires présentes et de déceler chez elles les plus petits manquements au règlement de leurs soirées – manquements réels ou imaginaires. Ensuite, bien sûr, la « coupable » était punie, son châtiment étant déterminé par les membres du jury présents ce soir-là. Lucien aussi aimait beaucoup les revues de détail, dans la mesure où, presque totalement impuissant à cause de son âge et de ses excès passés, il se contentait de regarder et de toucher les trésors qu'il ne pouvait plus honorer.

Pour l'instant, installés tous les trois dans l'un des profonds canapés qui meublaient la grange, les trois « juges » venaient d'examiner Caliseta Ouedraogo et n'avaient rien trouvé à redire à sa présentation générale, bien qu'ils l'aient inspectée sous toutes les coutures.

— Nous appelons Philippine à se présenter devant nous ! clama alors le vieux Lulu, qui paraissait prendre son rôle très au sérieux. Virginie servira d'assistante...

Connaissant leurs rôles respectifs par cœur, les deux pensionnaires s'avancèrent vers le canapé, dans leur austère uniforme gris. La petite Philippine en avant, la grosse et molle Virginie un pas en retrait.

À voir les pupilles dilatées et le teint cramoisi de la benjamine du groupe, il était évident qu'elle n'en était plus à sa première pilule d'éphédrine...

— Mademoiselle, veuillez retrousser votre uniforme ! lui ordonna Pénélope, presque aussi rouge que la gamine, mais pour d'autres raisons.

Un petit sourire vicieux sur ses lèvres incarnates, Philippine s'exécuta, avec une lenteur calculée, en regardant le vieux Lucien droit dans les yeux.

Elle dévoila d'abord ses cuisses fines et nerveuses de gamine montée en graine. Puis, apparut aux yeux fixes des trois juges une culotte noire très échancrée sur les côtés, transparente, bordée d'une ligne de dentelle rouge dans le haut et autour des cuisses, et agrémentée d'une fente également brodée au niveau du sexe.

L'adolescente écarta complaisamment les cuisses et tendit le ventre en avant, afin de mieux offrir aux regards concupiscents des trois adultes le spectacle de sa petite fente nacrée, aussi fine et nette que le coup de pinceau d'un calligraphe chinois.

— Mademoiselle Virginie, veuillez vérifier, je vous prie, que cette jeune personne conserve des pensées parfaitement pures, malgré la tenue honteuse dont elle a cru bon de s'affubler, afin de troubler les honnêtes gens que nous sommes ! ordonna alors Pénélope, de plus en plus rouge.

Le visage toujours aussi indifférent à tout, l'œil éteint, la grosse fille blonde vint se placer devant Philippine – de trois quarts, afin que les juges ne perdent rien du spectacle.

Elle glissa sa main droite entre les cuisses maigres de Philippine, faufila deux doigts dans l'ouverture de la culotte et les enfonça lentement dans l'intimité de la gamine, qui poussa un petit glossement de plaisir.

Virginie effectua deux ou trois va-et-vient, avant de retirer ses doigts. Puis, le visage toujours impassible, elle se tourna vers Pénélope.

— Ses pensées ne sont pas pures, Madame : sa chatte est toute mouillée...

— Espèce de petite traînée lubrique ! explosa Pénélope. Vous devriez avoir honte de vous présenter devant nous dans un état aussi dégradant !

— Je pense quand même que nous devrions vérifier par nous-mêmes si la chose est vraie... suggéra Lucien, l'œil fixe et la lèvre humide.

— Je vous l'accorde, cher ami, fit la journaliste, qui avait glissé sa main entre ses propres cuisses, sans même paraître en avoir conscience.

— Mademoiselle, s'empressa aussitôt le vieux banquier, veuillez monter sur ce canapé et vous mettre en position de contre-expertise, je vous prie...

Aussitôt, sachant ce qu'on attendait d'elle, Philippine se hissa sur le canapé, un pied de chaque côté de Lucien, lui offrant une vue imprenable sur son « petit berlingot », comme elle disait. Puis, lentement, elle plia les genoux, faisant s'épanouir en corolle le fruit nacré qui s'épanouissait dans un frou-frou de dentelle rouge et noire.

Les yeux exorbités, Lucien leva le bras droit et avança ses doigts secs et légèrement tremblants vers ce superbe fruit féminin qui, à présent, ondulait à quelques centimètres seulement de son visage ridé.

La poitrine soulevée par une respiration sifflante, il introduisit son index et son majeur dans la fente d'un rose vif. Ce qui fit pousser un fort soupir de bien-être à l'adolescente, complètement « partie » à cause de l'éphédrine, mais aussi de son tempérament naturel.

— C'est pourtant vrai que cette petite cochonne est trempée ! s'exclama-t-il, en continuant de la caresser.

— J'en étais sûre, c'est une vicieuse ! gronda Pénélope, dont l'autre main s'était crispée sur la bosse impressionnante qui déformait le pantalon de l'avocat, assis à sa gauche, et la malaxait fiévreusement. Je suis sûr qu'elle ne rêve que de grosses queues la pénétrant à la chaîne, cette petite putain ! Hein ? Je n'ai pas raison ? Réponds !

— C'est... c'est vrai, Madame... j'en ai... très envie ! répondit

Philippine, d'une voix rendue balbutiante par le plaisir que lui procuraient les doigts experts de Lucien.

— Quelle insolence ! rugit Pénélope, en bondissant du canapé. Elle mérite une punition exemplaire, pour oser nous parler sur ce ton répugnant.

— Chère amie, nous laissons par galanterie le choix de cette punition à votre entière discrétion... fit Lucien, sur le ton de la conversation de salon, alors qu'il avait toujours deux doigts fichés dans le ventre de l'adolescente, qui haletait de plus en plus fort sous la caresse.

— Eh bien ! puisque cette petite truie en chaleur veut une queue, elle va en avoir une ! gronda la journaliste qui, visiblement, ne se possédait plus. On va proprement l'empaler sur celle de notre ami Marc ! Mais, en même temps, son cul va tâter de ma cravache ! Allez, tout le monde en place !

Obéissant à son amie, l'avocat se débarrassa rapidement de son pantalon et de son slip. Son sexe volumineux et très long arborait une érection impressionnante, qui fit battre des mains à Philippine.

Apparemment, pour elle, la punition n'allait pas vraiment en être une...

Marc s'allongea sur l'épais tapis. Aussitôt, la petite se plaça au-dessus de lui, en appui sur les poings et les genoux. Puis, elle fit descendre rapidement sa croupe menue et, avec une sûreté de professionnelle, s'empala d'un coup sur le membre pointé vers son intimité palpitante.

À ce moment, Pénélope s'approcha du couple, une fine cravache de cuir noir à la main droite. Avec un grondement d'excitation, elle l'abattit sèchement sur les fesses de Philippine, qui poussa un cri bref.

Mais sans cesser pour autant de s'empaler furieusement sur la verge qui lui dilatait le ventre.

— Ne frappez pas trop fort, chère amie, intervint alors le Fléau, depuis le bar où il était négligemment accoudé.

— Elle aime ça, se faire flageller, cette petite putain ! grinça la journaliste, échevelée et écarlate.

— Ce n'est pas une raison pour en abuser... répliqua le Fléau, d'un ton plus sec.

Il poussa un soupir agacé. Combien de fois est-ce qu'il devrait répéter aux participants des petites soirées que les filles *aussi* devaient y trouver leur intérêt, voire leur plaisir ? Et que, si les choses devenaient trop désagréables pour elles, non seulement elles finiraient par refuser de se plier à leurs caprices, mais, en plus, ils s'exposeraient à des retours de bâton plutôt douloureux. Au cas où l'une d'entre elles déciderait d'aller se plaindre...

Il parut soudain se souvenir de la présence silencieuse de Solange de Viredieu, à sa droite. Il tourna vers elle son visage massif, sur lequel on n'aurait pu lire aucune expression déchiffrable :

— Je sais bien, chère amie, que vous devez prendre des précautions, mais

c'est *votre* problème, pas le mien. Vous savez parfaitement l'intérêt que je prends à ces petites soirées, et pas seulement sur le plan des satisfactions chamelles que je puis en retirer : elles me sont nécessaires pour continuer à tenir solidement notre grand ami Arnaud. Alors, je vous en prie : n'oubliez pas ce que vous me devez...

Solange de Viredieu se mordit la lèvre inférieure et le sang se retira de son visage durant quelques secondes.

Elle détestait ça, quand Bernard la mettait face à son passé. Un passé qu'elle faisait tout pour oublier. Sans jamais y parvenir tout à fait.

Non, vraiment, Solange de Viredieu n'aimait pas se souvenir de sa jeunesse, quand elle ne travaillait pas encore dans un pensionnat pour jeunes filles riches, mais dans plusieurs grands palaces parisiens ou de la Côte d'Azur.

En tant que prostituée de luxe.

Elle n'aimait pas non plus quand Bernard la forçait à se rappeler que c'était lui qui lui avait un jour évité un faux pas qui lui aurait été probablement fatal ; lui qui lui avait fait rencontrer le comte Hubert de Viredieu, érotomane mais d'une santé très fragile, et qui avait eu le bon goût de mourir au bout de dix-huit mois de mariage ; lui enfin qui avait usé de toutes sortes d'influences – licites ou occultes – pour lui permettre d'acquérir le Clos d'Astier.

Bref, Solange de Viredieu n'aimait pas que son vieil ami lui rappelle à quel point elle lui était redevable. Et à quel point il la « tenait », comme il venait de le dire à propos d'Arnaud, ce qui était également la vérité.

La directrice fut ramenée à la réalité présente par la longue plainte orgasmique poussée par la petite Philippine, empalée jusqu'à la garde sur la verge épaisse de Marc, le corps secoué de frissons incontrôlables.

— Oh ! s'il vous plaît : fouettez-moi encore ! éructa-t-elle, haletante, en continuant d'aller et venir le long de l'imposante colonne de chair qui disparaissait presque entièrement dans son ventre en feu.

Pénélope ne se fit pas prier pour abattre une nouvelle fois la cravache sur les fesses menues de l'adolescente, pourtant déjà zébrées de rouge.

— Bernard, il y a quand même une chose qui me préoccupe et dont j'aimerais vous parler... murmura Solange de Viredieu. Vous parler en privé.

Il se tourna vers elle, scruta son visage de son regard aigu et comprit qu'il se passait quelque chose en effet.

— Montons... dit-il simplement, en s'arrachant au comptoir d'acajou pour se diriger vers l'escalier.

Une fois dans l'ombre de la galerie surplombant la grange, il se tourna vers Solange, le visage impassible :

— Alors ?

En quelques phrases précises, la directrice lui répéta ce qu'avait fini par lui avouer Marie Calloire, la veille au soir, à propos de sa « vision » nocturne, le soir de la mort d'Aurore de Beaumesnil.

— Vous êtes sûre d'elle ? demanda le Fléau, sans que son visage trahisse la moindre émotion.

— À 98 %, répondit Solange.

— Donc, vous n'en êtes pas sûre ! trancha sèchement son interlocuteur.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda-t-elle, d'une voix anormalement humble.

— Surtout rien ! répondit le Fléau, avec une petite moue presque méprisante. Contentez-vous ne l'étudier et de ne jamais la laisser seule trop longtemps. Si jamais vous avez l'impression, même fugace, qu'elle risque de craquer, alors vous m'avertissez immédiatement.

— Et vous ferez quoi ?

Le visage qui se tourna vers Solange était d'une fixité presque minéral.

— Je ferai ce qu'il y a à faire, rien de plus, rien de moins, articula froidement le Fléau.

Et ce qu'elle lut dans ses petits yeux gris, très mobiles et extraordinairement perçants, fit presque peur à Solange de Viredieu.

CHAPITRE VIII



Boris Corentin et Aimé Brichot se retrouvèrent ensemble à la porte du bureau des Affaires recommandées, alors qu'ils venaient de deux endroits différents : Aimé Brichot de l'extérieur et sa flèche du bureau du juge d'instruction, dont il était revenu par les invraisemblables dédales de couloirs et d'escaliers permettant de passer directement des locaux de la PJ au Palais de Justice proprement dits.

— Ça progresse de mon côté ! annonça Brichot, une fois dans le bureau.

— Du mien aussi... fit Corentin en écho. Vas-y, à toi l'honneur, Mémé : est-ce que les petites découvertes de Géraldine t'ont été utiles à quelque chose ?

— Très utiles, reconnut honnêtement Brichot. Elle a fait du bon boulot, pas à dire...

Assez tard dans la soirée, peu avant minuit en fait, Géraldine Hébert avait passé un coup de fil rapide à Boris Corentin pour lui raconter l'étrange phénomène dont elle venait tout juste d'être le témoin, à savoir la petite promenade de cinq des filles de l'Annexe, chaperonnées par la directrice en personne. Et elle lui avait situé et décrit aussi précisément que possible la maison dans laquelle elles semblaient avoir rendez-vous. C'est sur cette piste que Corentin, dès huit heures du matin, avait lancé Aimé Brichot.

Tandis que lui se réservait un autre aspect du problème, infiniment plus délicat...

— Nos affaires sont plutôt en train de se compliquer, avertit Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes de myope léger le long de son nez busqué. La propriété jouxtant le Clos d'Astier appartient à Arnaud Monpazier. C'est même sa résidence principale, alors que son épouse légitime passe le plus clair de son temps dans leur appartement parisien.

Boris Corentin s'apprêtait à enflammer le bout de sa cigarette légère à la flamme de son briquet, il suspendit son geste et eut un petit sursaut :

— Arnaud Monpazier ? Le député de la Majorité ?

— Celui-là même.

— Tu as raison, Mémé, ça risque de rendre cette enquête un peu plus risquée, soupira Corentin, en embrasant finalement sa cigarette. C'est pas de la petite pointure, le camarade Monpazier... Député, fils d'un ancien sénateur maire, membre de plusieurs commissions parlementaires importantes, c'est une valeur qui monte, au sein de son parti... Beaucoup d'appuis, dans un peu tous les centres de pouvoir...

Boris souffla un nuage de fumée bleutée vers le plafond, avant d'ajouter :

— À moins, évidemment, qu'il ait été absent hier soir et que ce petit trafic se soit déroulé complètement à son insu...

— Il était à Paris, effectivement, fit Brichot, sans la moindre hésitation. Tu penses bien que c'est la première chose que j'ai voulu savoir, après m'être fait la même réflexion que toi.

— Donc, il est à la rigueur possible que ces filles soient venues chez lui sans qu'il en sache rien, mais je t'avouerai que la chose me semble assez peu probable.

Il y eut un moment de silence entre les deux hommes, finalement rompu par Aimé Brichot :

— En fait, ce qu'il faudrait d'abord arriver à savoir, avant d'attaquer notre député frontalement – ce que Baba, à mon avis, ne nous laissera pas faire – c'est ce que ces filles ont bien pu venir faire chez lui à une heure pareille...

— Tu te souviens des mots employés par Aurore de Beaumesnil dans sa lettre clandestine à sa sœur ? fit Boris Corentin. Elle parlait de faire quelque chose de dégradant... quelque chose dont elle semblait avoir honte par avance... Quelque chose qu'elle paraissait faire, comme un défi lancé à sa mère...

— Oui... Et ?

— Et si Aurore avait accepté de participer à une sorte d'orgie, chez le député ? Ou plutôt dans l'espèce de grange attenante dont nous a parlé Géraldine ? Elle m'a dit avoir entendu des accords de piano, et aussi des voix d'hommes, lorsque la porte s'est ouverte pour laisser entrer les filles... On

peut imaginer un groupe d'hommes riches se servant du pensionnat voisin comme d'une sorte de vivier à chair fraîche, non ? Il faudrait, pour commencer, creuser un peu le dossier de cette Solange de Viredieu, et tenter de savoir si par hasard elle n'aurait pas des liens avec Monpazier : ça serait déjà un premier élément de réponse...

— Je vais m'en occuper tout de suite, opina Aimé Brichot, la main déjà posée sur le combiné de son téléphone.

— Non ! l'arrêta Corentin. Je crois que Rabert et Tardet viennent justement de rendre le rapport final de leur dernière enquête : je vais demander à Baba de les mettre sur ce coup-là, s'il n'a rien de plus urgent à leur donner.

— Ben... et moi ? demanda Brichot, un peu étonné d'être ainsi « dessaisi ».

— Toi, tu m'accompagnes à Évreux, charmante petite préfecture haut-normande, où se trouve déjà à pied d'œuvre ce bon docteur Flutiaux ! répondit joyeusement Boris Corentin, en écrasant son mégot de cigarette.

Il redevint aussitôt sérieux :

— À moi de te dire à quoi j'ai employé ma matinée et mon début d'après-midi, et je peux te dire que je n'ai pas vraiment chômé !

— N'aurait plus manqué que ça...

— D'abord, aidé par le coup de fil de Géraldine, j'ai réussi à convaincre Baba que l'on était en face d'une vraie affaire louche, et que tout tournait autour de la mort d'Aurore de Beaumesnil. Du coup, il m'a accompagné chez le juge Comélieau. Le convaincre, lui, a été beaucoup plus coton, mais j'ai fini par obtenir ce que je voulais...

— À savoir ? demanda Aimé Brichot, à qui le nom du docteur Flutiaux, médecin légiste à l'IML [9] de Paris, faisait déjà entrevoir la vérité.

— À savoir l'exhumation immédiate du corps d'Aurore de Beaumesnil et son autopsie, répondit calmement Corentin. Ce bon docteur Flutiaux est parti pour Évreux par le train de midi et demi, tout content de cette petite escapade loin de la place Mazas [10]. L'exhumation doit avoir lieu en ce moment même, il pratiquera ensuite l'autopsie à l'hôpital de la ville. Si on prend le prochain train, on arrivera juste à temps pour recueillir ses premières impressions.

— Et ça ne serait pas plus simple qu'il nous téléphone les dites impressions ici ? suggéra Aimé Brichot, peu soucieux d'aller faire la conversation au corps d'une jeune fille morte déjà depuis plus de dix jours.

— En principe, si. Mais il se trouve que la sœur d'Aurore de Beaumesnil, Oriane, la copine de Géraldine, a appelé Baba il y a une petite heure pour lui dire qu'elle assisterait à l'exhumation et qu'elle tenait à nous rencontrer. Comme, de mon côté, ça m'intéresse d'avoir une conversation avec elle...

— OK, j'ai compris, se résigna Brichot avec un gros soupir. On y va en train ?

— En voiture, ça sera plus pratique, répondit Corentin, en se dirigeant vers la porte : par l'autoroute A13, puis la nationale du même matricule, on y est en à peine plus d'une heure. Et on garde notre liberté de mouvement. Allez, en route, preux chevalier, comme dirait Géraldine !

*

* *

Au moment où les deux policiers parisiens arrivaient au bas de l'escalier permettant d'accéder au sous-sol de l'hôpital d'Évreux, ils virent la porte de la salle d'autopsie s'ouvrir. Il en sortit une silhouette rondouillarde qui leur était familière, surmontée d'une face lunaire et perpétuellement joviale, le cou sanglé dans un éternel nœud papillon à gros pois.

Le docteur Flutiaux, médecin légiste de son état et, l'un des meilleurs dans sa partie.

Dès qu'il vit Corentin et Brichot, il écarta ses bras courtauds, son sourire s'épanouit et se teinta de malice.

— Tiens donc ! Voilà mes trois mousquetaires qui-ne-sont-que-deux ! Alors ? on ratisse la province, maintenant ? Vous allez bientôt faire les foires de villages, si vous continuez à dégringoler comme ça !

— Toubib, soupira Boris Corentin, en prenant un air accablé, alors que Flutiaux le divertissait plutôt, quand on fera les foires de villages, on est sûr de vous retrouver en comique de fin de soirée, autour de la buvette et du stand à merguez !

— Pas impossible ! répondit le médecin légiste, sans perdre son sourire.

À ce moment, surgissant d'un coin d'ombre du petit hall rectangulaire, où personne n'avait encore remarqué sa présence, une jeune femme blonde, mince, nantie d'un visage à la beauté classique, vêtue d'une robe vert foncé toute simple, s'avança vers les trois hommes.

— Pardon de vous interrompre, Messieurs, mais je suis Oriane de Beaumesnil...

Instantanément, Aimé Brichot se sentit devenir écarlate, rien qu'à repenser aux « fines » plaisanteries auxquelles Corentin et Flutiaux venaient de se livrer. À quelques mètres du cadavre de la jeune sœur.

Le médecin légiste dut se faire à peu près le même genre de réflexion car, en une fraction de seconde, son légendaire sourire jovial se fit nettement moins flambard, jusqu'à disparaître ; et, peut-être pour la première fois de sa vie, il ne trouva absolument rien à dire.

Seul Boris Corentin parvint à conserver une attitude naturelle. Il plongeait ses yeux dans ceux d'Oriane de Beaumesnil et lui dit, d'une voix tranquille :

— Mademoiselle, il faut nous pardonner des propos qui, vu les circonstances, douloureuses pour vous, ont pu vous sembler choquants. Mais la fréquentation régulière de la mort oblige souvent à des...

— À des paliers de décompression ? suggéra la jeune femme, sur un ton aussi maîtrisé que celui de Boris. Ne vous inquiétez pas : je comprends parfaitement. Et j'ajouterais que je ne suis pas aussi fragile que vous semblez le penser...

Elle se tourna vers Flutiaux :

— Docteur, qu'est-ce que vous avez découvert ?

Comment ma sœur est-elle morte ?

Oriane de Beaumesnil n'était peut-être pas fragile. Il n'empêche que Corentin décela dans sa voix une tension qui indiquait qu'elle devait vraiment prendre sur elle pour ne pas s'effondrer, dans l'épreuve horrible qu'elle avait choisi d'assumer.

Confronté à la demande pressante de la jeune femme, le docteur Flutiaux jeta un coup d'œil rapide, en direction de Corentin. Regard qui signifiait en gros : « À vous de prendre l'initiative sur ce coup-là ! ». Ce que fit aussitôt Boris, en s'adressant à Oriane d'une voix douce :

— Mademoiselle de Beaumesnil, si vous le permettez, je vais d'abord m'entretenir avec le docteur Flutiaux, comme le veut la procédure normale : ses résultats appartiennent à l'enquête, vous comprenez ? Ils ne peuvent pas, en principe, être divulgués à des tiers. Mais je vous promets que, ensuite, je ne vous cacherai rien de ce que j'estimerai pouvoir vous dire. Je vous demande d'être encore un peu patiente et de m'attendre ici. Le capitaine Brichot va vous tenir compagnie...

— Tant qu'à faire, on pourrait peut-être aller t'attendre au café qui est à gauche de l'entrée de l'hôpital ? suggéra Aimé, qui devinait quel effet déprimant pouvait avoir l'ambiance de ce hall sans fenêtre et empestant l'éther, sur la sœur de la morte.

— Bien sûr ! s'empressa Boris, qui comprit aussitôt le raisonnement de son coéquipier. Je vous y retrouve dès que possible...

Il disparut à l'intérieur de la salle d'autopsie, escorté par le docteur Flutiaux.

— Merci pour l'idée du café, souffla Oriane à Aimé Brichot. Je n'en peux plus, de cette atmosphère. J'ai l'impression que tout pue la mort, ici. Je sais que c'est idiot, mais...

— Ça n'est pas particulièrement idiot, répondit doucement Aimé, en l'entraînant vers l'escalier.

Cinq minutes plus tard, ils étaient tous les deux attablés devant un demi de

bière, en vitrine du petit café sans charme et à peu près désert.

Le silence était retombé entre eux. Aimé Brichot, qui ne voulait pas aborder le sujet de leur venue à Évreux avant l'arrivée de Boris Corentin, se creusait la tête pour trouver un sujet de conversation anodin.

— Vous vous appelez *de Beaumesnil*, finit-il par dire. Ça veut dire que vous êtes vraiment noble ?

Oriane eut comme un haut-le-corps, elle redressa le menton et toisa son interlocuteur d'un regard plein de morgue.

— Les Beaumesnil portent *d'azur à la bande d'or chargée de trois quintefeuilles de sable, et d'argent à deux fasces de gueules* depuis le XV^e siècle ! débita-t-elle tout d'une traite, sur un ton hautain.

Puis, presque aussitôt, elle éclata d'un petit rire bref – et Aimé Brichot se dit que c'était son premier rire, depuis qu'ils étaient ensemble.

— Excusez-moi ! vous devez me trouver horriblement snob ! dit-elle, d'une voix redevenue chaleureuse. Mais on m'a tellement seriné cette rengaine, depuis ma naissance, que, parfois ça ressort tout seul ! Comme si vingt générations de Beaumesnil se mettaient à parler par ma bouche ! Vous ne m'en voulez pas ?

— D'autant moins que je n'ai rien compris à votre charabia, répondit Aimé Brichot, dans un sourire. C'était du français, votre tirade ?

— Oui et non, répondit Oriane. C'est la langue de l'héraldique... la science des blasons, si vous préférez...

— Jamais rien pigé à ces trucs-là, avoua Aimé, tout heureux d'avoir trouvé un sujet de conversation et de voir la jeune femme se détendre.

— C'est à cause du vocabulaire, répondit Oriane, sur un ton un peu professoral, mais en fait, c'est tout simple... la base, tout du moins. Ça vous intéresse ?

— Je suis tout ouïe...

— Pour créer un blason, il n'y a que six couleurs possibles : blanc, jaune, rouge, bleu, noir et vert. Ce qui brouille un peu l'entendement du néophyte, c'est qu'on leur donne, en héraldique, des noms différents : respectivement *argent, or, gueules, azur, sable et sinople*.

— Pourquoi faire simple... soupira Brichot, en avalant une gorgée de bière.

— Ensuite, il faut savoir que ces six couleurs sont divisées en deux groupes inégaux. Deux couleurs d'un côté : *argent et or* ; quatre de l'autre : *gueules, azur, sable, sinople*. Et que deux couleurs du même groupe ne peuvent absolument pas se toucher, mais doivent être séparées par une couleur de l'autre groupe. C'est une règle qui remonte au XII^e siècle, et vous vous rendrez compte que, sans le savoir, nos contemporains continuent de l'appliquer aujourd'hui. Par exemple, dans les panneaux de signalisation

routière. Ou encore, dans les drapeaux des pays du monde : 80 % d'entre eux respectent les règles de l'héraldique médiévale, y compris dans les pays qui n'ont aucune tradition dans ce domaine ! En Europe, il n'y a guère que les Allemands qui sont des mauvais élèves. Noir-rouge-jaune, *sable* et *gueules* qui se touchent : tout faux ! Et il y a encore mieux : savez-vous que, depuis le XIV  siècle...

L'arrivée de Boris Corentin dans le bistrot survint à point pour tirer Aimé Brichot d'embarras : un peu d'héraldique, ça va, mais faudrait pas en abuser...

Du reste, dès qu'elle le vit, Oriane de Beaumesnil sembla oublier instantanément ce dont elle parlait encore une seconde plus tôt. Et, de nouveau, son visage se tendit, son regard parut s'éteindre.

— Alors ? questionna-t-elle, d'une voix plus faible, tandis que Boris prenait place à leur table.

De son côté, Aimé Brichot étudiait mine de rien son vieil ami du coin de l'œil. Et il le connaissait assez pour déjà savoir que la « récolte » effectuée par le docteur Flutiaux devait avoir été plutôt bonne.

— Alors ? répéta la jeune femme, d'une voix encore plus tendue, plus pressante.

— Mademoiselle de Beaumesnil, je...

— Oh ! je vous en supplie : appelez-moi Oriane !

— Oriane, pensez-vous être assez forte pour entendre ce que j'ai à vous dire ?

— J'en suis certaine ! martela-t-elle en redressant le buste, avec exactement le même regard que, tout à l'heure, quand Aimé lui avait malencontreusement demandé si les Beaumesnil étaient vraiment nobles...

— Deuxième question, poursuivit Corentin : est-ce que vous pouvez me promettre de ne répéter à personne ce que je vais vous apprendre ? Même pas à vos parents... Vous comprenez que je pourrais très bien arguer du secret de l'enquête pour ne rien vous dire ? Je n'enfreins la règle que parce que vous êtes une amie de Géraldine Hébert.

— Je comprends... Alors ?

Boris Corentin prit une profonde inspiration, parut avoir une ultime hésitation, scruta le visage d'Oriane de Beaumesnil, puis se lança :

— Oriane, le docteur Flutiaux a fait plusieurs découvertes qui semblent vous donner raison : Aurore ne s'est certainement pas suicidée... On l'a tuée.

Bizarrement, cette nouvelle dramatique parut soulager la jeune femme, dont la tension qui habitait tout son corps diminu a quelque peu.

— Continuez... souffla-t-elle, en saisissant machinalement une cigarette dans le paquet de Boris, sans prendre la peine de lui demander l'autorisation.

— D'abord, votre sœur a eu des rapports sexuels peu de temps avant de

mourir, reprit Boris Corentin, en s'efforçant de rendre sa voix aussi neutre que possible, et en guettant les réactions d'Oriane de Beaumesnil.

Ce qui semble curieux, vu qu'elle se trouvait dans un pensionnat de jeunes filles, sans possibilité d'en sortir, *a priori*...

— Il y a toujours les professeurs, glissa Aimé Brichot, approuvé silencieusement par la jeune femme.

— Ce n'est sûrement pas un professeur qui lui a donné l'éphédrine dont Flutiaux a retrouvé des traces dans son corps, laissa tomber Corentin.

Il y eut un assez long silence. Comme Oriane semblait en effet tenir le choc, Boris décida qu'il pouvait asséner sa dernière révélation.

— Ce n'est pas le principal, soupira-t-il. Le docteur Flutiaux est formel là-dessus : Aurore a été étranglée AVANT d'être pendue dans la remise !

Cette fois, il vit Oriane se mordre violemment la lèvre inférieure, et il crut qu'elle allait éclater en sanglots. Ou se mettre à hurler à pleins poumons. Elle était devenue d'une pâleur inquiétante...

Finalement, au prix d'un énorme effort sur elle-même, elle parvint à se dominer, et un peu de couleur revint sur ses joues et ses lèvres.

— Mais pourquoi ? murmura-t-elle, d'une voix à peine audible. Pourquoi elle ?

Oriane parut soudain être frappée par une idée. Elle eut une sorte de frisson et Boris vit ses pupilles se dilater.

— Vous croyez que c'est lié à ce dont ma sœur parlait dans sa dernière lettre ? Le Fléau... cette chose honteuse dont elle parlait à mots couverts...

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un regard rapide et lourd, pour vérifier qu'ils pensaient la même chose.

Oui, de plus en plus probablement, la mort d'Aurore de Beaumesnil devait avoir un rapport étroit avec ces étranges rendez-vous des pensionnaires du Clos d'Astier chez le député Monpazier.

CHAPITRE IX



L'atmosphère était presque oppressante, à force de silence. Habitée aux bruits divers de la rue de Charonne, qui ne cessaient jamais complètement, même la nuit, Géraldine Hébert avait l'impression qu'il bourdonnait à l'intérieur même de sa tête, ce silence.

Il était près d'onze heures du soir, elle était allongée sur son lit, en slip et tee-shirt, et ne parvenait pas à fixer son attention sur les misères faites au *Cousin Pons*, de Balzac – auteur dans lequel elle s'était replongée pourtant avec délices depuis environ deux mois.

Pour le deuxième soir consécutif, le sommeil la fuyait obstinément. Mais, ce soir, contrairement à la veille, elle savait pourquoi.

Du point de vue de sa « couverture », la journée s'était pourtant très bien passée. Elle avait donné son premier cours d'histoire de l'art, à la classe des plus jeunes, et elle n'était pas mécontente de la manière dont elle s'était tiré des influences byzantines dans la peinture vénitienne du XV^e siècle...

Ses rapports avec les autres professeurs étaient plutôt satisfaisants, notamment avec Philippe Giraud, le prof de français-philos, qu'elle trouvait décidément sympathique et très divertissant, avec sa misogynie bougonne et grossièrement provocatrice.

Comme, en plus, elle n'avait pas croisé une seule fois Solange de

Viredieu, elle pouvait s'estimer satisfaite de cette première vraie journée au Clos d'Astier.

Seulement, il y avait le reste, c'est-à-dire les vraies raisons de sa présence ici.

Lorsqu'elle avait appelé Boris Corentin, profitant de ce que les filles étaient à l'étude, Aimé Brichot et lui se trouvaient encore à Évreux et s'approprièrent à aller dîner avec Oriane de Beaumesnil.

Dans un premier temps, Géraldine en avait ressenti comme un pincement de jalousie au creux de la poitrine. C'était sans doute idiot, mais imaginer son « Grand chef » en train de draguer son amie – ce qu'il n'allait sûrement pas manquer de faire, cet incorrigible destructeur d'innocences féminines ! – ne l'amusait pas du tout...

Mais ce sentiment tout instinctif avait été immédiatement balayé de son esprit, lorsque Corentin lui avait appris la nouvelle du jour.

L'assassinat par étranglement d'Aurore de Beaumesnil, maquillé ensuite en suicide.

Évidemment, comme Corentin et Brichot avant elle, Géraldine avait tout de suite établi un lien entre ce meurtre et l'étrange sortie des pensionnaires qu'elle avait surprise la veille au soir.

Du coup, elle avait passé le reste de la soirée, au réfectoire, puis au foyer de lecture – la télévision était bannie, au Clos d'Astier... – à observer attentivement les huit filles qui dormaient à l'Annexe.

Car il lui semblait impossible qu'elles puissent n'être au courant de rien. Donc, ces huit pensionnaires partageaient un secret, auquel était liée la directrice elle-même.

Un secret qui avait probablement abouti à l'assassinat pur et simple d'Aurore...

Géraldine referma le roman de Balzac sur lequel, décidément, elle n'arrivait pas à se concentrer, et le posa délicatement sur la petite table de chevet.

Au même moment, elle eut l'impression de percevoir un bruit, en provenance du dortoir situé à droite de sa chambre mitoyenne.

Non, pas vraiment un bruit : plutôt un soupir. Ou un gémissement.

Elle se dit que l'une des filles devait être en train de rêver, et avança la main pour éteindre sa lampe à abat-jour rose, du plus mauvais goût.

C'est alors que le soupir, ou le gémissement, se reproduisit, un peu plus fort, mais tout de suite interrompu net. Un peu comme si une autre personne avait plaqué sa main sur les lèvres de celle qui gémissait.

Intriguée, Géraldine quitta son lit et, pieds nus, se dirigea silencieusement vers la porte de communication. Elle en fit jouer la poignée avec le maximum de précautions et poussa très lentement le battant, jusqu'à avoir un espace

suffisant pour découvrir le dortoir.

Il comportait douze lits, six de chaque côté de l'allée centrale, séparés par de petits paravents de tissu orangé, qui pouvaient se plier et se déplier suivant les besoins. Le règlement stipulait qu'ils devaient être dépliés au moment de l'extinction des feux, sous le contrôle de la surveillante d'internat.

À cause des deux cartouches faiblement lumineux situés au-dessus de chacune des portes, et indiquant les issues de secours à emprunter en cas d'incendie, il ne faisait pas noir dans la grande pièce rectangulaire, et Géraldine pouvait assez bien distinguer les différents lits.

Ce qui fait qu'elle n'eut aucun mal à repérer que, dans la rangée de gauche, le quatrième lit était vide. Comme elle avait pris la peine de mémoriser le plan des deux dortoirs placés sous sa responsabilité, elle identifia tout de suite l'absente.

Julie Camay. Une petite blonde de dix-sept ans, au charme assez piquant, au corps gracile d'adolescente, et au sourire plutôt déluré.

Juste après, Géraldine perçut une sorte de remuement furtif, du côté du cinquième lit, côté droit cette fois, dont elle entendit les ressorts grincer légèrement.

Puis, de nouveau, le même petit gémissement plaintif, rapidement étouffé.

Un sourire se dessina sur les lèvres pleines de Géraldine. C'est bon, elle avait compris ce qui se passait.

La petite Julie – décidément aussi délurée que le laissait présager son sourire – était allée rejoindre sa petite « camarade de jeux » dans son lit. Et, ayant été pensionnaire durant une année scolaire, Géraldine se doutait très bien de quels jeux il pouvait s'agir... les ayant elle-même pratiqués avec beaucoup de bonheur, à l'époque.

Évidemment, elle était la dernière à pouvoir se permettre d'interrompre les deux adolescentes dans leur apprentissage des amours saphiques.

Simple solidarité « féminophile »...

Géraldine Hébert s'apprêtait à refermer tout doucement la porte du dortoir, lorsqu'elle s'interrompit net.

Machinalement, elle venait de déterminer qui était la partenaire érotique de la petite Julie, en fonction du plan du dortoir.

Et elle était tombée sur Nafissa Sidki.

Nafissa qui n'occupait cette place que depuis deux jours. Parce qu'elle venait d'un autre dortoir.

Elle avait été transférée de la fameuse Annexe.

En une fraction seconde, Géraldine Hébert redevint policier à part entière. Et elle comprit tout le parti qu'elle pouvait tirer de la jeune Libanaise, en la surprenant en pleine étreinte érotique avec la petite Julie, activité nocturne très sévèrement réprimée au Clos d'Astier.

Pourtant, Géraldine demeura encore un moment immobile, derrière la porte entrouverte. Moralement, l'idée qui lui était venue n'était pas jolie-jolie. Exercer une pression sur Nafissa, lui coller la trouille sous prétexte qu'elle se livrait à des jeux amoureux avec une autre fille, c'était très discutable. Et encore plus venant d'elle, Géraldine Hébert, « féminophile » inconditionnelle...

Seulement, d'un autre côté, elle ne retrouverait sans doute pas une aussi belle occasion d'apprendre ce qui se tramait certains soirs, dans la grange de Monsieur le député Arnaud Monpazier...

Géraldine mit donc ses scrupules de conscience dans sa poche, son mouchoir par-dessus, et s'avança résolument – mais silencieusement – vers le lit de la jeune Libanaise.

En d'autres circonstances, elle aurait trouvé charmant le tableau qu'elle découvrit, en franchissant le paravent. Et même franchement excitant.

La petite Julie était allongée sur le dos, sa chemise de nuit retroussée jusqu'aux épaules, les cuisses grandes ouvertes. À demi allongée entre celles-ci, Nafissa plongeait amoureusement sa langue au cœur du fin triangle doré qui ombrail délicatement l'intimité de sa partenaire. Sa chevelure noire s'étalait sur le ventre et le haut des cuisses de Julie, en une superbe corolle, formant contraste avec la blancheur satinée de la peau. En même temps, ses mains caressaient les seins menus de l'adolescente, en faisaient rouler les pointes tendues et roses entre ses doigts visiblement experts à ce jeu.

Les deux pensionnaires semblaient tellement enfouies dans leur plaisir que ni l'une ni l'autre n'entendit Géraldine arriver près d'elles.

Au dernier moment, cette dernière faillit se retirer sur la pointe des pieds, sans rien dire : ça lui serrait vraiment le cœur d'interrompre ce charmant badinage...

Seulement, il y avait l'enquête à mener ; et Boris Corentin lui pardonnerait difficilement d'avoir laissé passer une si belle « ouverture », pour des raisons bêtement sentimentales de solidarité « féminophile ». Ce fut cette dernière raison qui l'emporta chez Géraldine : décevoir Boris Corentin était au-dessus de ses forces.

Elle posa fermement sa main sur l'épaule de Nafissa Sidki, en disant à voix basse, pour ne pas risquer d'éveiller les autres pensionnaires :

— Ça suffit, maintenant, vos petites manigances ! Mademoiselle Sidki, veuillez me suivre dans ma chambre immédiatement ! Quant à vous, Mademoiselle Camay, je vous verrai plus tard...

Géraldine n'avait évidemment aucune raison de « cuisiner » la petite Julie, probablement ignorante de tout, mais celle-ci n'était pas obligée de le savoir...

En se voyant découverte, il se peignit sur les traits de l'adolescente une vraie terreur, qui serra le cœur de Géraldine. Si on lui avait dit qu'un jour, elle

se livrerait à la répression des amours saphiques... La police vous faisait décidément faire parfois de drôles de choses !

Au contraire de Julie, Nafissa resta parfaitement calme. Dans la pénombre, il sembla même à Géraldine que la Libanaise avait une sorte de petit sourire nettement ironique. En tout cas, elle avait l'air parfaitement tranquille, sûre d'elle-même et de son impunité.

— Passez devant ! lui ordonna Géraldine, en indiquant le chemin de sa chambre.

Nafissa entra et resta debout au milieu de la petite chambre, face à Géraldine, avec toujours son même air tranquille. Géraldine referma la porte et s'approcha de la jeune pensionnaire. Qui ne baissa pas les yeux devant elle, bien au contraire : elle semblait la défier.

— Asseyez-vous, Mademoiselle ! lui ordonna Géraldine, en désignant le lit.

Nafissa obéit, avec un petit sourire, s'installant en tailleur sur la couverture un peu rêche, d'un vilain marron. Comme par hasard, sa chemise de nuit de grosse toile se retroussa jusqu'au haut de ses cuisses pleines et délicatement cuivrées. Si bien que Géraldine dut faire un effort sur elle-même pour ne pas baisser les yeux jusque-là...

— Vous savez la punition qui est réservée aux pensionnaires se livrant à la débauche ? demanda Géraldine, en s'efforçant de prendre un ton sec.

— Le renvoi immédiat, Mademoiselle, répondit Nafissa avec le plus grand calme.

— Et ça ne vous effraie pas ?

— Je ne serai pas virée, répliqua la Libanaise avec beaucoup d'assurance.

— Et pourquoi non ?

— Parce que...

— Vous avez donc des appuis solides dans la maison, que vous soyez aussi sûre de vous ? tenta Géraldine, que le calme assez ironique de Nafissa commençait d'échauffer sérieusement. Vous pensez pouvoir empêcher Madame la Directrice de faire son devoir à votre égard ?

La Libanaise haussa les épaules, ce qui eut pour résultat de faire fugitivement apparaître le buisson noir et touffu de son intimité aux yeux de Géraldine, qui détourna la tête un peu trop vivement.

— Je vous dis que je ne serai pas virée, c'est tout, se contenta de répéter l'adolescente, d'un ton buté. Le comment du pourquoi, on s'en fiche !

— Non, on ne s'en fiche pas ! répliqua Géraldine, en s'efforçant de regarder la Libanaise dans les yeux, et surtout pas plus bas.

Elle décida brusquement de changer de tactique, de frapper là où on ne l'attendait pas.

— Et vous pensez que vos parents seraient heureux d'apprendre à quel genre d'activité nocturne vous vous livrez ici ? demanda-t-elle, d'un ton froid.

À la très brève lueur de panique qui venait de passer dans les yeux sombres de Nafissa Sidki, Géraldine comprit qu'elle avait touché un point sensible chez elle. Restait maintenant à l'exploiter au mieux...

D'ailleurs, Nafissa avait immédiatement retrouvé le contrôle d'elle-même.

— Madame la Directrice ne dira rien à mon père ! dit-elle sur un ton de défi.

« Donc, songea Géraldine aussitôt, c'est de son père qu'elle a peur... C'est là qu'il faut frapper ! »

— Madame la Directrice, peut-être pas... mais moi, rien ne m'empêche d'écrire à votre père, Mademoiselle Sidki ! dit-elle très calmement.

Pour le coup, la lueur de panique dura plus longtemps et les lèvres épaisses de la jeune Libanaise se mirent à trembler légèrement. Mais, cette fois encore, elle parvint à reprendre le contrôle d'elle-même.

— Si vous faites ça, je dirai que c'est faux ! cracha-t-elle, d'une voix déjà moins assurée. Je dirai que vous avez dit ça pour vous venger, parce que j'avais repoussé vos avances ! Ce sera ma parole contre la vôtre !

— Pas exactement, ma petite... fit Géraldine, d'un ton plus ironique, car elle sentait qu'elle prenait doucement l'ascendant sur Nafissa. Ce sera ta parole... contre les aveux de Julie Camay ! Tu es sûrement assez futée pour te rendre compte que, si on lui met suffisamment la pression, Julie va s'allonger... et pas comme elle l'était tout à l'heure, crois-moi !

Géraldine commençait à se détester, pour le rôle qu'elle jouait. Mais elle avait commencé, il fallait aller jusqu'au bout. D'autant qu'elle sentait la victoire se rapprocher.

— Vous ne ferez pas ça ! cria presque Nafissa, dont le visage était déformé par la lutte intense que s'y livraient la colère et la peur.

— Et pourquoi est-ce que je ne le ferais pas ? demanda Géraldine, de plus en plus calme.

Les traits de la Libanaise s'affaissèrent encore un peu plus et son teint devint grisâtre.

— Mais... Mais parce que... Parce que mon père est capable de me tuer pour ça ! Vous ne le connaissez pas !

À présent, l'adolescente était au bord des larmes, elle tremblait de tous ses membres, et Géraldine, consciente de la torturer, faillit tout arrêter. Mais, à ce moment précis, Nafissa commit une erreur.

Son visage changea brusquement. Il redevint d'abord très calme, puis une lueur trouble s'alluma dans ses grands yeux noirs et un petit sourire égrillard étira ses lèvres pulpeuses et légèrement brillantes.

La Libanaise se leva lentement du lit, s'avança jusqu'à Géraldine et se

blottit contre elle, en ayant bien soin d'écraser sa lourde poitrine contre la sienne, et tentant de glisser un genou entre ses jambes jointes.

— On pourrait peut-être s'arranger toutes les deux... murmura-t-elle tout près de son oreille.

Géraldine réagit avec d'autant plus de violence que la chaleur de ce corps élastique contre le sien la troubla immédiatement. Elle saisit Nafissa par les épaules, afin de la repousser. Puis, sans même réfléchir à son geste, elle la gifla à toute volée, à pleine force.

L'adolescente ne cria pas. La joue écarlate, elle contempla Géraldine avec une intense stupéfaction. Puis, d'un coup, elle se laissa tomber sur le lit, derrière elle. Et, le corps recroquevillé, elle éclata en sanglots.

Géraldine s'assit au bord du lit et, très doucement, caressa les longs cheveux bruns de l'adolescente en larmes. Bien décidée à exploiter son avantage.

— Arrête de pleurer, Nafissa, ça ne sert à rien, lui dit-elle doucement, presque tendrement. Et puis, en y réfléchissant, il y a peut-être un moyen pour que cette histoire reste strictement entre nous...

La Libanaise s'arrêta net de pleurer, et tourna ses yeux rougis vers Géraldine.

— Un moyen ? répéta-t-elle stupidement. Quel moyen ? Vous voulez que je...

— Non, je ne veux pas ce que tu penses ! la coupa Géraldine, avec un sourire. Même si tu es très jolie...

« Attention : pente dangereuse ! », songea-t-elle aussitôt. Et elle changea complètement d'angle d'attaque :

— Tu avais l'air bien sûre de toi, tout à l'heure, quand tu disais que Madame de Viredieu n'avertirait pas tes parents. Ça semblait vouloir dire que tu avais un moyen de pression sur elle, je me trompe ?

Nafissa Sidki retrouva aussitôt son air méfiant, un brin surnois même. Géraldine comprit que c'était à elle de s'avancer un peu plus, si elle ne voulait pas que l'adolescente se renferme dans sa coquille.

— Est-ce que, par hasard, ce moyen de pression aurait à voir avec les petites virées nocturnes que font certaines filles de l'Annexe, à l'extérieur du Clos d'Astier, sous la conduite de notre chère directrice ? demanda-t-elle, en maintenant Nafissa sous le feu de son regard émeraude.

Un air de stupeur incrédule se peignit sur les traits de l'adolescente. Qui, sous le coup de cette stupeur, se trahit bêtement.

— Mais... Mais comment vous êtes au courant de ça ? bafouilla-t-elle.

Géraldine faillit pousser un cri de victoire : enfin, elle tenait Nafissa ! Elle la prit doucement par les épaules et plongea ses yeux dans les siens :

— Maintenant, ma petite chérie, il vaudrait mieux que tu me racontes tout,

à propos de ces petites soirées. Et, moi, de mon côté, j'oublierai instantanément que je t'ai trouvée ce soir au lit avec Julie...

Alors, après une ultime hésitation, que Géraldine put lire sur son visage, Nafissa se mit à parler d'une voix sourde. Et raconta tout ce qui se passait durant les soirées privées qui avaient lieu régulièrement, dans la grange aménagée de la propriété voisine du Clos d'Astier.

Dix minutes plus tard, Géraldine Hébert savait tout à propos des orgies organisées par le député Monpazier – dont Nafissa semblait réellement ignorer l'identité – et par celui qu'elle avait appelé le Fléau.

— J'ai l'impression que c'est lui, le vrai patron, là-dedans, avait précisé la Libanaise. Quand il dit quelque chose, les autres ont tendance à filer doux...

Mais, comme pour le député, elle fut incapable de donner son nom, ni même son prénom.

Géraldine Hébert jubilait de tout ce qu'elle venait néanmoins d'apprendre de la bouche de Nafissa. Il lui restait maintenant à aborder le cœur de l'affaire.

La mort d'Aurore de Beaumesnil.

— Est-ce que tu as participé à la soirée qui a eu lieu la nuit où Aurore s'est suicidée ? demanda-t-elle, sur un ton aussi détaché que possible.

Il lui semblait inutile, au moins pour l'instant, d'apprendre à l'adolescente qu'Aurore avait en réalité été assassinée, comme Boris Corentin le lui avait appris.

— Non... non... Je n'y étais pas... répondit Nafissa, mais d'une voix tellement incertaine que Géraldine comprit aussitôt qu'elle mentait.

Après quelques secondes d'hésitation, passées à scruter le regard de Nafissa, elle décida de s'avancer carrément en terrain découvert. En se disant, pour se donner du courage, que c'était sûrement ce qu'aurait fait Boris Corentin, s'il s'était trouvé à sa place en ce moment.

— Nafissa, tu es en train de me mentir, dit-elle doucement. Et tu mens parce que tu as peur de quelque chose... ou de quelqu'un. Dis-moi la vérité : tu étais présente à cette soirée, n'est-ce pas ? Et Aurore l'était aussi !

La Libanaise tenta une nouvelle fois de se dérober :

— Non, non... je vous jure que je n'y étais pas ! Et puis, pourquoi est-ce qu'une simple surveillante temporaire comme vous s'intéresse à tout ça, d'abord ?

Géraldine Hébert ne répondit pas tout de suite. Parce qu'elle hésitait sur la conduite à tenir. Finalement, après avoir pris une profonde inspiration, elle décida de brûler ses vaisseaux et d'abattre sa carte maîtresse :

— C'est parce que je ne suis pas une simple surveillante temporaire, comme tu dis si bien...

Nafissa la regarda d'un air étonné :

— Ah bon ? Et vous êtes quoi, alors ?

— Tu es capable de garder un secret ? demanda Géraldine, en posant sa main sur l'épaule dénudée de l'adolescente. Comme moi, je vais être capable de garder le tien...

— Si c'est votre secret à vous, alors oui ! répondit Nafissa, de plus en plus conquise par Géraldine.

— Je suis lieutenant de police, murmura Géraldine. Je suis ici pour enquêter secrètement sur les causes *réelles* de la mort d'Aurore de Beaumesnil...

Les grands yeux noirs de la jeune Libanaise s'écarquillèrent de surprise :

— Les causes réelles ? Est-ce que ça veut dire qu'Aurore ne s'est pas suicidée ? Qu'elle a été...

Géraldine fit un geste vague, qui pouvait signifier que l'on aborderait cette question plus tard.

— Tu comprends pourquoi il faut tout me dire, à propos de cette soirée, Nafissa... murmura-t-elle. Car tu y étais, n'est-ce pas ? Et Aurore aussi...

— Oui, on y était toutes les deux, souffla l'adolescente, cette fois définitivement acquise à Géraldine. Mais pour cette pauvre Aurore, c'était la première fois...

Et elle raconta comment, sur le point d'être sodomisée par le Fléau, Aurore avait paniqué et s'était enfuie de la grange, entièrement nue.

— Et après ? demanda Géraldine, en essayant de cacher son excitation. Qu'est-ce qui s'est passé après ?

— Le Fléau a dit à tout le monde de ne pas bouger, qu'il s'occupait de régler le problème. Il est revenu environ une demi-heure après, peut-être un peu moins, en disant qu'Aurore était introuvable, et que ça n'avait pas d'importance, qu'elle se calmerait bien toute seule. Là-dessus, la soirée s'est rapidement terminée et la directrice nous a ramenées à l'Annexe. Aurore n'était pas dans son lit...

— Tu m'as bien dit qu'elle était sortie de la grange entièrement nue ? se fit préciser Géraldine, dont le cerveau tournait à six mille tours/minute.

— Oui, pourquoi ?

— Pour rien... c'est un détail...

Un détail, peut-être, mais capital. Car Géraldine savait qu'Aurore de Beaumesnil avait été retrouvée par le jardinier, pendue... et vêtue de sa chemise de nuit !

Par conséquent, c'était une preuve de plus que la pauvre fille ne s'était pas suicidée sur le coup de l'affolement. En revanche, l'Annexe étant vide à ce moment-là, on pouvait très bien imaginer que le mystérieux Fléau, après avoir étranglé sa victime, soit allé chercher sa chemise de nuit au dortoir, afin de rendre la thèse du suicide plus plausible aux yeux des inévitables enquêteurs.

Ce qui signifiait qu'il avait assez d'intelligence psychologique pour comprendre que, par une sorte d'étrange pudeur *post mortem*, jamais une adolescente ne se suiciderait nue, sachant que son corps serait offert à tous les regards, lorsqu'on la découvrirait.

De l'intelligence psychologique, mais aussi un redoutable sang-froid. Dénotant, peut-être, une certaine habitude de la mort violente, de l'assassinat...

— Et maintenant ? Qu'est-ce qu'il va se passer ? demanda Nafissa, après un long moment de silence.

Géraldine Hébert sortit de ses réflexions et regarda la jeune Libanaise avec un sourire qui se voulait rassurant :

— Pour toi, rien. Tu vas retourner tranquillement te coucher... après avoir tranquilisé cette pauvre Julie ! Et, à partir de demain, tu vas te comporter exactement comme si notre conversation de ce soir n'avait jamais eu lieu. N'oublie pas que tu m'as juré le secret le plus absolu...

— Je n'ai qu'une parole ! répliqua Nafissa, avec une certaine fierté dans la voix.

Elle était déjà debout et commençait à se diriger lentement vers la porte communiquant avec son dortoir, lorsque Géraldine l'interpella :

— Ah ! dis-moi, Nafissa, une dernière chose : qu'est-ce qui t'es passé par la tête, tout à l'heure, d'essayer d'acheter mon silence en me draguant ?

La Libanaise revint vers elle, d'une démarche un peu plus chaloupée.

— Je me suis dit que j'avais ma chance : j'ai tout de suite vu que vous étiez *comme ça*...

— Comment *comme ça* ? demanda Géraldine, qui avait déjà compris ce qu'elle voulait dire.

— Ben... que vous aimiez les filles, quoi ! Ça se voyait, à votre manière de nous regarder...

Géraldine se promit aussitôt de se surveiller davantage, lorsqu'elle se retrouverait au milieu d'un essaim de jolies adolescentes...

Nafissa se rapprocha encore d'elle, presque à la toucher. Elle eut un petit sourire gêné et murmura, en baissant les yeux :

— Mais ce n'était pas que du calcul, croyez pas... En fait, je vous trouve très belle et ça n'aurait pas été très dur pour moi d'aller jusqu'au bout avec vous...

Lorsqu'elle releva les yeux, ils brillaient d'une lueur nouvelle et assez trouble.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle dans un souffle, la voix un peu plus rauque, si vous voulez... maintenant...

En un mot, la jeune Libanaise s'offrait. Géraldine, qui la trouvait vraiment

jolie et sensuelle, se sentit un petit pincement au cœur. Mais, avec un certain héroïsme – jugea-t-elle... – elle repoussa la tentation :

— Peut-être, un jour... quand tout sera fini... si on se retrouve ailleurs qu'ici... murmura-t-elle, avec une nuance de regret dans la voix.

Puis, elle embrassa doucement Nafissa au coin des lèvres et la poussa gentiment vers la porte. L'adolescente eut un gros soupir de déception, avant de quitter la chambre...

Dès qu'elle fut seule, Géraldine se précipita sur son téléphone portable afin d'appeler Boris Corentin. Elle faillit balancer l'appareil à travers la pièce en constatant que sa batterie était complètement à plat.

En se maudissant d'avoir oublié son chargeur rue de Charonne, elle décida qu'il était plus prudent d'attendre le lendemain, pour appeler son « Grand chef » depuis l'un des postes fixes du Clos d'Astier.

Géraldine se coucha, mais fut assez longue à s'endormir, à cause de la question qui taraudait son esprit.

Quelle pouvait bien être l'identité de l'assassin d'Aurore de Beaumesnil ?
Qui était le Fléau ?

CHAPITRE X



Par sa vitre à demi ouverte, Boris Corentin présenta sa plaque au policier de faction, à l'entrée du parking du commissariat :

— Je suis le commandant Corentin, j'ai rendez-vous avec le commissaire divisionnaire Cadouin.

Le planton rectifia la position et ouvrit la barrière, en précisant avec un sourire teinté de respect :

— Le bureau de Monsieur le divisionnaire est au premier étage, commandant...

Le commissaire divisionnaire Cadouin était le patron de ce commissariat du Grand Ouest parisien[11], dont dépendait le Clos d'Astier. C'est donc lui qui avait supervisé l'enquête faite à propos de la mort d'Aurore de Beaumesnil.

Deux heures plus tôt, Boris Corentin se trouvait dans le bureau de Charlie Badolini, au 36 quai des Orfèvres. Afin de mettre le patron de la Brigade mondaine au courant de ce que leur avait appris l'autopsie de la disparue.

— Effectivement, avait grommelé le commissaire divisionnaire, tout ça commence à sentir un peu mauvais. Je m'explique mal comment vos collègues locaux ont pu boucler leur enquête sans s'apercevoir de rien !

— Sans parler du médecin qui a signé le permis d'inhumer, avait ajouté

Corentin, un certain Docteur Favart. D'après Flutiaux, n'importe quel interne moyennement doué aurait dû remarquer que les marques de strangulation, sur le cou de la victime, indiquaient qu'elle avait été étranglée à mains nues, et non par la corde. C'est bien pourquoi, à ce stade, je crois qu'il est nécessaire pour nous d'entrer en contact avec nos collègues, histoire de tirer ça au clair...

— Je vais tout de suite appeler Cadouin, mon homologue sur place, avait décidé Charlie Badolini, en empoignant son téléphone.

L'affaire avait été réglée en moins d'une minute. Boris Corentin avait été un peu surpris d'apprendre qu'il serait reçu par le commissaire divisionnaire en personne.

— Moi, ça ne m'étonne pas tant que ça, avait soupiré Badolini. J'ai un peu fréquenté Cadouin, dans le temps, quand il était encore au 36. C'est le genre de type qui se shoote à l'autorité et au pouvoir. Le genre qui veut toujours tout régenter, tout régler, tout superviser lui-même. Pas un commode, quoi... Mais un excellent flic, cela dit. Vous y allez avec Brichot ?

— Non, il reste ici pour fouiller un peu dans la vie de cette Solange de Viredieu, qui ne m'a pas l'air tout à fait blanc-bleu, répondit Corentin. Mémé est en train de remonter patiemment dans son passé...

— Bon, d'accord, allez-y seul. Mais vous verrez ce que je vous dis : Cadouin, c'est pas un commode...

C'est ce que Boris Corentin s'apprêtait à vérifier, en pénétrant dans le bâtiment, assez laid, abritant les services de police. Escorté par un jeune capitaine à la mine sympathique et ouverte, il parvint rapidement jusqu'au bureau du commissaire divisionnaire.

— Entrez ! tonna une voix très grave, après que le capitaine Sigaut eut frappé à la porte.

Corentin découvrit un homme à la forte stature dont, effectivement, le visage carré respirait l'énergie et ne donnait pas tellement envie de plaisanter avec son propriétaire. Le visage en question s'éclaira d'un sourire :

— Commandant Corentin, je suppose ? Bienvenu chez nous ! Entrez et asseyez-vous... Sigaut : je n'y suis pour personne pendant une demi-heure ! faites barrage, mon petit vieux...

— Merci, Monsieur le divisionnaire, dit Corentin, en prenant place dans l'un des trois fauteuils passablement fatigués, situés en avant du bureau.

— Alors, comme ça, il paraîtrait que ce vieux brigand de Badolini et vous auriez besoin de mon aide ?

C'était en effet comme une demande d'aide que Charlie Badolini avait présenté la chose, par téléphone...

— En quelque sorte, oui, répondit prudemment Corentin. Il se trouve que, presque par hasard, nous avons été amenés à nous intéresser à une affaire déjà traitée par vos soins et à y trouver des éléments... discordants. Il a semblé

normal, et conforme, à Bab... à Monsieur le divisionnaire Badolini que je vienne vous en rendre compte.

— Eh bien, je vous écoute, mon petit vieux !

Tout en se disant que le commissaire Cadouin paraissait croire n'être entouré que de « petits vieux », Boris Corentin entreprit de lui exposer toute l'affaire Beaumesnil, aussi succinctement et clairement que possible. Tout en parlant, il sentait peser sur lui, presque physiquement, le regard incroyablement aigu et pénétrant du divisionnaire.

En réalité, Boris choisit de ne pas parler, pour l'instant, du rôle tenu par Géraldine Hébert au Clos d'Astier : comme elle opérait en secret et sur le territoire relevant de l'autorité de Cadouin, ça risquait d'avoir un peu de mal à passer. On verrait ça plus tard...

Lorsqu'il se tut, le visage du commissaire divisionnaire était aussi impassible qu'au début de l'entretien. Corentin se dit que soit il était très fort, soit il se fichait éperdument de ce qu'il venait d'entendre.

Comme le silence se prolongeait, il ajouta :

— Je crois qu'il ne serait pas inutile que je rencontre le docteur Favart, qui a signé le permis d'inhumer, ainsi que ceux de vos subordonnés qui ont...

— Pas la peine ! le coupa nettement le commissaire Cadouin. Je me suis occupé moi-même de cette affaire. C'est bien pourquoi je suis très surpris, pour ne pas dire plus, par ce que vous prétendez avoir découvert.

— Vous-même, Monsieur le divisionnaire ? fit Boris, en forçant un peu son étonnement. C'était pourtant une affaire banale qui ne...

— J'avais mes raisons ! le coupa sèchement, presque brutalement le commissaire. Mais il se radoucît aussitôt et ajouta : — En réalité, il se trouve que je connais personnellement Madame de Viredieu, la directrice du Clos d'Astier. J'étais très ami avec son défunt mari, et elle m'a demandé comme une faveur de venir en personne.

— Et, pour ce qui concerne le docteur François Favart, il me semble que nous...

— Le docteur Favart est un médecin dont la compétence est hors de doute ! le coupa de nouveau Cadouin, avec la même sécheresse brutale. Certainement autant que votre... Flutiaux, c'est bien ça ? Non, voyez-vous, j'ai vraiment du mal à croire à votre petit scénario, cette histoire d'orgies et d'assassinat maquillé en suicide... Et puis, en ce qui concerne les prétendues orgies, vous reconnaîtrez qu'il ne s'agit que d'une pure supposition de votre part. Assez imaginative, je le reconnais, mais d'une absolue gratuité.

— Il y a tout de même la lettre d'Aurore de Beaumesnil à sa sœur aînée... glissa Corentin.

Évidemment, comme il avait choisi de ne pas, pour l'instant, évoquer le rôle de Géraldine Hébert, il ne pouvait pas parler au commissaire de ce qu'elle

avait vu, l'avant-veille au soir, au Clos d'Astier. D'autre part, il comprenait très bien que, étant responsable de l'enquête initiale, le commissaire Cadouin répugnait à se déjuger : c'était humain...

Cela dit, s'il voulait avancer, il allait bien falloir révéler à son interlocuteur le rôle joué par Géraldine et l'informer de ce qu'elle avait découvert. Ce qui revenait à mettre en cause le député Monpazier, avec lequel, certainement, Cadouin entretenait, de par leurs fonctions respectives, des rapports réguliers. Pas gagné d'avance...

Boris Corentin s'apprêtait donc à parler de sa jeune coéquipière et de son entrée au Clos d'Astier, lorsque le commissaire Cadouin ajouta, d'un ton sans réplique :

— Et puis, pour être très franc avec vous, et même un peu cynique, si vous voulez, je ne vois pas pourquoi vous faites tant de foin pour une écolière fugueuse et droguée qui, probablement sous le coup de la panique, ou de je ne sais quoi d'autre, a décidé d'en finir !

Du coup, Boris Corentin referma la bouche et garda le silence à propos de Géraldine. D'abord parce que le ton presque agressif du commissaire venait de lui faire comprendre qu'il ne parviendrait pas à le convaincre de la justesse de ses vues, et encore moins de lui accorder son soutien logistique.

Mais aussi parce que, de façon plus obscure, quelque chose dans les propos de Cadouin avait fait naître en lui une sorte de malaise diffus.

Dont, pour le moment, il ne parvenait à déterminer ni la nature ni la cause. Mais qui persistait...

CHAPITRE XI



La grosse serviette éponge glissa entre les cuisses nues, à la peau naturellement mate, avant de remonter lentement vers le mince triangle noir et frisé.

Marie-Pierre Sanderos prenait tout son temps pour sécher son corps entièrement nu. De même qu'elle était restée plus d'une heure dans son bain ; jusqu'à ce que l'eau ne soit plus assez chaude, en fait.

Elle se disait que c'était toujours ça de pris sur l'interminable ennui qui l'attendait, jusqu'au moment où, le soir venu, il serait temps d'aller se coucher. Comme il était à peine midi, autant dire que cette délivrance apportée par le sommeil n'était pas encore pour tout de suite...

Depuis exactement trois jours et trois nuits que ce satané Boris Corentin l'avait consignée chez elle, la surveillante d'internat du Clos d'Astier avait l'impression qu'elle allait virer folle. Pour une hyperactive dans son genre, tourner entre les murs de son petit appartement sans pouvoir s'en échapper était une véritable torture.

Mais comment faire autrement ? Lorsqu'ils avaient débarqué chez elle, lundi matin, Boris Corentin et son petit coéquipier maigrichon avaient été parfaitement clairs : soit elle coopérait avec eux, soit sa vieille histoire de *deal* de drogue à des lycéens ressortait des placards.

Marie-Pierre Sanderos s'était dit, à ce moment-là, qu'elle avait eu assez de mal à se refaire une virginité, pour la laisser voler en éclats aussi stupidement. Mieux valait se mettre au vert pendant une semaine ou deux et, ensuite, avoir définitivement la paix...

Seulement, ça, ce beau raisonnement, c'était il y a trois jours. Alors que, maintenant, elle devenait littéralement enragée. Elle virait claustro grave.

« Il faut absolument que je trouve un moyen pour me tirer d'ici, songea-t-elle, en continuant de sécher machinalement son corps généreux, à la volupté à fleur de peau. Et merde pour ce qui arrivera après ! Sinon, c'est des coups à me foutre par la fenêtre... »

Si encore il n'y avait eu que l'enfermement ! Seulement, en plus de ça, il fallait supporter la présence de son « ange gardien ». C'est-à-dire du flic que Corentin lui avait imposé et qui ne quittait pas l'appartement d'une seconde. Ou plutôt qui le quittait au bout de douze heures, mais pour être immédiatement remplacé par un autre. En plus, Marie-Pierre ne savait pas s'ils s'étaient passé le mot, mais ils étaient tous aussi tartes et muets les uns que les autres.

À part celui qui était arrivé ce matin, sur les coups de huit heures, pour relever son collègue de nuit. Exceptionnellement, celui-ci était jeune, plutôt mignon, bien foutu et d'un abord agréable. D'ailleurs, il ne...

Occupée à sécher sa lourde poitrine, aux larges aréoles brunes, Marie-Pierre Sanderos suspendit son geste, frappée par l'idée qui venait de lui traverser le cerveau.

Et si elle était là, la solution ?

Dès qu'ils avaient été seuls dans l'appartement, Marie-Pierre avait tout de suite remarqué – avec cet instinct sûr des femelles hautement inflammables – que le jeune policier la regardait avec des yeux différents des autres.

En fait, ce qu'elle avait lu dans ses prunelles pâles, c'était ce désir particulièrement ardent, concentré pour ainsi dire, qui embrase le regard des hommes trop timides pour l'exprimer autrement.

Qu'est-ce qui l'empêchait de souffler sur ces braises ? De rendre fou de désir ce gentil jeune homme, histoire d'endormir sa méfiance ? Et, ensuite, à la première occasion, de lui fausser compagnie ?

Comment s'y prendre pour lui échapper ? On verrait ça le moment venu. Pour l'instant, ce qu'il fallait, c'était le ligoter. Avec des liens invisibles, immatériels, mais d'autant plus solides pour ça.

Les liens du désir charnel.

Marie-Pierre jeta la serviette sur le bord de la baignoire et alla se placer devant le grand miroir qui occupait presque tout le chambranle de la porte.

De ses mains en coupe, elle soupesa ses seins lourds, mais d'une fermeté parfaite. Elle en agaça les mamelons du bout de l'ongle, afin de les faire

saillir.

Puis, elle lissa la fine toison, impeccablement taillée, de son ventre plat. Enfin, pivotant d'un quart de tour sur elle-même, elle admira complaisamment la cambrure de ses reins, ses jambes très longues et, entre les deux le renflement charnu de sa croupe parfaitement ronde.

Elle s'adressa un sourire de conquérante dans le miroir : elle se sentait prête pour engager la bataille. Elle enfila son peignoir éponge rose, en prenant soin de nouer la ceinture assez lâchement, de façon à ce que ses seins apparaissent dans le bâillement du décolleté au moindre de ses mouvements. Puis, elle empoigna le petit flacon de vernis à ongle qui trainait sur la plaquette en verre du lavabo et ouvrit la porte de la salle de bain d'un geste décidé.

Le lieutenant Antoine Rollaud était installé dans un coin du canapé de cuir crème et tenait un livre ouvert dans les mains. Marie-Pierre Sanderos se dit qu'il ne devait pas avoir plus de 25 ou 26 ans. Et que, avec ses cheveux blonds très fins et son air un peu rêveur, il était vraiment mignon : elle n'aurait pas trop à se forcer...

Dès qu'il entendit la porte, le lieutenant Rollaud releva la tête. Lorsqu'il découvrit la jeune femme brune en peignoir, et qu'il aperçut la naissance d'un sein opulent par l'échancrure de celui-ci, il devint tout rouge et son regard se mit à briller, derrière ses petites lunettes ovales.

Il rabaissa rapidement la tête vers son livre, mais Marie-Pierre se dit que le mal était fait.

Elle s'avança jusqu'à la table basse, en acier et verre fumé, juste devant le canapé. Un coup d'œil sur la couverture lui apprit que le jeune lieutenant était plongé dans la lecture des *Poèmes saturniens* de Verlaine. La poésie : une excellente entrée en matière, pour rompre la glace...

— Tiens ! je ne savais pas qu'il y avait des amateurs de poésie, dans la police ! roucoula-t-elle, en lui lançant un long regard par en dessous.

Rollaud rougit de plus belle et referma précipitamment son livre, qu'il posa à côté de lui.

— C'est un bon moyen d'évasion... bafouilla-t-il, en remontant machinalement ses lunettes.

Marie-Pierre le regarda avec un air de reproche peiné :

— Lieutenant, vous êtes cruel avec moi ! Venir me parler d'évasion en ce moment...

Du coup, Antoine Rollaud vira au cramoisi. Il ouvrit la bouche pour s'excuser, mais il n'en sortit qu'un gargouillis inintelligible.

Sans transition, Marie-Pierre Sanderos ferma à demi les paupières et, en bombant le torse, se mit à réciter d'une voix extatique :

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant

D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,

Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même

Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Marie-Pierre rouvrit lentement les yeux et sourit au jeune policier :

— Et vous, Antoine – vous permettez que je vous appelle Antoine, n'est-ce pas ? –, est-ce que vous l'avez trouvée, cette femme qui vous aime et vous comprend ?

— Je... Non, je suis encore célibataire... réussit-il à répondre, sans se rendre compte que son regard restait comme vissé à la poitrine à demi visible de sa « prisonnière ».

— De toute façon, je ne me fais pas de souci pour vous, poursuivit Marie-Pierre : mignon comme vous êtes, vous devez avoir pas mal de filles qui n'attendent qu'un signe de vous pour se glisser dans votre lit !

Antoine Rollaud ne répondit rien. Pour la bonne raison qu'il venait subitement de se transformer en statue.

Car Marie-Pierre, tout en parlant, avait débouché son flacon de vernis rouge vif. Puis, avec beaucoup de naturel, elle avait posé son pied droit sur le rebord de la table basse, afin de se peindre les ongles.

Naturellement, le peignoir s'était largement ouvert et découvrait sa jambe jusqu'au sombre triangle de son intimité, sans qu'elle paraisse s'en apercevoir. Comme, en plus, elle était penchée en avant, c'est l'intégralité de sa poitrine qu'elle dévoilait à son gardien.

Antoine Rollaud avala deux ou trois fois sa salive, avant de parvenir à dire, d'une voix presque implorante :

— Mademoiselle Sanderos, je...

— Oh ! je vous en prie : appelez-moi Marie-Pierre, ce sera plus gentil ! Ou même juste Marie, si vous préférez...

— Mademoiselle, reprit le malheureux, je crois que vous devriez aller vous habiller. Ou alors, retourner dans la salle de bain pour vous faire les ongles...

Avec une confusion parfaitement jouée, Marie-Pierre parut s'apercevoir enfin du désordre de sa tenue.

— Mon dieu ! mais je suis en train de m'exhiber sous vos yeux comme une vraie petite innocente ! s'exclama-t-elle, en reposant son pied par terre... mais sans refermer le décolleté du peignoir. Voilà ce que c'est, de vivre toute seule : on prend des habitudes...

Elle fit mine de se diriger vers la salle de bain. Arrivée à la porte, elle se retourna et désigna le flacon de vernis, qu'elle avait intentionnellement laissé sur la table basse :

— Antoine, vous seriez un amour de bien vouloir me l'apporter : vous me

mettez vraiment les idées à l'envers, vous, alors !

Machinalement, sans prendre conscience de son état, le lieutenant Rollaud se leva, attrapa le flacon et se dirigea vers Marie-Pierre. Qui put ainsi vérifier ce dont elle se doutait déjà fortement.

À savoir que le pantalon du jeune homme était déformé sur le devant par la considérable érection que son petit numéro avait provoquée chez lui.

Elle baissa ostensiblement le regard vers cette grosse bosse incongrue et eut un petit sourire trouble.

— Antoine, vous êtes un vilain ! minaуда-t-elle, d'une voix de petite fille timide. C'est très gênant, pour une jeune femme, de se retrouver face à ça ! Et, en même temps, c'est aussi assez flatteur...

Et, pour mieux faire comprendre à quoi elle faisait allusion, elle effleura la grosse bosse du dos de la main. Ce qui produisit une véritable décharge électrique dans tout le corps du pauvre lieutenant, dont les tempes se couvrirent instantanément d'une fine transpiration.

— Finalement, je crois que je vais plutôt aller m'habiller, on verra les ongles plus tard, décréta Marie-Pierre, à laquelle son petit numéro d'allumeuse commençait également à faire de l'effet. Je crois que ça sera plus prudent, avec vous, espèce de méchant garçon !

Elle se dirigea vers la chambre, qui donnait directement dans le salon. Elle se retourna vers Antoine Rollaud, avec un sourire enjôleur et une œillade canaille :

— Je laisse la porte ouverte, pour que vous puissiez m'empêcher de sauter par la fenêtre !

D'un simple mouvement d'épaules, en plein dans le cadre de la porte ouverte, elle se débarrassa de son peignoir, sans cesser de sourire. Puis, elle ajouta, d'une voix rauque :

— Du reste, si vous préférez exercer sur moi une protection rapprochée – c'est bien comme ça qu'on dit, chez vous ? – je ne peux pas vous en empêcher...

Et elle se retourna, afin de prouver au jeune lieutenant que son côté « pile » valait bien son côté « face ».

Lorsqu'elle entendit le souffle court d'Antoine Rollaud juste dans son dos, Marie-Pierre Sanderos sut qu'elle avait remporté la première manche...

Un large sourire sur ses lèvres pleines, elle se retourna et ouvrit les bras, les reins cambrés pour faire ressortir la masse soyeuse de ses seins aux pointes dardées.

Antoine Rollaud se précipita sur ce corps nu et offert et l'étreignit avec une vigueur que Marie-Pierre trouva plutôt prometteuse.

Aussi prometteuse que la grosse barre de chair dure qui, à travers le pantalon de son partenaire, venait de s'incruster dans son ventre plat...

Une vingtaine de minutes plus tard, Marie-Pierre ronronnait doucement, lové contre le corps musclé de son nouvel amant. Elle caressait sa poitrine imberbe, s'amusant à agacer ses petits mamelons du bout de l'ongle, ce qui le faisait tressaillir à chaque fois.

— C'était merveilleux, tu sais ? soupira-t-elle, d'une voix de femme comblée et reconnaissante. Il y avait très longtemps que je n'avais pas joué aussi fort. J'en avais tellement besoin ! Ah ! ça, on peut dire que tu as ce qu'il faut pour rendre une femme folle d'amour, toi !

Et, joignant le geste à la parole, elle enroula ses doigts autour de la verge assoupie d'Antoine.

Mais elle les retira très vite. Elle n'avait pas du tout envie que ce jeune crétin retrouve de la vigueur et qu'il veuille « remettre le couvert ».

Car, contrairement à ce qu'elle prétendait, Marie-Pierre avait constamment gardé la tête froide, pendant qu'Antoine lui « bouloittait l'abricot », comme elle disait parfois, avec ses copines, puis quand il l'avait pénétrée, à grands coups de reins fébriles et un peu maladroits.

Bien sûr, elle lui avait servi le grand jeu des soupirs, des gémissements, des suppliques et des cris, mais sans ressentir le moindre début de plaisir.

Maintenant, dans la phase de repos, elle jouait les femelles comblées, et donc soumises au mâle victorieux, tandis qu'Antoine arborait un petit sourire mi-ravi, mi-faraud, comme en ont presque toujours les hommes qui croient avoir fait jouir une femme.

Et c'était exactement à cela que Marie-Pierre voulait en arriver avec son gôlier. Jugeant qu'il était désormais « à sa main », elle décida de passer à l'offensive.

Elle se redressa sur un coude, embrassa légèrement son amant au coin des lèvres et lui demanda, d'un ton à la fois humble et comblé :

— Est-ce que mon étalon chéri veut que j'aille lui chercher quelque chose à boire à la cuisine ? Oh ! Dis oui : ça me ferait tellement plaisir de jouer à être ta servante soumise !

Le jeune lieutenant eut un sourire parfaitement niais, dégoulinant de condescendance virile, et répondit sur un ton de grand seigneur :

— Eh bien ! d'accord : va donc me chercher une bière, si tu en as...

Marie-Pierre sortit du lit et quitta la chambre. Dès qu'elle fut hors de la vue d'Antoine, elle se dirigea vers la petite entrée. Là, elle saisit le buste de bronze que son avant-dernier « fiancé » avait oublié de remporter avec lui, le jour où elle l'avait flanqué à la porte.

Puis, le cœur battant de ce qu'elle s'apprêtait à faire, elle revint vers la chambre...

Dix minutes plus tard, vêtue d'un jean, d'une chemise blanche et d'une veste bleue marine, Marie-Pierre Sanderos dévalait l'escalier de son

immeuble.

En se demandant si elle n'avait pas abattu avec trop de force le buste de bronze sur le haut du crâne de son gardien.

Gardien qu'elle avait abandonné, sans connaissance, affalé au pied de son lit.

Pour la suite, après avoir hésité entre plusieurs options, Marie-Pierre avait finalement pris sa décision.

Elle allait foncer droit au Clos d'Astier et raconter tout, absolument tout, y compris sa vieille affaire de drogue, à Solange de Viredieu. Et en la suppliant, à genoux s'il le fallait, de la garder malgré tout.

Comme ça, le chantage dont la menaçait Boris Corentin n'aurait plus lieu d'être et elle serait tranquille.

Pour que son plan réussisse, Marie-Pierre Sanderos comptait sur la reconnaissance que Madame la Directrice ne manquerait pas d'éprouver, lorsqu'elle lui aurait révélé qu'une jeune femme flic s'était introduite au Clos d'Astier pour l'espionner.

Elle se souvenait même de son nom. Géraldine Hébert.

CHAPITRE XII



Géraldine Hébert avait déjà le pied sur la première marche du grand escalier, lorsque, dans son dos, la voix coupante de Solange de Viredieu l'arrêta :

— Mademoiselle Hébert ? Il y a un petit changement, à partir de ce soir : vous allez permuter avec Mademoiselle Kaufmann. Elle viendra surveiller le dortoir principal, et vous vous occuperez de celui de l'Annexe. Montez prendre vos affaires : je vous attends ici pour vous y conduire...

Géraldine réussit à garder un visage parfaitement serein, face à la directrice. Mais elle sentit que les battements de son cœur s'étaient brusquement accélérés.

Que signifiait ce changement ?

Est-ce que, par hasard, Solange de Viredieu aurait dans l'idée de tenter sur elle des travaux d'approche, concernant les petites orgies chez Arnaud Monpazier ?

Ou bien, au contraire, est-ce qu'elle essaierait de l'éloigner du château afin de mieux pouvoir la surveiller ? Une deuxième option qui serait très mauvais signe pour elle...

Tout en emballant hâtivement ses quelques affaires, Géraldine se traita une fois de plus de crétine écervelée. Rapport à l'oubli de son chargeur de

portable.

Comme par un fait exprès, depuis le matin, elle n'avait pas réussi à s'isoler une minute, pour appeler Boris Corentin depuis un téléphone fixe. Alors qu'elle avait des choses capitales à lui révéler, suite à sa longue conversation nocturne avec Nafissa Sidki, la Libanaise transférée de l'Annexe.

De son côté, Boris devait se demander ce qu'elle fichait – être inquiet peut-être...

Lorsqu'elle redescendit l'escalier, il sembla à Géraldine que Solange de Viredieu, au pied des marches, l'enveloppait d'un regard venimeux.

Pour ne pas dire menaçant.

*

* *

Pour la dixième fois, Boris Corentin composa le numéro de portable de Géraldine Hébert. Et, pour la dixième fois, il tomba sur sa messagerie.

— Je n'aime pas ça du tout... grommela-t-il à l'adresse d'Aimé Brichot, assis à son bureau.

Celui-ci ne répondit que par un grognement, occupé qu'il était à consulter sa boîte à mails. Il attendait les renseignements qu'un ex-inspecteur principal du SRPJ de Nice, Ferdinand Lebrun, aujourd'hui en retraite, devait rechercher dans sa doc personnelle et lui envoyer, concernant le passé de Solange de Viredieu. Et il commençait à trouver le temps un peu longuet, lui aussi.

Soudain, le téléphone sonna sur le bureau de Corentin, faisant sursauter les deux hommes. Boris arracha littéralement le combiné de son support :

— Allô ! Oui, c'est moi... Ah ! c'est toi ! Eh bien, qu'est-ce qui se passe ?

Lorsque sa flèche raccrocha, au bout de deux petites minutes, Aimé Brichot comprit à son air sombre et tendu qu'il venait de leur tomber une grosse tuile sur le coin de la figure.

— C'est pas une tuile : carrément un parpaing ! lui répondit Corentin d'un air sombre : Marie-Pierre Sanderos a trouvé le moyen de fausser compagnie à ce jeune crétin d'Antoine Rollaud, et elle s'est évanouie dans la nature !

— Merde ! lâcha Aimé Brichot. C'est pourtant un bon, Rollaud, même s'il est très jeune ! Mais comment elle a pu l'endormir au point de...

— Le cul, Mémé, le cul ! répondit amèrement Boris, en passant une main nerveuse dans ses cheveux bouclés, agrémentés de quelques petits fils d'argent sur les tempes. Elle l'a vampé, a baisé avec lui et, quand il a été bien ramollo, dans tous les sens du terme, elle lui a fracassé un buste en bronze sur le crâne. Et elle n'y est pas allée de main morte, puisque ce jeune imbécile

était encore dans le sirop quand François Valleton est arrivé pour la relève, il y a dix minutes...

— À ton avis, elle est allée se planquer où ? demanda Aimé Brichot.

— Qu'elle se planque où elle veut, je m'en fous ! répondit Corentin, en abattant son poing sur son bureau. Ce que j'espère c'est qu'elle ne se soit pas mise en tête d'aller tout déballer au Clos d'Astier. Parce que, là...

— Notre chère Géraldine aurait quelque souci à se faire... conclut sombrement Brichot.

— Et toujours pas moyen de la joindre ! ajouta Boris, encore plus sombrement.

*

* *

À l'exception de la femme à demi allongée dans le grand canapé d'angle et de l'homme qui faisait les cent pas devant elle, la grange attenante au château d'Arnaud Monpazier était déserte et plongée dans la pénombre.

Il s'agissait de Solange de Viredieu, vêtue d'une robe de mousseline verte, très décolletée et fendue haut sur la cuisse droite, presque entièrement dénudée. Et de celui que tout le monde ou presque, dans son cercle d'intimes, appelait par son sobriquet depuis déjà de longues années.

Le Fléau.

— J'ai bien réfléchi à ce sac de nœuds, dit-il de sa voix de bronze, après un long moment de silence, que Solange se garda bien d'interrompre. Il faut couper le mal à la racine... Comment ? Tout simplement en offrant un coupable parfait à ces sales fouineurs de flics de la Mondaine !

— Et vous l'avez, ce coupable ? demanda Solange, qui avait du mal à faire refluer la panique qui s'était emparée d'elle en début d'après-midi.

Précisément au moment où elle avait vu arriver dans son bureau une Marie-Pierre Sanderos complètement tourneboulée. Qui lui avait révélé ce qui se tramait en secret contre le Clos d'Astier.

Et, notamment, la présence dans ses murs d'un danger permanent, qui avait pris les formes agréables d'un jeune lieutenant féminin de la Brigade mondaine : une certaine Géraldine Hébert...

— Je l'ai grâce à toi ! répondit le Fléau. Ou plutôt, grâce à ton assistante, Marie Calloire, à ses insomnies et à ses putains de visions nocturnes !

— Je... Je ne comprends pas, Bernard...

— Fais marcher tes méninges, un peu ! Qu'est-ce qu'elle a vu, Marie Calloire, le soir de la mort de cette imbécile d'Aurore ? Un homme se dirigeant vers la cabane du jardinier, portant un corps inerte sur son dos, c'est

bien ça ?

— Oui, mais...

— Et tu l'as persuadée qu'il s'agissait de Nicolas Piedbeuf, le jardinier, justement ? Eh bien ! le voilà, notre coupable ! Un colosse au cerveau faible qui, tout le temps environné de jeunes filles, a fini par péter un plomb et en tuer une ! Et maintenant, pour en faire un tueur en série vraiment crédible, il n'y a plus qu'à lui faire endosser un deuxième meurtre...

— Celui de Géraldine Hébert ! souffla Solange, qui venait de comprendre.

— Exactement ! Mais, avant de t'exposer la manière dont on va procéder, puis de mettre mon plan à exécution, j'ai besoin de me détendre un peu...

Solange savait ce que cette phrase voulait dire. Et, si elle ne l'avait pas su, elle l'aurait certainement compris, en voyant Bernard s'approcher du canapé de sa démarche lourde. Tout en déboutonnant posément son pantalon.

Avec un petit sourire trouble, la directrice s'avança sur le bord du canapé. Elle se rendit compte brusquement que, à elle aussi, ce petit intermède érotique allait sûrement faire le plus grand bien.

De ses doigts habiles d'ancienne prostituée, elle acheva de déboutonner son partenaire. Alors qu'ils se connaissaient – et se pratiquaient... – depuis de longues années, Solange parvint encore à être surprise de la taille et du volume du membre viril qui jaillit du pantalon de Bernard, raide comme la justice, épais et noueux comme un gros sarment de vigne. Et, aussitôt, elle sentit une boule de chaleur prendre possession de son ventre. Ses cuisses s'écartèrent d'elle-même.

— Tu as envie de ma chatte ou de mon cul ? souffla-t-elle d'une voix soumise, le regard brillant.

— Mets-toi toujours en position, ma belle putain ! gronda le Fléau. Je choisirai en fonction de l'inspiration... ce sera la surprise !

En ronronnant de plaisir anticipé, Solange se plaça à genoux sur le bord du canapé et creusa les reins au maximum, afin de bien dégager la fente profonde et chaude de sa croupe encore parfaitement ferme.

Elle se mordit la lèvre inférieure pour ne pas crier de plaisir, lorsque la formidable verge se rua puissamment à l'intérieur de son ventre en fusion.

*

* *

Nicolas Piedbeuf errait sans but sous les grands arbres du parc, en se demandant ce qu'il devait faire. Normalement, à une heure pareille, il aurait dû être couché depuis un moment déjà. Comme tout le monde au Clos d'Astier.

Et peut-être que c'était ce qu'il aurait dû faire maintenant, plutôt que de venir rôder, comme ça, du côté de l'Annexe ? En plus, Madame la Directrice lui avait toujours formellement interdit de s'en approcher, quand ces demoiselles étaient à l'intérieur. Elle risquait de crier très fort, si jamais il se faisait pincer...

Une chouette passa silencieusement juste au-dessus de sa tête, et Nicolas eut le temps de lui faire un petit signe amical de la main, avant qu'elle n'aille se fondre dans la masse sombre des grands arbres.

Durant quelques secondes, il se demanda si c'était une Madame chouette ou un Monsieur chouette. Puis, son sourire extatique quitta ses lèvres épaisses, et il reprit son air préoccupé et grave.

Non, décidément, il ne pouvait pas retourner se coucher, sans savoir si la gentille nouvelle Madame, celle qui parlait aussi aux animaux, comme lui, allait bien. En plus, elle avait les cheveux roux, comme lui, et ça lui plaisait bien, à Nicolas.

Seulement, un peu plus tôt dans la soirée, il avait entendu Madame la Directrice lui annoncer qu'elle devait préparer ses affaires pour partir s'installer à l'Annexe.

Et ça ne lui plaisait pas du tout, à Nicolas, que sa nouvelle amie parte pour l'Annexe.

Parce qu'il s'y passait de très vilaines choses, à l'Annexe. Il le savait bien, lui, Nicolas, même s'il n'avait jamais rien dit à personne, par peur d'être grondé très fort par Madame la Directrice.

Tout voir et ne rien dire : c'était ça, sa ligne de conduite, à Nicolas. Parce que, comme ça, on vivait tranquille, au milieu des animaux qui comprennent tout.

Sans même s'apercevoir de ce qu'il faisait, Nicolas était arrivé en vue de l'Annexe. Dont toutes les fenêtres étaient noires. D'un coup, il réalisa qu'il n'oserait jamais entrer là-dedans, pour essayer de trouver sa nouvelle amie.

Et, même s'il la trouvait, elle aurait peut-être peur, en le voyant surgir devant elle, comme ça. Alors, elle crierait, et lui, Nicolas, il se ferait gronder très fort...

Après avoir lentement reculé à couvert des arbres, le colosse au sourire d'enfant s'appêtait à faire demi-tour, résigné à rentrer se coucher.

C'est alors qu'il vit la porte de l'Annexe s'ouvrir. Et Madame la Directrice en sortit, accompagnée de sa nouvelle amie, celle qui a les cheveux rouges comme lui.

Nicolas fut très surpris de voir les deux femmes se diriger, non pas vers le château, mais au contraire vers le fond du parc, où il n'y avait rien. Surpris, inquiet aussi, il décida qu'il devait les suivre.

Et il se mit à serpenter entre les arbres, à bonne distance de Solange et

Géraldine, avec des prudences et une souplesse de félin nocturne.

*

* *

Boris Corentin tournait à grandes enjambées nerveuses, dans le bureau des Affaires recommandées, le front penché et la mine sombre.

Pour la dixième fois, il repassa dans sa mémoire la conversation peu agréable qu'il avait eue avec le commissaire Cadouin, la veille.

Et, comme les fois précédentes, il buta sur la fin de leur entretien, lorsqu'une petite lumière rouge s'était allumée dans son cerveau, l'avertissant qu'il ne devait pas parler de Géraldine Hébert au commissaire divisionnaire.

Mais pourquoi ?

Qu'est-ce qui avait, dans les propos de Cadouin, enclenché l'alarme chez lui ?

Pas moyen de mettre le doigt dessus...

— Tu sais, Boris, plus j'y réfléchis, plus je me dis que Marie-Pierre Sanderos n'a pas pu aller tout raconter à Solange de Viredieu, dit soudain Aimé Brichot, à la fois pour réconforter sa flèche que pour tenter de se rassurer lui-même. À cause de sa vieille histoire de vente de drogue, elle aura eu bien trop peur que nous... Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Boris Corentin venait de s'immobiliser au milieu du bureau, le corps tendu à l'extrême et le regard brillant d'excitation. À cause du voile qui venait de se déchirer devant ses yeux, grâce à un mot prononcé par Aimé Brichot.

— Mémé, je viens de comprendre... souffla-t-il d'un air sombre.

— Comprendre quoi ?

— Qu'on est vraiment dans la merde ! répondit sobrement Corentin, en rejoignant son coéquipier.

— Tu m'expliques ?

— J'ai trouvé ce qui me turlupinait, depuis ma visite à Cadouin. À la fin de notre entretien, histoire de couper court, il m'a dit : « Je ne vois pas pourquoi vous faites tant de foin pour une écolière fugueuse *et droguée* ».

— Et ?...

— Et alors, Mémé, *je ne lui avais pas dit que Flutiaux avait retrouvé de l'éphédrine dans le corps d'Aurore de Beaumesnil !* Dans ce cas, comment pouvait-il le savoir, puisqu'il n'y avait eu aucune autopsie avant celle-ci ?

— Mince ! t'as raison, c'est bizarre... souffla Aimé Brichot. Mais peut-être que...

À ce moment précis, son ordinateur émit un petit signal sonore,

l'avertissant qu'il venait de recevoir un nouveau message dans sa boîte à mails.

— C'est la réponse de Ferdinand Lebrun, notre ex-collègue de Nice ! s'exclama Aimé Brichot.

Aussitôt, Boris Corentin contourna le bureau de son coéquipier, pour pouvoir prendre connaissance du message par-dessus son épaule. Ensemble, ils lurent ceci :

Chers (jeunes...) collègues,

Voici ce que j'ai pu retrouver dans mes petites archives persos (je suis un sacré maniaque : je ne jette jamais rien !) à propos de votre Solange de Viredieu.

Il y a une bonne vingtaine d'années, votre cliente s'appelait encore Solange Chamart, mais, dans divers palaces de Nice, Cannes et les environs, elle était plus connue sous le nom de guerre de Coraline. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre le métier « vieux comme le monde » qu'elle y exerçait, hein !

Bref, toujours est-il qu'en 1987, elle a frôlé la cata, votre Solange. Elle a voulu entuber un milliardaire texan, lequel a fait un foin du diable auprès des autorités. La Solange avait déjà un pied en taule, lorsqu'un jeune commissaire de chez nous a réussi à arranger l'affaire, pour la plus grande satisfaction des différentes parties en présence – je ne peux pas vous dire comment il s'y est pris, mais ça avait l'air d'être du grand art. Je sais qu'il a fait ensuite une carrière assez belle, puisqu'il est aujourd'hui divisionnaire en grande banlieue parisienne. Il s'appelle Bernard Cadouin.

Là, Boris Corentin et Aimé Brichot poussèrent la même exclamation au même moment et échangèrent un regard lourd. Puis, ils poursuivirent leur lecture :

Pour ce qui est de Solange Chamart, elle n'a plus fait parler d'elle ensuite, en tout cas sur la Côte. Mais, si vous me dites qu'elle a réussi à se faire épouser par un vieux noble qui lui a redoré le blason, ça explique...

Ce que j'ai du mal à m'expliquer, par contre, c'est comment, avec un passé aussi chargé, elle a réussi à ouvrir un pensionnat de jeunes filles friquées ! Peut-être que Cadouin a continué à l'aider, après avoir quitté Nice pour la région parisienne ? En tout cas, faites gaffe si vous essayez de lui tirer les vers du nez : c'est pas un commode, Cadouin !

Pour vous dire, à l'époque, les inspecteurs placés sous ses ordres l'avaient surnommé le Fléau !

Ni Boris Corentin ni Aimé Brichot ne prirent la peine de lire les trois ou quatre lignes restantes. Tous deux avaient l'impression que la foudre venait de tomber au bout de leurs chaussures.

Le Fléau n'était autre que le commissaire divisionnaire Bernard Cadouin !

— Ça explique pourquoi il était au courant, pour l'éphédrine absorbée par Aurore de Beaumesnil... murmura finalement Aimé Brichot.

— C'est lui qui l'a tuée, ça ne fait aucun doute, ajouta sombrement Corentin, les mâchoires crispées.

Et c'est dans les pattes d'un type aussi dangereux qu'on a envoyé se fourrer Géraldine ! En plus...

Il n'alla pas plus loin. Le regard d'Aimé Brichot lui montra clairement que son coéquipier pensait exactement la même chose que lui.

Si jamais Marie-Pierre Sanderos avait choisi d'aller cracher le morceau à Solange de Viredieu, celle-ci l'aurait forcément répété à Cadouin. Donc, Géraldine Hébert serait alors en grand danger.

En danger de mort.

— On fonce ! dit simplement Corentin, en glissant son arme de service dans son étui, avant d'enfiler son blouson et de bondir vers la porte.

Et, pour une fois, Aimé Brichot ne trouva aucune objection de prudence à lui opposer.

— Ma chère, j'ai deux nouvelles pour vous, une bonne et une mauvaise... annonça le commissaire Cadouin, en braquant son 357 magnum sur la poitrine de Géraldine Hébert, qui venait d'entrer dans la grange, poussée dans le dos par Solange de Viredieu.

Pour la troisième fois en moins de dix minutes – le temps d'accomplir le trajet de l'Annexe à la grange du député Monpazier – elle se traita silencieusement, mais avec force, de fille crédule et naïve.

Elle avait sauté à pieds joints dans le piège.

Quand Solange de Viredieu avait surgi dans sa chambre de l'Annexe pour lui dire que le commissaire Cadouin, mis au courant de tout par Boris Corentin, souhaitait lui parler immédiatement, elle ne s'était pas méfiée. Et pas davantage quand la directrice lui avait appris que, pour plus de discrétion, leur entrevue aurait lieu chez le député...

— Allons-y pour vos deux nouvelles... soupira-t-elle, en soutenant le regard de Cadouin. Dans l'ordre qui vous plaira, je n'ai pas de préférences...

— La bonne, lieutenant Hébert, c'est que je ne vous en veux pas *personnellement*, de vous être mise en travers de ma route, ce que je déteste d'ordinaire, dit froidement le commissaire. La mauvaise, c'est que je vais *quand même* être obligé de vous faire disparaître.

— C'est curieux, j'aurais tendance à préférer la première de vos deux nouvelles ! tenta de crâner Géraldine, bien que ses jambes se soient mises à trembler. Et l'exécution est prévue pour quand, dans votre petit scénario ?

— Dès que cette chère Solange sera de retour ici avec ce brave Nicolas Piedbeuf, répondit Bernard Cadouin, en faisant signe à la directrice qu'elle pouvait y aller.

— Et ça ne vous gêne pas, en tant que commissaire, d'abattre froidement un autre policier ? demanda Géraldine, en cherchant désespérément un moyen de fausser compagnie à Cadouin, mais sans rien trouver de probant.

— Pas tellement, non. Et, pourtant, j'ai beaucoup aimé la police... soupira le commissaire. Mais que voulez-vous : l'intérêt personnel prime, n'est-ce pas ? Et il se trouve que vous vous êtes jetée en travers du mien. Donc...

Géraldine ne put s'empêcher de fermer un instant les yeux. Elle venait de calculer que, *grosso modo*, il lui restait à peine un quart d'heure à vivre.

*

* *

Solange de Viredieu ne savait plus quoi penser. Elle avait fait le tour des trois pièces de la petite maison de gardien, et aucune trace de Nicolas Piedbeuf.

— Où est-ce qu'il peut bien être, ce demeuré ? dit-elle à mi-voix, l'esprit encombré par un mauvais pressentiment. Je lui ai pourtant interdit de baguenauder la nuit...

La mine violemment contrariée, elle fonça vers la porte d'entrée. Il fallait absolument qu'elle trouve le jardinier. Et vite. Sinon, c'était tout le plan de Bernard Cadouin qui tombait à l'eau. Et, ça, il ne pouvait pas en être question !

C'était une question de survie, pour tout le monde. Et surtout pour elle...

Une fois dehors, elle se dirigea à grandes enjambées vers la cabane à outils. Tellement préoccupée qu'elle ne remarqua pas, à une vingtaine de mètres d'elle, l'ombre humaine qui franchissait le mur d'enceinte, avec la souplesse silencieuse d'un chat..

Avec un peu de chance, Nicolas y serait, dans sa foutue cabane ! Et puis, de toute façon, Bernard lui avait bien précisé que Nicolas devait se munir d'une bêche, ou d'une pioche, ou de...

Enfin, de n'importe quel gros outil *capable de briser un crâne de jeune policière en deux*.

Autant le prendre tout de suite avec elle, ce serait toujours ça de fait...

Dans l'invraisemblable capharnaüm de la cabane, elle trouva une grosse binette métallique et elle se dit que ça ferait sûrement l'affaire.

Mais pas trace de Nicolas, ici non plus.

Lorsqu'elle ressortit de la cabane, elle crut que tout son sang venait de se figer d'un coup, à l'intérieur de son corps.

Deux hommes se tenaient à moins de deux mètres d'elle, un grand athlétique et un petit maigrichon.

Armés tous les deux.

D'après la rapide description que lui en avait faite Marie-Pierre Sanderos, Solange de Viredieu comprit qu'elle se trouvait face à Boris Corentin et Aimé Brichot.

Et elle comprit surtout que, maintenant, vraiment, tout était fichu.

C'est alors que, devant ce danger pressant, il se produisit en elle une métamorphose ultrarapide et si inattendue qu'elle la stupéfia elle-même.

En une fraction de seconde, la respectable Solange de Viredieu redevint Solange Chamart, la putain de haut vol, rompue à la comédie du plaisir, à toutes les comédies pouvant servir ses intérêts.

Elle se composa instantanément un visage d'épouvante et se précipita vers les deux hommes :

— Vite ! Dépêchez-vous ! il va la tuer ! haleta-t-elle, en prenant des accents de terreur parfaitement joués.

Ils sont là-bas... dans la grange, Cadouin est devenu fou, en apprenant que cette pauvre Géraldine était de la police ! J'ai voulu le calmer, mais il a refusé de m'écouter ! Alors, je suis venu ici... prendre ça... pour essayer de l'arrêter !

— On s'intéressera à vos salades plus tard, si vous le voulez bien ! cracha Boris Corentin d'une voix glaciale, qui fit taire instantanément Solange. Mémé, tu te charges d'elle et tu appelles tout de suite des renforts : une équipe ici et deux à la maison du député Monpazier. Passe par Baba, si c'est nécessaire !

— Et toi ?

— Je file jusqu'à la grange en question. Je suppose que c'est par là ? demanda-t-il à la directrice.

D'un geste las, elle indiqua le fond du parc :

— La porte métallique, dans le mur d'enceinte... Et, ensuite, le petit chemin tout de suite à votre droite. Mais faites attention, il risque de...

Boris Corentin était déjà parti, coudes au corps. En se disant que si Solange de Viredieu avait évidemment menti en prétendant vouloir sauver Géraldine, elle disait sans doute hélas la vérité, en affirmant que Cadouin était déterminé à tuer sa jeune coéquipière.

*

* *

Du coin de l'œil, sans cesser de tenir Géraldine Hébert en respect avec son arme, le commissaire Cadouin vit la porte de la grange s'ouvrir.

Et surgir Nicolas Piedbeuf.

Durant une seconde ou deux, il pensa que Solange avait accompli sa mission, et qu'elle allait apparaître à son tour, derrière le jardinier.

En ne la voyant pas arriver, il comprit très vite qu'il se passait quelque chose d'imprévu.

Et encore plus lorsque le colosse roux, s'avisant de l'arme qu'il tenait dans sa main droite, fonça sur lui avec un rugissement de colère.

— Ne fais pas mal à la nouvelle amie de Nicolas ! gronda le jardinier, les yeux étincelants d'une colère que personne ne lui avait encore jamais vue. Elle parle aux animaux !

Et, de sa démarche un peu déhanchée, il s'avança vers Bernard Cadouin, les bras légèrement écartés en avant et ses énormes mains ouvertes, comme pour le broyer.

— Stop ! Arrête-toi immédiatement ou je te tue, espèce de débile ! aboya le commissaire, en déviant le canon de son arme dans sa direction.

Géraldine profita aussitôt de ce changement imprévu : d'un bond souple et rapide, elle sauta par dessus l'un des canapés et s'abrita derrière l'épais dossier, tout en criant :

— Nicolas ! sauve-toi ! Va-t-en d'ici, vite !

Mais, possédé, soulevé, projeté en avant par une sorte de sainte fureur, le colosse ne s'appartenait plus. Il ne voyait qu'une chose : ce méchant homme, là, avait voulu faire du mal à sa nouvelle amie, celle qui parlait aux animaux, comme lui. Et, pour ça, il devait être puni très fort...

— Arrête-toi tout de suite ou je vais vraiment tirer ! répéta Bernard Cadouin, qui sentait que la situation était en train de lui échapper.

Car Nicolas Piedbeuf continuait d'avancer vers lui. Il se rapprochait même dangereusement. Et ses yeux crépitaient d'une haine capable d'impressionner un homme aussi blindé que l'était le commissaire divisionnaire.

Sentant que l'autre ne lui obéirait pas, ni à lui ni à personne, il lui tira posément une balle dans l'épaule gauche.

Nicolas ne cria pas. Il fit juste un petit saut en arrière, sous la puissance de l'impact, une grimace de douleur occupa son visage durant une seconde, puis il reprit sa marche en avant, comme si de rien n'était.

Sauf que, à présent, son bras gauche pendait le long de son corps, au lieu d'être projeté en avant, vers la gorge de son adversaire.

Sans doute pour la première fois de sa vie, face à cet incontrôlable colosse au cerveau d'enfant, le commissaire divisionnaire sentit une sorte de panique prendre possession de son esprit.

Il était face à une sorte de *Terminator*... À peine humain... Indestructible...

Au même moment, de la détente prodigieuse d'un grand singe, Nicolas bondit sur lui.

Sous l'effet de l'espèce de terreur qui avait pris possession de lui, Cadouin cessa de réfléchir et tira deux fois de suite.

Ses deux balles atteignirent le malheureux jardinier, l'une au cou, en faisant jaillir un flot de sang épais et rouge sombre, l'autre en plein cœur.

Lorsqu'il retomba sur son adversaire, Nicolas Piedbeuf avait déjà cessé de vivre.

Bernard Cadouin retrouva immédiatement son sang-froid. Et se sentit envahi par la rage : en tuant cet idiot, il venait d'anéantir lui-même son propre plan !

Il repoussa le cadavre et se releva, en grinçant des dents de haine frustrée.

Juste à temps pour voir Géraldine Hébert, à moins de trois mètres de lui, sortir de derrière son canapé et, à moitié courbée, filer vers la porte de la grange.

Alors, avec une force incroyable, encore décuplée par la colère, Bernard Cadouin empoigna le cadavre qui gisait à ses pieds, le souleva à bout de bras et le projeta en direction de la jeune femme.

Qui, sous cette masse de chair et d'os, s'écroula par terre avec un cri de douleur.

Lorsqu'elle parvint à s'extraire de dessous le corps lourd de Nicolas Piedbeuf, ce fut pour voir Bernard Cadouin, juste à ses pieds, pointer calmement la gueule noire de son revolver en direction de sa poitrine.

*

* *

Lorsque Boris Corentin perçut le cri de Géraldine Hébert, il était encore à une vingtaine de mètres de la grange. Dont il vit tout de suite que la porte était fermée.

Ensuite, il y eut une sorte de remue-ménage, à l'intérieur de la dépendance de grosses pierres blondes, et une exclamation étouffée.

Une exclamation d'homme.

En une fraction de seconde, Corentin comprit que, le temps d'ouvrir la porte allait suffire à signaler sa présence à Cadouin, à l'intérieur, et qu'il allait donc perdre son effet de surprise.

Dans le même temps, il remarqua la fenêtre latérale, pas très grande mais située à environ un mètre cinquante du sol.

La hauteur idéale pour une entrée en fanfare...

Le cœur battant d'arriver trop tard pour sauver Géraldine, Boris Corentin accéléra sa course, lui donnant un maximum de puissance.

Puis, lorsqu'il ne fut plus qu'à environ deux mètres de la petite fenêtre, il plaça ses deux avant bras devant sa tête et bondit en avant.

Droit sur la vitre faiblement éclairée.

Il y eut une véritable explosion de verre, qui lui parut énorme. Instinctivement, à l'aveugle, il se mit en boule, de façon à rouler sur le sol lorsqu'il le toucherait.

Corentin se reçut sur le haut des épaules, pirouetta sur lui-même et, au prix d'un rétablissement acrobatique, se retrouva un pied et un genou en terre, son arme bien en mains, au bout de ses deux bras tendus.

Ce fut pour découvrir Bernard Cadouin accroupi contre le mur de la grange, grimaçant de douleur.

Et Géraldine Hébert, debout, l'arme du commissaire divisionnaire dans les mains, lui souriant d'un air un peu ironique.

— C'est gentil d'être venu me chercher, Grand chef ! dit-elle, d'une voix encore mal assurée. Mais, comme tu vois, je me débrouille très bien toute seule : le grand coup de tatane dans les couilles, ça reste quand même la défense numéro un des faibles femmes, face aux vilains messieurs, non ? Et puis, bon, la prochaine fois, reste simple : passe par la porte, comme tout le monde !

Boris Corentin se releva, soulagé de voir Géraldine vivante. Et aussi de constater qu'il était passé sans dommage apparent au travers de la fenêtre.

Même si c'était pour rien...

Il allait dire quelque chose, lorsqu'une sirène de police retentit, toute proche.

— La cavalerie arrive, on dirait ! fit Géraldine, en s'adressant à Bernard Cadouin, dont, à voir le visage gris de douleur, elle ne semblait pas avoir ménagé beaucoup les organes reproducteurs. Fin de partie, Monsieur le divisionnaire !

Ce n'est que lorsque les policiers alertés par Aimé Brichot envahirent la grange et prirent Bernard Cadouin en charge que Géraldine Hébert se souvint de Nicolas Piedbeuf.

— Il s'est sacrifié pour essayer de me sauver... murmura-t-elle, des larmes plein les yeux. C'était un garçon vraiment gentil... Il parlait aux animaux...

Et, se blottissant contre la poitrine de Boris, elle éclata en sanglots, se déchargeant d'un coup de toute la tension nerveuse accumulée.

Corentin referma ses bras autour de ses épaules et lui caressa doucement les cheveux.

— Ça va aller, Petit bonhomme... murmura-t-il, ça va aller, tu verras...

Il se sentait si ému de la soudaine détresse de Géraldine, qu'il ne vit même pas le regard de haine que lui lançait Bernard Cadouin, tandis que les policiers l'emmenaient, menotté, vers son destin.

CHAPITRE XIII



— Alors, en entrée, la maison vous propose ses petits hamburgers de thon rouge cru, garnis de miettes de thon préparés à l’huile d’olive de Nyons, et accompagnés d’une petite compote de tomates en gelée, rehaussée de quelques feuilles de basilic frais finement ciselé. Je vous souhaite un excellent appétit !

Spontanément, les quatre convives applaudirent à la tirade de Jonathan Kepler, qui leur avait déclamé ça avec le bio d’un vieux comédien classique.

Lequel, ivre de fierté, se retira vers la cuisine, aussi rouge que sa compotée de tomates.

Géraldine Hébert avait réuni chez elle non seulement Boris Corentin et Aimé Brichot, mais également sa vieille amie des Beaux-Arts, Oriane de Beaumesnil.

D’entrée de jeu, dès l’apéritif, elle avait remarqué que les regards qu’échangeaient Oriane et Boris à la moindre occasion étaient tout sauf froids ! Apparemment, son Grand chef avait su déployer tout son charme viril, lors du dîner qu’il avait partagé, à Évreux, avec son ex-condisciple. Histoire de lui alléger son deuil, probable...

Sur le coup, Géraldine en avait reçu comme un petit pincement de jalousie. Sentiment qui l’avait d’autant plus troublée qu’elle n’arrivait

toujours pas, alors que le repas venait de commencer, à déterminer si elle était jalouse de l'un ou de l'autre...

En tout cas, elle se réjouissait sincèrement de voir qu'Oriane semblait aller beaucoup mieux que lors de leur première entrevue. Une amélioration que la jeune femme lui avait confirmée, avec un sourire de reconnaissance :

— Le fait de savoir la vérité, à propos de la mort d'Aurore, m'a libérée, d'une certaine manière. Même si la tristesse et le chagrin sont toujours là, évidemment...

— Je ne savais pas que cet excellent Jonathan avait des talents culinaires cachés ! S'exclama Aimé Brichot, l'air épanoui, après avoir goûté une bouchée de son entrée.

— J'en ai d'autres, des talents, mais *elle* ne veut pas en profiter... pas encore ! répliqua le jeune homme, en arrivant de la cuisine avec une bouteille de Puligny-Montrachet. Mais je suis patient : l'amour triomphe de tous les obstacles, lorsqu'il est sincère et vrai !

— Quand tu auras fini de parler comme un mauvais roman, on pourra peut-être dîner en paix... soupira Géraldine, tandis que les trois autres se marraient comme des bossus. Cela dit, c'est vrai que c'est délicieux. Merci, Jonathan !

Le jeune homme repartit vers « sa » cuisine, quasiment en titubant de bonheur...

— À mon avis, il a raison de s'accrocher, fit Boris, le plus sérieusement du monde, tout en remplissant les verres. Si ça se trouve, tu finiras par craquer, Petit bonhomme !

— Compte là-dessus, Grand chef !

Oriane leva son verre et, le visage redevenu grave, annonça avec une émotion contenue :

— Je bois à votre succès, à l'aide que vous avez bien voulu m'apporter et... et au commencement de paix intérieure que vous m'avez rendu.

— On a juste fait notre boulot... grommela Aimé Brichot, afin de cacher son émotion.

— Ça servirait à quoi d'avoir des copines fliquettes, sinon ? fit Géraldine, pour détendre l'atmosphère.

Boris Corentin conserva son sérieux. Pour lui, l'affaire ne serait pas terminée, tant que le député Arnaud Monpazier ne serait pas inculpé. Or, pour l'instant, ça n'en prenait pas le chemin. Parce que, même s'il avait reconnu avoir quelquefois participé aux petites soirées qui avaient lieu chez lui, il affirmait qu'on lui avait toujours présenté ces filles comme majeures et consentantes.

La drogue ? Il n'était pas au courant ! Le meurtre d'Aurore de Beaumesnil ? Encore moins !

Et le pire, c'est que sa position était tenable, dans la mesure où Bernard Cadouin, depuis le début de son interrogatoire, gardait la même ligne de conduite.

Il se chargeait de tout.

Il était le seul responsable, à la fois de la circulation de la drogue et du meurtre. Personne d'autre n'était au courant, ni Arnaud Monpazier, ni Solange de Viredieu, ni aucun des autres participants.

Malgré lui, Boris Corentin ne pouvait se défendre d'une certaine admiration, face à son attitude qui, quoi qu'on en dise, trahissait une certaine dose de courage.

Ce qui fait que, pour l'instant, à part Cadouin, les seuls inculpés étaient Solange de Viredieu – pour proxénétisme aggravé ; de Chantal Kaufmann, la surveillante d'internat de l'Annexe – pour complicité ; sans oublier Marie-Pierre Sanderos – pour... voie de fait sur un fonctionnaire de police ! Le pauvre Antoine Rollaud devait en plus subir les sarcasmes de ses collègues de la Brigade mondaine, pour la manière dont il s'était fait « entortiller » !

Les autres, tous ces gens puissants et riches qui avaient abusé froidement des pensionnaires du Clos d'Astier allaient très probablement passer au travers des mailles du filet. Notamment en raison des appuis dont ils disposaient. À part peut-être le docteur François Favart, dont le cas était actuellement examiné à la loupe par le Conseil de l'Ordre. Lequel n'avait jamais eu la réputation d'être une assemblée de joyeux plaisantins...

Quant aux filles elles-mêmes, aux pensionnaires de l'Annexe, après avoir pris leur déposition, on s'était dépêché de les réexpédier à leurs familles respectives.

Si bien que, depuis trois jours, Géraldine se disait régulièrement, avec un peu de nostalgie, qu'elle ne reverrait sans doute jamais Nafissa Sidki, la jeune et pulpeuse Libanaise qui s'était, un soir, offert si gentiment à elle. Il lui arrivait de regretter d'avoir été si raisonnable, à ce moment-là...

— Je sais à quoi tu penses, Grand chef, dit-elle soudain à Boris, en le voyant préoccupé. Moi aussi, ça me fait chier que ce salaud de Monpazier s'en tire comme ça. Mais bon...

— Sans compter qu'on a un beau gros « blanc » sur lui, et qu'il le sait, ajouta Aimé Brichot. Baba m'a dit ce matin qu'il s'était chargé lui-même de le lui faire comprendre à demi-mot. C'est une sacrée épée de Damoclès au-dessus de sa tête !

À ce moment, le portable de Corentin se mit à sonner. Il se leva de table pour aller prendre la communication dans l'entrée. Les autres l'entendirent répondre par monosyllabes, avant de raccrocher assez vite.

Lorsqu'il revint dans la pièce principale, les trois autres comprirent instantanément, à ses traits figés et à son regard dur, qu'il se passait quelque chose d'important.

— Allez, ne nous fais pas languir... soupira Aimé Brichot, tandis que sa flèche se rasseyait.

— C'était Baba, il vient de m'apprendre deux choses, une assez réjouissante et une autre qui me fout vraiment les boules, comme diraient les jumelles de Mémé. La réjouissante, c'est qu'Arnaud Monpazier vient de pondre un communiqué officiel pour annoncer qu'aux prochaines législatives, il ne se représenterait pas. Tenez-vous bien : il laissera sa place à sa suppléante actuelle, au nom de la parité hommes-femmes.

— Ben tiens ! ricana Géraldine, avant de siffler d'un trait son verre de vin blanc.

— Et l'autre nouvelle ? demanda gravement Oriane de Beaumesnil, d'une voix tendue.

Boris Corentin marqua un temps de silence, avant de répondre, d'une voix plus sourde :

— Il y a une heure, ses gardiens ont retrouvé Bernard Cadouin pendu dans sa cellule. Il n'a pas laissé d'explication...

— Pas la peine, on a compris ! ragea Aimé Brichot. C'est pour ça qu'il a tout pris sur lui depuis trois jours : il avait déjà prévu son suicide !

— Ça ne manque pas de panache, tout de même, moi je trouve... glissa Géraldine, qui avait pourtant failli être tuée par lui.

— Il n'empêche que, maintenant, le meurtre d'Aurore restera à jamais impuni... murmura Oriane, d'une voix douloureuse, au bord des larmes.

Le silence retomba, chacun respectant la douleur poignante de cette sœur désemparée, accablée par une injustice à laquelle plus personne ne pouvait rien.

Boris Corentin glissa sa main sous la table et prit celle de la jeune femme sur sa cuisse, afin de la presser doucement.

Oriane de Beaumesnil lui rendit sa pression et ne retira pas ses doigts.

Géraldine Hébert fit comme si elle n'avait rien vu...

[1] Voir le Brigade mondaine N° 268, *La Gazelle au piège*.

[2] Le fameux 36 quai des Orfèvres, le siège de la police judiciaire de Paris, dans l'île de la Cité.

[3] Voir le Brigade mondaine N° 268, *La Gazelle au piège*.

[4] Voir le Brigade mondaine N° 257 : *Nuit chaude à Barcelone*.

[5] Le premier des deux, dans une équipe de policiers.

[6] Service régional de police judiciaire.

[7] Siège du ministère de l'Éducation nationale, à Paris.

[8] Un dossier secret sur une personne importante impliquée dans une affaire, mais que les policiers n'ont pas réussi à coincer. Les blancs, qui peuvent toujours resservir à l'occasion, sont enfermés dans un coffre-fort situé dans le bureau de Charlie Badolini.

[9] L'institut médico-légal, autrement dit la morgue.

[10] L'adresse parisienne de l'IML, le long du quai de la Râpée, contre le pont d'Austerlitz.

[11] Rappelons que, vu l'importance de certains personnages mis en cause dans cette affaire, il ne nous est pas possible de préciser davantage le lieu où les faits se sont déroulés.